Ciné Fantastique

MAD MOVIES

48

EVIL DEAD 2
L'horreur qui prend à la gorge !

Dolph LUNDGREN
Maître de l'Univers

CREEPSHOW 2
Show effroi

George MILLER
Jack NICHOLSON
Les Sorcières d'Eastwick



CANADA : $ 5,25 BELGIQUE : 150 FB
SUISSE : 6,50 F ESPAGNE : 500 Pts

Arnold Schwarzenegger contre-attaque !

PREDATOR

MAD MOVIES PRÉSENTE



IMPACT N°9



JAMES BOND
Tuer n'est pas jouer

FREDDY 3
Les griffes du Cauchemar

LE GRAND REX
Lâchez les monstres !

CREEPSHOW 2
King-Romero-Savini



COME-BACK :

INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

ESPAGNE : 550 PTS
BELGIQUE : 1[illegible] FB
CANADA : [illegible],75

M 3226 - 9 - 20,00 F
3793226020002 00090

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 48. **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Marcel Burel, Alain Charlot, Jimmy Frachon, E. Pitois, Jack Tewksbury. **Correspondants U.S.A. :** Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles). **Italie :** Giovanni Arduino. **Maquettiste :** Jean-Pierre Putters.
Remerciements à : Daniel Bouteiller, Jean Boyenval, C.D.A., Cannon, Pierre Carboni, Cosmos Film, D.D.A., Thierry Foucher, Philippe Guersan, Claude Giroux, Laura Gouadain, Samuel Hadida, Anne Lara, Claude Le Gac, Metropolitan Film Export, New World Pictures, André-Paul Ricci, Alain Roulleau, Jonathan Rutter, Alain Schlockoff, Robert Schlockoff, Jean-Jacques Vannier.
Composition : E.F.B. **Photogravure :** Photogravure de l'Ouest. **Impression** S.I.E.P. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 75 000 exemplaires. **Dépôt légal :** Juillet 1987. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire :** n°59956. **N°ISSN :** 0338 – 6791. Prix du numéro : 20 francs.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITÉS

ENTRETIEN

RETROSPECTIVE

RUBRIQUES



Robert Englund jette le masque !
De passage à Paris, il a commencé par visiter le cimetière du Père Lachaise... (photo : Philippe Guersan)
Voir entretien page 24.

NOTULES LUNAIRES

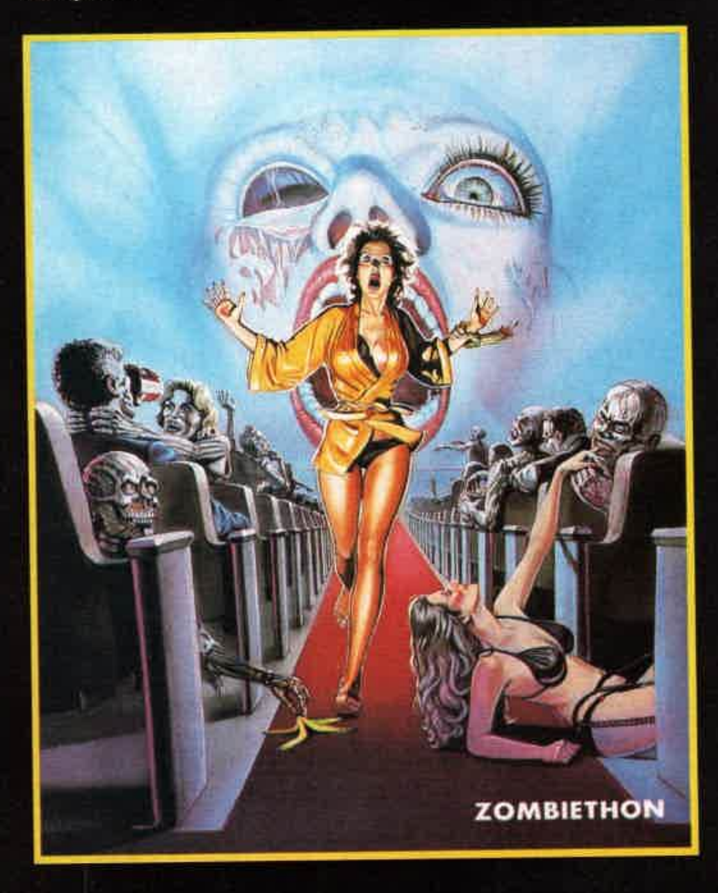
■ Dans le cadre du Festival du Cinéma Fantastique d'Hennebont, du 3 au 17 juillet 87, *La Maison pour tous* propose un stage de maquillage qui se déroulera du lundi 6 juillet au samedi 11 juillet. Participation, comprenant l'hébergement complet : 1 500 F. Pour les inscriptions : *La Maison pour tous*, Parc de Kerbihan, 56700 Hennebont. Tél. : 97.36.10.25.

■ *Rebel Information* est le fanzine édité par « The Official Star Wars Fan Club » suisse. Évidemment, en l'absence de nouvelles informations relatives au tournage d'un **Star Wars IV**, ils s'ennuient un peu. Alors les éditeurs se tournent vers une actualité plus générale. On ne sait pas trop ce que cela coûte, mais le mieux est encore de s'en informer auprès de *Rebel Information*, Entrebois 44, 1018 Lausanne, Suisse.

■ *FanTastic* n° 5 brosse un bilan du festival d'Avoriaz et propose quelques avant-premières, comme **Solar Babies, Superman IV** ou **Star Trek IV.** Ils appellent aussi à la collaboration. Alors, proposez votre candidature en même temps que vous leur commanderez votre numéro. 25 F (port compris) à Christophe Greuet, Le Mas d'Estois, 60, rue Armand Lunel, 34170 Montpellier.

■ *Infinity* (firme satellite d'*Empire*) nous promet un très curieux **Zombie-thon.** Il s'agirait d'un digest des plus terrifiants films de zombies jamais réalisés. Excellente idée, mais là où l'on s'inquiète c'est lorsqu'on découvre les films retenus pour cette anthologie : **Space Zombies, White Zombie** (en noir et blanc, et pas très convaincant), encore d'autres titres bizarres, et surtout les indescriptibles **Lac des Morts-vivants** et l'**Abime des Morts-vivants** (pour ceux qui ont la chance de ne pas connaître, se reporter à l'excêêêêllent article de notre big chief J.P.P. dans le cinéphage du n° 47). Si jamais vous vous laissiez tenter un jour par son affiche alléchante, n'oubliez surtout pas cet avertissement, ça pourrait bien vous sauver.

■ C'est en lisant dans un journal local qu'un hôtelier irlandais tentait d'attirer les touristes américains en leur garantissant des apparitions de fantômes que Neil Jordan (**La Compagnie des Loups**) a eu l'idée de son nouveau film **High Spirits.** Il s'agit d'une comédie fantastique mettant en scène des fantômes dans un château irlandais dont l'interprète principal est Sean Connery.



ZOMBIETHON

ÉDITORIAL

Crise ou pas crise ?

Si la distribution 86 nous avait laissé comme un sentiment amer d'une désaffection tous azimuts pour le genre Fantastique, et ce à tous les niveaux (production, distribution, média et public), la saison 87 n'en finit plus de nous rassurer. Arrêtez ! nous sommes presque trop rassurés...

On note en effet le retour à un Fantastique moins fauché et plus élaboré. Mais peut-être aussi parce que les séries B se voient désormais davantage cantonnées dans le circuit vidéo. Eh oui, vu la disparition des petites salles dont je vous parlais il n'y a pas si longtemps, c'était à prévoir. Mais, tout de même, que dire par exemple du budget du prochain Mel Brooks ? **Spaceballs** coûte 25 millions de dollars et nous les montre à l'écran – les dollars, pas le reste ! – (je précise parce que *Starfix* a traduit par « Les Couilles de l'Espace » ; oui, ils sont très vulgaires, hein ? Nous on se cantonne aux roupettes, ça fait meilleur genre, quand même). Enfin, 25 briques U.S. pour un Roupette-Show, ça rigole plus, non ?

Emoustillés par les bonnes recettes de **Freddy 3, The Gate, Creepshow 2, Project X** (un S.F. qui parle d'un chimpanzé surdoué) et **Star Trek IV,** les professionnels américains semblent désormais mieux disposés à investir dans le Fantastique. En France, on achète presque tout ce qui nous arrive des U.S.A., mais parfois avec une prudence de vieux notaires de province. U.I.P. n'en finit pas de se demander si, vraiment, il faut sortir **Star Trek IV,** étant donné les mauvais scores des deux précédents volets, et ce malgré le grand succès que remportèrent sur la 5 les épisodes TV qui n'arrêtaient plus de repasser. D'autres distributeurs mettent timidement un pied dans l'eau, histoire de se demander si, vraiment, elle est aussi bonne que cela. Alors ils sortent leurs films en catimini sur la province, façon de tester un peu le produit. Ce fut le cas d'**America 3000, Le Guerrier des Ténèbres (Swordkill), Joey, La Colline a des Yeux 2, L'Abîme des Morts-vivants** (c'est vrai qu'ils sont très abimés...) et encore d'autres films qui tournent ainsi en province et parfois sans jamais sortir sur Paris, ou alors tardivement et à la sauvette dans certains cas. On sait, par contre, que

■ Première co-production entre l'Australie et la Nouvelle Zélande, **The Navigator** débute en 1348 à Cumbria, un village minier d'Angleterre. Le personnage principal est un gamin de 9 ans qui conduira cinq hommes dans un voyage fantastique à travers la Terre. De l'époque médiévale, ils aboutiront dans une ville de Nouvelle Zélande de nos jours. Voyage dans le temps, plus voyage au centre de la terre, voilà qui est inédit ; le film est réalisé par Vincent Ward **(Vigil).**

■ Charles Band, qui avait abandonné la réalisation pour se consacrer à la production pour sa firme Empire International (qui distribuait de superbes lunettes de soleil à Cannes, avis aux collectionneurs), revient à ses premières amours. Il vient de terminer le premier sketch d'un film qui en comprendra trois. Le film s'appellera **Pulse Pounders** : la première histoire, **The Evil Clergyman,** est inspirée d'une nouvelle de Lovecraft et nous permettra de retrouver celle que nous avons élu à main levée (une seule main !) Miss *Impact* 87 : Barbara Crampton, couplée une fois de plus avec Jeffrey Combs (le sosie de Guy Bedos... jeune). Les deux autres histoires seront **Trancers 2 : The return of Jack Deth,** vous vous souvenez sûrement que le premier **Trancers** est sorti chez nous sous le titre **Future Cop** et aurait mérité un succès plus retentissant ; et enfin **Dungeonmaster 2** (le n° 1 est sorti en vidéo) sous-titré **A sorcerer's Nightmare.** Nos limiers sont sur la piste...

■ Cinevest va produire le prochain film de George A. (Alfa ?) Romero, **Apartment Living,** dont le scénario est de Romero et de Warren Hite. C'est un film d'horreur où un appartement vivant retient prisonnier un jeu-

l'exemple de **From Beyond** relève d'un tout autre schéma : manque de salles pour sa sortie parisienne qui en fut ainsi retardée.
Cette prudence du côté français correspond à un nouvel état d'esprit. On ne sait plus vraiment ce qui marche et on n'arrête pas de le chercher. Regardez du côté des revues de cinéma et voyez comme tout le monde hésite, change de look, déplace son créneau pendant qu'on ne les regarde pas, risque un œil sur la copie du voisin pour se donner des idées (hé, m'sieur, y copie). Mettrais-je un poster ou des fiches-tricot ? Changerais-je vraiment mon joli papier roto 80 grammes couché brillant pour un autre sensiblement pareil mais qu'on me certifie différent ? Et qu'est-ce qui les intéresse, les jeunes aujourd'hui ? Le gore ou la S.F., Stallone ou Schwarzenegger, la comédie ou les drames sentimentaux, la gauche ou la droite, la bourse ou la vie ? (En fait ce qu'ils veulent, les jeunes, c'est s'éclater, tout simplement).
Eh oui, c'est la conjoncture qui veut cela et qui fait qu'on ne sait plus vers quoi s'orienter. Les plus hésitants décident carrément de ne rien faire de peur d'avoir encore à se tromper. C'est la folle course vers l'immobilisme, comme disait un ministre que nous avons beaucoup aimé (oui, enfin, surtout vous). Mais non, c'était pas Raymond, ou alors son fils : Laurent Barre (très grosse fortune, d'ailleurs...).
Alors nous, à *Mad Movies*, nous avons décidé de foncer. On a mis de côté toutes les questions essentielles auxquelles on ne répondra pas : est-ce qu'*Impact* enlève 50 % de matière grise au beau *Mad Movies*, et pourquoi l'envoi d'un numéro à un abonné coûte deux fois plus cher en l'espace de 5 ans alors que dans ce même laps de temps la revue n'a pas augmenté, aura-t-on un été plus jeune ou pluvieux, et puis Steph. de Monac. va-t-elle oui ou non finir par m'épouser, enfin quoi ?
Non, sérieusement, visez le look des derniers numéros et dites-nous vraiment si vous ne sentez pas la reprise quelque part. On va vous montrer ce qu'est une revue qui frappe parce qu'elle éprouve tout simplement du plaisir à travailler en équipe et qu'elle se contente de traiter ce qui l'intéresse vraiment et non pas ce qui est sensé marcher à un moment précis.
Démagogie, prétention ? Même pas, le nombre de nos lecteurs en hausse perpétuelle nous indique que le rêve est à deux doigts de la réalité. Tendez la main avec nous et on l'attrape ensemble.
Si vous croyez encore à la crise après ça, je ne vois plus qu'un remède pour vous : l'extrême-onction ! Et encore...

Jean-Pierre PUTTERS



■ Le syndrôme Freddy frappe : produit par Charles Band sous le label Infinity, **Dreamaniac** de David de Coteau. Lilly, une démoniaque jeune femme, hante les rêves des hommes. Elle leur fait l'amour puis les tue... Alors Freddy ?

■ New World vient d'annoncer une série de 12 films sur 3 années d'après les bandes dessinées de la Marvel, pour un budget total de 50 millions de $. Les deux premiers **Deathcathlon 2000** d'après une histoire de Stan Lee et **Blade** de Lee Goldberg et William Ralkin sont pratiquement en tournage. Par la suite, on attend **Dr Strange, Electra Assassin, Heroes for Hire, Iron Man, Marade the She Wolf** (réal. Tom de Simone), **Punisher, Wolverine, Spiderman** et **Captain America** (également annoncés par la Cannon qui en possède les droits jusqu'à la fin de l'été 87).

ne couple. Ah, la crise du logement ! Auparavant, il réalisera pour la même compagnie **Monkey Shine.** Comme il avait un moment de libre après le petit déjeuner, il a mis la main au scénario de **Tales from de Dark Side : The Movie** avec l'aide de Michael Mc Dowell, d'après des histoires de Stephen King, M. Mc Dowell et Manly Wade Wellman. Pour Laurel, la compagnie qu'il dirige avec Richard Rubinstein, il a écrit une histoire qui sera prochainement réalisée **Imagine That.** Par contre pour **Creepshow 3,** il n'est pas encore au courant mais ça se précise à une telle vitesse...

■ Dans notre dernier numéro, Chris Tucker vous annonçait son prochain projet **Dream Demons** ; le projet a vu son budget fondre et est devenu **The Dream Demon** et Tucker n'en fait plus partie. À la réalisation, Harley Cokliss (**Battletruck, Sans Issue**) remplace Aaron Lipstadt (**Android**). Le tournage débute courant juillet. Jenny, une Américaine arrive à Londres et devient amie avec Diana. Peu après des événements surnaturels surviennent. Jenny finira par utiliser les rêves de Diana pour invoquer Angela, le démon qui surgit de son passé.

■ On vous promettait des nouvelles de Freddy Krueger la dernière fois ; voilà qu'il devient réalisateur ! Silence dans l'assistance, j'aime. En fait c'est Robert Englund qui va mettre en scène **Horrorscope** (**976 Evil** aux U.S.A.) dans lequel un gamin devient possédé du démon après avoir composé un numéro spécial au téléphone. Les effets spéciaux sont de Kevin Yagher, un familier de Elm Street, et c'est Cinetel qui produit. Ils investissent également dans le nouveau thriller de William Lustig, **Hit List,** un polar musclé traitant d'un homme dont la famille est victime de la Mafia.

Un des incroyables rats à visage humain de PULSE POUNDERS. Y'a San Helving qui dit qu'on va y reconnaître certains de nos collègues... Faut toujours qu'il exagère !





GRAVEYARD DISTURBANCE.

■ Lamberto Bava ne chôme pas. Après **Délirium/Murder Midnight,** voici **Graveyard Disturbance.** Un groupe de teen-agers décident de passer une nuit entière dans une crypte maudite. Bien sûr, cette antichambre de l'enfer libère quelques cadavres endommagés et bien pustuleux (voir photo, si vous ne me croyez pas, ainsi que la très belle affiche du film, en page 67).

■ Y-a-t-il un exorciste dans la salle ? Sortez votre eau bénite et vos goupillons car Hemdale annonce **Legion,** la deuxième séquelle à l'**Exorciste** après **The Heretic.**

■ I.T.C. annonce le tournage à Londres en septembre prochain de **The Imposter of Baker Street,** une comédie centrée sur le personnage de Sherlock Holmes et qui met en valeur celui qui est à l'origine de ses brillantes déductions : le Dr Watson. Une fois de plus, ils sont en lutte avec le sinistre Dr Moriarty. Réalisé par Tom Eherhardt, le film s'inspire du bouquin de Gary Murphy et Larry Strawther.

■ Roland Emmerich, réalisateur de **Joey,** vient de tourner une comédie d'horreur, **Hollywood Monster.** Dans ce film allemand, on retrouve deux jeunes cinéastes d'Hollywood qui héritent d'une vieille malle qu'ils récupèrent chez un usurier moyennant 20 $. Mais la valise se révélera remplie de surprises...

■ Platinum Pictures vont produire **Ft Lauderdale** qui narre l'histoire d'un chimiste âgé qui se transforme accidentellement en un étudiant de 19 ans, et **Thrilled to Death,** un thriller qui voit un romancier se retrouver mêlé à un trafic de drogue à New York.

■ Sandor Stern vient de terminer le scénario et va bientôt mettre en scène un film d'horreur d'après le best seller de Andrew Niederman. Le titre **The Pin ;** le premier qui rit aura une tapette.

■ Dans l'esprit de **Police Academy,** Jeffrey Barron et Neal Israel ont écrit le script de **Spurting Blood,** une parodie de film d'horreur tournée par M.C.E. avec aux manettes Fred Walton (**Terreur sur la Ligne**).

■ *Phantasm* n° 4. Au menu : B.D., cinéma et musique avec, dans la partie qui nous intéresse : **From Beyond, The Kindred,** une zone Z et une intéressante étude sur le film médiéval. Ce numéro coûte 12 F, qu'il serait judicieux de faire parvenir à Christophe Darnaud, 9, rue Gervais-Bussières, 69100 Villeurbanne.

■ *A-A* n° 16/17 spécial musique. Ça commence avec la question : « Existe-t-il une musique de science-fiction ? », se poursuit avec un voyage du côté de la musique planante (Schulze, P. Floyd, T. Dream) pour finir dans un tour du monde des musiques et groupes ayant abordé le genre. Rubriques Livres, Zines, Vidéo et Cinéma, comme à l'accoutumée. 14 F. (+ 6 F port) à Laurent Pfeiffer, 86/164, rue Marthe, 92110 Clichy.

■ *Ténèbres* fait paraître son n° 17 et ce n'est pas rien si l'on sait que le n° 1 datait de 1979. Un fanzine qui a toujours versé dans le rétro en retraçant les carrières de Vincent Price, Jack Arnold, Bela Lugosi, Christopher Lee et bien d'autres. Cette fois le sujet concerne « Le Fantôme de l'Opéra » et ses diverses adaptations cinématographiques. Fidèle à l'esprit maison, le commentaire descend complètement **Phantom of the Paradise** pour encenser parfois des versions autrement plus lénifiantes. Ça coûte 25 F et on le commande à Eric Escofier, 19, rue Beaumont, 06300 Nice.

■ Accusons réception de la lettre de ces jeunes lecteurs qui nous demandent moult conseils pour éditer leur fanzine et qui concluent par : « Plus tes réponses se révèleront pertinentes, plus notre critique à l'égard de *Mad Movies* sera positive dans notre premier numéro ». Bravo les gars ! Avec une mentalité pareille dès le départ, vous irez loin. Ah, la pureté de la jeunesse qui saura un jour prendre notre relève, comme c'est réconfortant... Terrassé par tant de bonheur, je me demande même si je n'en ai pas oublié de leur répondre !

■ Sang... Sas n° 1. petit fanzine sympathique qui retrace l'actualité fantastique du moment et se permet quelques originalités plus marginales : musique, cinéma indonésien, etc. C'est bien présenté, même si l'on retrouve pas mal d'illustrations provenant de *Mad Movies* (avec leur légende en plus, les petits voyous...). 15 F + 5 F de port à Damien Granger, 95, rue Didot, 75014 Paris.

■ A peine Klaus Kinski a t'il annoncé la réalisation de son **Paganini** que les plagieurs fous sévissent déjà. Luigi Cozzi, un spécialiste caché derrière le pseudo transparent de Lewis Coates, lance en effet **Paganini Horror** avec Daria Nicolodi et Janet Agren. Le grand violoniste aurait vendu son âme au diable contre le génie de la musique. Cela laisse quelques séquelles dont une maison hantée. 1963, une petite fille possédée y tue sa maman en l'électrocutant dans son bain. 20 ans après, un groupe de musiciennes hard-rock viennent y tourner un vidéo-clip... Enfin, un film qui devrait mettre d'accord les classiques et les modernes.

■ Le Vietnam encore et toujours, même au sein de la série B fantastique. **Moon in Scorpio** de Gary Garver avec Britt Ekland, John Philip Law et William Smith, exploite la mauvaise conscience d'un vétéran. Dans la baie d'Acapulco, sur un yacht, un couple subit hallucinations et apparitions. Tout cela finit mal.

■ Empire toujours et encore, avec un pittoresque **Head Hunter,** sans metteur en scène pour l'instant, qui narre les méfaits d'un coupeur de têtes urbain.

■ **Vampire, vous avez dit Vampire ?** Plus que jamais ce titre est d'actualité car on vient d'annoncer le tournage imminent de **Fright Night 2.** Nous avons appris également que la veuve de Dracula, annoncée au précédent numéro, sera Sylvia Kristel. Le producteur Larry Franco a profité du fait que John Carpenter était un peu inactif pour le laisser écrire et réaliser **Prince of Darkness** dont on ne sait rien pour l'instant. La compagnie Hemdale a en projet un certain **The Vampire Kiss. Vampire at Death Beach,** réalisé par Mark Headley et interprété par Lil Madison et Denise Vartel, est en tournage ; sans oublier **Vampire Knights,** film de Daniel Peterson avec Ken Abrahams et Billy Frank. Les temps ne sont peut-être pas si durs pour les vampires !

■ Pour la 14e fois, l'Académie de la Science Fiction, du Fantastique et des Films d'Horreur a remis ses prix pour 1986.
Grand vainqueur : **Aliens,** qui remporte le titre de meilleur

PAGANINI HORROR.



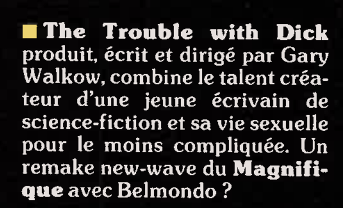
film de l'année et accessoirement celui de : meilleur réalisateur, meilleure actrice (S. Weaver), meilleurs effets-spéciaux...
Meilleur film d'horreur : **The Fly**, qui reçoit également le prix du meilleur acteur (J. Goldblum) et meilleur maquillage (C. Walas).
Meilleur film de Fantasy : **The Boy who could fly.**
Meilleure musique : **The little shop of horrors.**
Meilleure revue de Ciné-Fantastique : *Mad Movies*. L'éditeur très ému a reçu le trophée en pleine gueule et a remercié en vrac son équipe rédactionnelle en leur promettant le treizième mois, les contractuelles de la rue Mansart en leur promettant de faire attention la prochaine fois, les revues concurrentes en leur promettant que ça serait leur tour l'année prochaine, et les lecteurs bien sûr en leur rappelant l'adresse pour les abonnements. Bon, bon, j'ai compris. Y'a plus moyen de rigoler sans entendre le fatidique : « San Helving dans mon bureau ! » Un jour je me vengerai...



THE TROUBLE WITH DICK.

■ Vous vous souvenez des **Envahisseurs** ces êêêêêtres étranges venus d'une autre planète... eh bien figurez-vous que dans **Hidden** le nouveau film de New Line, réalisé par jack Sholder (**ALone in the Dark, La Revanche de Freddy**), un extraterrestre prend forme humaine pour retrouver un de ses compatriotes qui se laisse aller à commettre des meurtres à Los Angeles. Après, on s'étonne que Le Pen s'énerve.

■ À l'intention de nos jeunes lecteurs et à la recommandation des quelques ministres en exercice (il se passe quoi !) nous attirons votre attention sur le fait qu'il peut être dangereux de tourner un film d'horreur. Le réalisateur d'origine indienne Jag Mundhra sur le tournage de **Death Mask,** un film sur les adorateurs de satan, est tombé dans.. une tombe et s'est brisé la jambe. On ne plaisante pas avec le Diable. Il vient néanmoins de commencer **Open House** un film de psycho-killer qui œuvre dans le jet set de Beverly Hills ; avec la chance qu'il a, il va tomber sur Eddie Murphy...



■ **The Trouble with Dick** produit, écrit et dirigé par Gary Walkow, combine le talent créateur d'une jeune écrivain de science-fiction et sa vie sexuelle pour le moins compliquée. Un remake new-wave du **Magnifique** avec Belmondo ?

■ Cannon les avait laissés au vestiaire pendant un moment mais les voilà qui ressortent du panier : **Spiderman** et **Captain America** qui sera dirigé par l'acteur John Stockwell (**Campus**).



■ Un nom à retenir dès maintenant : *Amazing Movies*. Rien à voir avec les stories de Spielberg. Il s'agit d'une nouvelle société de production spécialisée dans les films un peu fous. Les premiers titres du catalogue : **Morning Terror** de L.E. Neiman (après l'holocauste, des hommes reçoivent ordre de tuer les femmes qu'ils ont aimées), **Evil Town** avec Kris Kristofferson, James Keach et Robert Walker Jr (un jeune homme contre le populace diabolique d'une petite ville), **Uninvinted** de Greydon Clark (un mutant attaque un yacht grouillant de jolies étudiantes)...

■ **The Monster in the Closet** a déjà fait un petit dans **Cameron's Closet** de Armand Mastroiani. La bête en question vit dans le placard d'un gamin. Ceci dit, le film n'est pas commencé pour l'instant. Effets-spéciaux de Carlo Rambaldi.

■ Décidément la censure U.S. contrarie le genre que nous aimons. Après **Angel Heart** et **Evil Dead 2**, c'est **Robocop** qui est dans leur colimateur. Le voilà classé X pour des « scènes d'une violence excessive ». Mais Orion, son distributeur, a pratiqué quelques « prélèvements » sur ces séquences pour acquérir le R, catégorie moins risquée commercialement.

■ Un remake de **Gothic** déjà ? C'est chose faite en espagne avec **Rowing with the Wind** de Gonzalo Suarez. Mary Shelley, Lord Byron, Percy Shelley et Clara, la maîtresse de Byron, laissent vagabonder leur imagination. Notons que **Rowing** est géographiquement plus large que le film de Ken Russel ; on nous promène de Londres à Venise ; à part ça, le scénario ne brille guèrèe par son originalité. Il l'aurait été il y a un an à peine. À propos, la Norvège co-produit le film.

■ À Hong Kong, des centaines de films sont réalisés chaque année mais tout le monde s'en fout. Sauf Tonton Mad qui a repéré un certain **Killer's Nocturne** de Nam Lai-Choi. De la violence, du gore et beaucoup de machisme pour l'histoire d'un fils essayant de contrebalancer la réputation de tueur de son riche papa. Des séquences d'arts martiaux « aériennes », des décapitations, un type qui combat encore un sabre dans la poitrine, quelques attractions érotiques... Les producteurs, Golden Harvest, nous ont offert les derniers et géniaux Jackie Chan.

■ Après John Buechler **(Cellar Dweller)** et les frères Chiodo **(Killer Clowns),** Stan Winston (**Aliens, Predator,** ...), se lance dans la réalisation avec **Pumpkinhead** pour Dino de Laurentiis, un film que devait mettre en scène Armand Mastroani. Il s'agirait d'une croisement entre **Halloween** et le classique **Rendez-vous avec la Peur.**

San HELVING

FESTIVAL DU SUPER 8

Réalisateurs

Si ce n'était déjà fait, il ne vous reste plus que ce mois de juillet pour vous inscrire en tant que réalisateur à notre Festival du Super 8. Pour ce faire, expédiez-nous très vite une fiche technique de votre film comportant son titre, le genre, sa durée, une idée du scénario en deux ou trois lignes, quelques photos du film et une enveloppe timbrée à 2 F 20 et libellée à votre adresse. Nous vous enverrons alors toutes les précisions nécessaires à votre participation. Écrire à *Mad Movies*, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
N'oubliez pas, cette année deux formats peuvent concourir : 8 mm et 16 mm. On vous attend. Clôture des inscriptions au 1er août.

Spectateurs

Le 26 septembre, c'est la fête totale et ininterrompue pendant sept heures (paniquez pas, il y aura des sandwiches !). Au programme : 15 films en 8 mm, 5 en 16 mm, un concours de maquillage, des expositions, des ventes de revues et fanzines et, l'attraction du siècle, un véritable spectacle d'horreur en direct sur scène (les premiers rangs auront intérêt à bien se couvrir parce que ça va gicler !).
Une journée inoubliable dont vous pourrez dire aux générations futures : « J'y étais » !
Les places sont à retirer dès maintenant à la Librairie du Cinéma Movies 2000, ouverte du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Ne tardez pas car nous ne vendrons que les 1 200 places disponibles (plus de gens debout comme les autres années...). Prix des places : 30 F. Date des réjouissances : le samedi 26 septembre, de 11 heures 30 à 18 heures 30.

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

OÙ EST PASSÉ JESSICA ?



Où est passée Jessica ? C'est la question que se posent les multiples protagonistes de cette sombre histoire de tueur ganté de cuir noir, de lesbiennes, d'aristocrate décadent, de mannequins mélancoliques, de jumeaux télépathes... Beaucoup de bonnes choses serait-on tenté de dire. Ben non, **Où est passée Jessica ?** est un film vide, creux, artificiel. Un thriller horrifique très peu porté sur l'horreur, le suspense et le baroque. La parenté avec **Six Femmes pour l'Assassin** ne fait pas de doute, mais Carlo Vanzina n'est pas Mario Bava ni même Dario Argento auquel il pompe allègrement quelques trucs (l'utilisation des monuments, des façades...). La structure du scénario rappelle celle d'une multitude de giallos et se limite à les démarquer, sans apporter la moindre touche d'originalité. Évidemment, il demeure toujours agréable de voir de grands ciseaux brandis par une main inconnue, et ce cadré au premier plan en caméra subjective. Très timide question horreur, **Jessica** ne va guère plus loin dans l'érotique. Encore que cette vision furtive, au-dessous d'une grille d'aération, de l'entre jambe d'une beauté en robe mais sans petite culotte... Heureusement, Donald Pleasence, guest-star obligatoire des séries B italiennes, apporte un certain humour, une légère dérision à une œuvre froide, rigide, conventionnelle et mal équilibrée. Alors que certains metteurs en scène italiens (comme le Michele Soavi de **Bloody Bird**) s'ingénie à recréer un genre d'après des codes bien définis, d'autres (dont Carlo Vanzina) cherchent le clinquant, les gros effets, tout en se conformant désespérément à ses pires clichés. On a beau regrouper dans le champ de la caméra quelques-unes des plus jolies femmes du monde, truffer la bande sonore des succès de l'été dernier et d'épicer le plat d'une énigme à cent balles, d'une perceuse électrique manipulée avec l'aisance d'un coupe à papier, la médiocrité demeure.

Marc TOULLEC

Nothing Underneath. *Italie 1986. Réal. : Carlo Vanzina. Prod. : Achille Manzotti. Scén. : Stefano Paltrinieri d'après un roman de Marco Parma. Dir. Phot. : Beppe Maccari. Mus. : Pino Donaggio. Int. : Nicola Perring, Renee Simonsen, Maria McDonald, Catherine Noyes, Paolo Tomei, Sonia Raule, Donald Pleasence... Dur. : 1h40 mn. Dist. : Big Deal/A.D. Diffusion. Sortie Paris le 8 juillet 1987.*

INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

Rythmé par un montage tachycardique, **Indiana Jones...** est un jaillissement presque agressif de morceaux de bravoure tous plus spectaculaires les uns que les autres ; depuis l'ouverture en forme d'hommage aux folles chorégraphies à la Busby Berkeley jusqu'au raz de marée final, aucun répit ne nous est ménagé, si ce n'est durant le festin très « nouvelle cuisine » dans le palais du Maharadjah. Cascades jamais vues, souterrains piégés, temple maléfique où sont célébrés des rituels barbares, tunnels miniers montés sur rails, on n'arrête pas d'avoir peur, de trépigner, de sourire, de trembler, d'applaudir parfois, d'autant qu'on retrouve intacte l'invraisemblable maestria technique de Spielberg. Les temps forts ? Le générique-ballet avec ses dizaines de danseuses aux costumes pailletés (on verra plus tard, dans **La Couleur pourpre**, que l'auteur des **Dents de la Mer** peut accomplir de véritables prodiges en matière de séquences musicales) ; la grande scène des sacrifices avec la vision à la fois infernale et magnifique de la nébuleuse de lave en fusion dont les tourbillons mortels aspirent les malheureuses victimes ; ce vertigineux rallye sur les rails de la mine, miraculeusement réalisé à l'aide d'une caméra tentaculaire, bijou de découpage, cauchemar de vitesse entre le train fantôme et la montagne russe ; sans oublier la chute du grand prêtre, filmée comme celle d'un vaisseau spatial. Ce n'est pas un film, c'est une orgie d'images, un volcan de cinéma.

Mais... Ou, plus exactement, MAIS... **Indiana Jones...** a beau être ce monument de divertissement, je n'ai pas pour lui cet élan d'affection qui me fait vénérer **Les Aventuriers de l'Arche perdue, E.T.** et surtout **Rencontres du 3e Type.** Mes yeux sont éblouis mais mon cœur reste de glace. A qui la faute ? Peut-être à cette cruche de Kate Capshaw qui n'en peut plus de brailler, de pleurnicher, de glousser comme la dernière des dindes, et qui nous fait regretter dès sa première apparition, l'énergie, l'humour et la féminité de Karen Allen. Sans doute à cause de cette complicité permanente que Spielberg tente d'instaurer avec le spectateur avec force clins d'œil, gags pachydermiques et perches tendues pour harponner l'adhésion. Sûrement parce que le film est totalement dénué du mystère, de l'émerveillement candide et de la poésie qui faisaient tout le prix des œuvres citées plus haut. Les pierres soi-disant sacrées qu'on se dispute ici se contentent de briller comme la plus banale des lampes de poche. Piteux trésor !

Privé de la dimension seconde et fondamentalement mystique chère à Spielberg, **Indiana Jones...** n'est au bout du compte qu'une somptueuse baudruche, bourrative comme un bon repas chinois, mais finalement bien peu nourrissante.

Bernard ACHOUR

Indiana Jones and the Temple of Doom. *U.S.A. 1984. Réal. : Steven Spielberg. Scén. : Willard Huick et Gloria Katz, d'après une idée de George Lucas. Phot. : Douglas Slocombe. Déc. : Elliot Scott. Mont. : Michael Kahn. Mus. : John Williams. SPFX : I.L.M. Avec : Harrison Ford (Indiana Jones), Kate Capshaw (Willie Scott), Ke Huy Quan (Demi-lune), Amrish Puri (le Mollah Ram), Roy Chiao (Lao Che), Dan Aykroyd (Weber). Dist. : C.I.C. Durée : 1h58 mn. Sortie à Paris, le 8 juillet 1987.*

ALADDIN

J'avoue porter un certain intérêt aux aventures du gros Bud Spencer, aux torgnoles qu'il administre aux malfaisants à grand fracas de bruitage délirant. Et oui... **Deux Superflics** c'était vraiment pas si mal après tout. En revanche, **Aladdin** expose sur 90 longues minutes bêtise, lourdeur, imagination rachitique... en bref, tout ce qu'il vous faut attendre du plus mauvais film de l'année. La transposition du célèbre conte des Mille et Une Nuits est déjà hasardeuse. Nous sommes en 1986, en Californie, et le jeune crétin qui nous sert de héros se nomme Al Hadin ! ! ! Il gratte la fameuse lampe et libère un génie barbu. Il lui commande une rolls, l'affection d'une gamine, quelques milliers de dollars, une victoire en basket-ball, une autre en ski nautique... vient parasiter un scénario déjà gravement atteint, une pitoyable histoire de mafiosi rançonnant les petits commerçants du patelin ! Monty Syracusa, le parrain local, a, de plus, des vues sur la maman d'Al Haddin, interprétée par Janet Agren, belle blonde platine aperçue à poil dans pas mal de cochonneries italiennes et, ici, recyclée dans le spectacle cucul-la-praline pour atrophiés du cervelet. Si Bud Spencer est fidèle à son image de marque (les yeux mi-clos, impassible mais présent), ce qu'il provoque est déjà moins affriolant. A commencer par des effets spéciaux d'une sournoise ringardise. Ah, cette rolls s'envolant pour nous infliger les plus hideuses transparences de la décennie ! Eh les très complexes apparitions du Génie, aboutissement technique d'un demi-siècle de régression ! Coupable du désastre, le metteur en scène Bruno Corbucci (frère du bon Sergio) qui nous avait jadis mitonné **Messaline Impératrice et Putain** et **Flics en Jeans.** Sa réalisation accumule les vices : poussive, molle, à peine professionnelle... Elle n'est guère avantagée par un montage qui laisse passer six-sept secondes superflues à chaque séquence, une musique de prisunic pourtant signée Fabio Frizzi (la complainte morbide de **L'Au-delà**), une photographie gommant toutes les couleurs... Ceci dit, **Aladdin** st un film à voir puisque ne se refusant rien dans ce qui constitue la nullité.

Marc TOULLEC



Aladdin. *Italie-U.S.A. 1986. Réal. : Bruno Corbucci. Prod. : Ugo Tucci/Cannon. Scén. : Dardano Sachetti, Élisa Livia Briganti, Mario Amendola, Bruno Corbucci, Marcello Fondato. Dir.Phot. : Silvano Sagoni. Mus. : Fabio Frizzi. SPFX : Antonio Corridori. Int. : Bud Spencer, Luca Venantini, Janet Agren, Lou Marsh, Diamy Spencer, Fred Buck, Tony Adams, Carlo Corducci. Dur. : 1h35 mn. Dist. : Cannon. Sortie le 17 juin 1987.*

THE BARBARIANS



Un éternel méchant : Richard Lynch

Bingo, dans le mille ! Dans le domaine de l'heroic-fantasy italienne, le baromètre vire souvent aux températures les plus frileuses (**Thor le Guerrier, Le Trône de Feu...**). **The Barbarians** contrarie la morosité ambiante au point de viser une audience que n'avaient pas des sous-productions calamiteuses commises dans les bois de la banlieue romaine. Tout d'abord, Ruggero Deodato s'est retrouvé avec des moyens, dollars qui lui ont permis de reconstituer en studio un saisissant décor de marais brumeux, d'édifier un monstre pas trop caoutchouteux et quelques décors somme toute très barbares. De plus, le cinéaste fait preuve d'un humour inhabituel, pas un rire au second degré (style références appuyées pour rats de cinémathèques) mais simplement un ton léger, pépère, dont les deux héros-jumeaux se portent garants. Et Deodato, sachant leurs qualités d'acteur restreintes, les a poussés à jouer de leur lourdeur, de leur antagonisme primaire et chamailleur. L'un dit « oui », l'autre « non »... Comme pour ironiser sur sa réputation de cinéaste sanguinaire, Deodato introduit une brève séquence gore (une main tranchée par accident par un combattant dans l'arène), laquelle prête plutôt à la franche rigolade d'ailleurs. Comme tout film d'heroic-fantasy, **The Barbarians** rabâche une histoire connue, celle d'un roi déchu, d'un cruel usurpateur, d'un peuple opprimé, d'un objet magique... **Conan, Krull, Dar l'Invincible** déroulaient les mêmes archétypes. Tout tient de la sauce mijotée par le metteur en scène. Celle de Deodato (humour, péripéties, rythme...) se savoure correctement. En plus d'employer des têtes qui font toujours plaisir à voir (Richard Lynch, Michael Berryman, Georges Eastman qu'on envoie dinguer dans le décor), il nous révèle une jeune actrice inconnue jusqu'ici, Éva La Rue, dont le charme, la spontanéité, ne devraient pas rester longtemps dans l'ombre.

Marc TOULLEC

The Barbarians. *Italie-U.S.A. 1986. Réal. : Ruggero Deodato. Prod. : John Thompson/Cannon. Scén. : James R. Silke. Dir. Phot. : Lorenzo Battaglia. Mus. : Pino Donnagio. SPFX : Rosario Prestopino, Francesco et Gaetano Paolocci. Int. : David et Peter Paul, Richard Lynch, Éva La Rue, Virginia Bryant, Sheeba Alahani, Michael Berryman, Nanni Bernini, George Eastman... Dur. : 1h30 mn. Dist. : Cannon. Sortie le 8 juillet 1987.*

VAMP

Voilà déjà des lustres que la voluptueuse Grace Jones aiguisait ses crocs sans que les distributeurs français ne se décident à nous montrer ce petit délire bien percutant. Ce n'est pas tant que **Vamp** remette en question toute l'histoire du vampirisme au cinéma, mais dans le genre clinquant, bruyant, coloré et bien fou, Richard Wenk parvient tout de même à nous en mettre plein les yeux et en plus son film est souvent drôle, alors...
Ça démarre comme pas mal d'histoires de potache (vous en reprendrez bien un peu ?). Deux copains doivent ramener une strip-teaseuse à leurs camarades d'étude (ils étudient aussi l'anatomie, donc pas de problèmes), ceci afin de les épater et, accessoirement, d'accéder enfin à un club très fermé de leur collège. Les voilà donc partis, affublés d'un jobard qu'ils n'aiment pas trop mais qui, lui, a une voiture. Bref, ils atterrissent dans une boîte de nuit bien bizarre, appelée After Dark, où ils vont faire la connaissance de Katrina, égérie sculpturale d'une troupe de vampires assez portés sur la boisson (sachez consommer avec modération).
Grace Jones fait là une composition extraordinaire, toute empreinte d'irréalité. Féline, langoureuse, inhumaine, à la fois attirante et profondément bestiale. On ne peut que succomber à ses charmes, dans tous les sens du terme.
Vamp a été tourné rapidement et avec peu de moyens. Cela se sent parfois, mais Richard Wenk triche si bien avec ses brouillards envahissants, ses costumes bizaroïdes et ses éclairages agressivement colorés que le public marche quand même à tous les coups. Sa transposition du mythe vampirique à notre époque, avec cet impensable glissement du château ancestral gothique vers la boîte de nuit façon très clip musical ralliera sans aucun doute toute la jeune génération, pour qui le Fantastique se mêle souvent de fureur visuelle et de décibels agressifs.
Pour le réalisateur, il s'agit d'une première œuvre et il est permis d'attendre la suite avec confiance.

Jean-Pierre PUTTERS

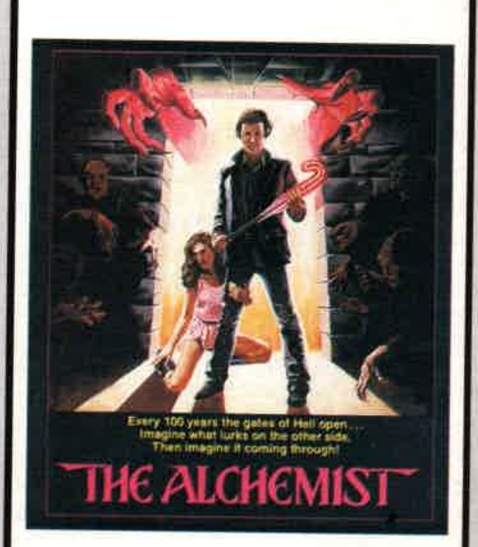


Vamp. *Réal. : Richard Wenk. Prod. : Donald P. Borchers. Scén. : Richard Wenk, d'après une histoire de Richard Wenk et Donald P. Borchers. Dir. Phot. : Elliot Davis. Maq. FX : Greg Cannom. Mus. : Jonathan Elias. Déc. : Alan Roderick Jones. Mont. : Marc Grossman. Int. : Chris Makepeace (Keith), Sandy Baron (Vic), Robert Rusler (A.J.), Dedee Pfeiffer (Amaretto), Gedde Watanabe (Duncan), Grace Jones (Katrina), Billy Drago (Snow), Lisa Lyon (Vlad). Durée : 93 mn. Dis. : Metropolitan Film Exprt. Sortie : 22 juillet.*

DÉMON

Sortie tardive et clandestine pour cette série B depuis longtemps exploitée en vidéo sous le titre **L'Alchimiste.** Pas encore business-man d'Empire, Charles Band (**Future Cop**) se laissait alors aller au charme du fantastique bucolique. Le budget, étriqué, ne permettait même pas au pauvre Charles de confectionner un au-delà respectable. A peine quelques arbres pétrifiés, un ciel rouge traversé d'éclairs dans un plan unique, un enfer économique donc. Le scénario, en lui-même, n'est vraiment pas idiot. Il dévoile une malédiction qui veut que Robert Ginty ne prenne pas une ride tandis que sa fille atteint 70 printemps. Et tout ça pour avoir péché... Le hasard tient à ce qu'une jeune femme, égarée avec son boy-friend, lui rende visite. Or, celle-ci est le sosie parfait de feu son épouse... Nous tenons là une belle histoire au dénouement tragique. Seulement, le traitement infligé au script n'oublie pas de saborder ses bonnes intentions et, surtout, de développer ses aspects moins heureux. Un de ces aspects consiste à balancer quelques diablotins, via les portes de l'enfer, dans la campagne. On ne pige pas très bien leur utilité mais enfin ils permettent quelques effets gore inoffensifs, quelques maquillages rigides bâclés par des débutants. De même, la mise en scène demeure assez pauvre, se limitant trop souvent à suivre les personnages déambulant dans la nature ou la trajectoire des phares d'une voiture. La musique tente d'apporter une certaine dimension lyrique à l'entreprise mais s'enraye vite. Robert Ginty (l'exterminateur du **Droit de Tuer**) ne s'en tire pas sans honneur mais son personnage, douloureux et mené à l'immortalité malgré lui, aurait mérité davantage d'attention. Hélas, tout **Démon** (sans « s », contrairement à ceux de Lamberto Bava) respire un tournage expéditif. L'exploitation du film en France (une salle double-programme de Pigalle pour toute exclusivité après quelques errances en province) le cerne tout à fait.

Marc TOULLEC



The Alchemist. *U.S.A. 1984. Réal. : Charles Band. Prod. : Ideal Films/Richard. D. Reinberg:Lawrence Appelbaum. Scén. : Alan Adler. Dir. Phot. : Andrew W. Friend. Mus. : Richard Band. Mont. : Ted Nicolaou. SPFX : Doug White, John Lambert, Paul Gentry, Guy Marsden et Rick Stratton. Int. : Robert Ginty, Lucinda Doolign John Sanderford, Viola Kate Stimpson, Robert Glaudini... Durée : 1h24 mn. Dist. : Métropolitan Film Export.*

LA TÊTE DANS LES NUAGES



Sérieux candidat à l'Oscar de la gentillesse, **The Boy who could fly** décline pendant deux heures toute la gamme des bons sentiments. On ne pleure pas des larmes mais des ruisseaux de miel, on traverse des nuages mousseux comme de la chantilly, les étoiles filantes semblent s'échapper d'un écheveau de barbe à papa, et les couchers de soleil sont aussi bariolés que de gigantesques sorbets aux mille fruits. En parfaite harmonie avec cet esthétisme flatteur comme une vitrine de pâtisseries orientales, les sentiments obéissent également à cette logique sucrée. Éric, l'adolescent qui ne pense qu'à s'envoler pour échapper à la tristesse de son existence, lance des avions en papier sur un portrait d'Einstein ; Milly, sa jolie voisine, fait tout pour le sortir de son mutisme, et un cadeau féerique la récompensera de ses efforts ; un cerf-volant qui refusait de décoller s'élance joyeusement sitôt qu'Éric se met à sourire, et la caméra se permet même un travelling avant sur une rose.

Pourtant, en dépit de toute cette joliesse un peu primaire, **The Boy who could fly** ne provoque pas l'écœurement, car Nick Castle, le metteur en scène, a pour lui une authentique naïveté, une innocence héritée de Walt Disney et de Steven Spielberg. Il y a du **Peter Pan** dans l'élégante séquence onirique où les deux amoureux contemplent un feu d'artifice assis sur un nuage, il y a du Elliott (le jeune héros de **E.T.**) dans ce garçon privé de parents qui se réfugie dans le rêve. Alors on peut s'esclaffer, bien sûr. On peut aussi reprocher aux auteurs d'avoir soigneusement édulcoré toute la gravité potentielle du sujet, et se rappeler avec un serrement de cœur le déchirant **Birdy** d'Alan Parker, ce film traumatisant de tendresse et de beauté où l'envol du corps correspondait aussi à un envol de l'esprit. Mais **The Boy who could fly** demeure inattaquable, car il ne manipule pas les émotions, il ne titille pas outrageusement les cordes sensibles ; aucun mépris dans ce film, ni du public, ni des personnages. C'est une histoire simple, une fable limpide, qui propose avec modestie de rallumer, le temps d'une séance de cinéma, l'étincelle d'enfance que certains d'entre nous ont su préserver.

Bernard ACHOUR

The Boy who could fly. *U.S.A. 1986. Réal. : Nick Castle. Scén. : Nick Castle. Phot. : Steven Poster, Adam Holender. Déc. : Jim Bissel, Grame Murray. Mont. : Patrick Kennedy. Mus. : Bruce Broughton. SPFX : Richard Edlund. Avec : Jay Underwood (Eric), Lucy Deakins (Lucy), Bonnie Bedelia (Charlene), Fred Savage (Louis), Colleen Dewhurst (Mrs Sherman), Louise Fletcher (la psychiatre). Distr. : Film Number One. Durée : 1h54 mn. Sortie fin juillet.*

FREDDY 3

LES GRIFFES DU CAUCHEMAR

Un groupe d'adolescents internés dans un hôpital psychiatrique. Le mal commun qui les habite : les cauchemars horribles qui prennent possession d'eux dès qu'ils ont fermé les yeux pour s'endormir, des cauchemars qui les perturbent gravement, qui suscitent chez eux des réactions violentes. Et on les comprend, parce qu'à l'origine de ces songes particulièrement insupportables, il y a Freddy Krueger, le maniaque d'Elm Street, autrefois brûlé par les parents des jeunes gens qu'il revient aujourd'hui hanter. Cette espèce de croquemitaine new-look, c'est ici le sentiment de culpabilité endossé par les enfants à la suite des conneries de leurs parents. Ainsi Kristen, cette jeune fille qui, auparavant, lorsque sa famille était unie, se débarrassait « avec son père » de ce mauvais rêve. Et qui, depuis qu'elle vit seule avec sa mère, ne maîtrise plus ses cauchemars. Freddy Krueger, c'est le symbole du cauchemar. Un développement imaginaire à des problèmes bien réels. Et pour arriver à l'abattre, c'est d'abord eux-mêmes que les adolescents devront vaincre. Vaincre leur angoisse, et être à la hauteur de leurs rêves. Afin, bien entendu, de gagner leur autonomie. D'être indépendants de ces parents dont ils portent et supportent la mauvaise conscience.

L'intrigue de **Nightmare 3** est simple, mais paradoxalement, ses ramifications sont particulièrement rocambolesques. Apparition d'une nonne mystérieuse (aux yeux d'un seul personnage, le docteur Goldman), recherche des ossements de Freddy, etc. Scènes en parallèle, séquences de rêves tortueuses. Le film aurait dû être baptisé **Les Nouvelles Aventures de Freddy**, tellement l'accent est mis sur les rebondissements, l'action et la pyrotechnie. Malheureusement, Chuck Russel n'est pas Spielberg, et sa mise en scène reste très conventionnelle. Reste une sorte de conte de fée assez effrayant, très spectaculaire par moments, un film de distraction.

Jean-Michel LONGO



Nightmare on Elm Street 3. Dream Warriors *U.S.A. 1987. Réal. : Chuck Russel. Prod. : Robert Shaye. Dir. Phot. : Roy Wagner. Scén. : Wes Craven et Bruce Wagner. Mus. : Angelo Badalamenti. SPFX maq. : Kevin Yagher, Mark Shostrom et Chris Bigg. Int. : Robert Englund (Freddy Krueger), Heather Langenkamp (Nancy Thompson), Patricia Arquette (Kristen Parker), Craig Wasson (Dr Neil Goldman), John Saxon (Shériff Simms). Dist. : Eurogroup. Durée : 1 h 30. Sortie le 17 juin 1987.*

OSA



Bizarre, bizarre... Des noms à consonances soviétiques au générique, un distributeur français spécialisé dans l'exploitation des films russes, un comédien bien de chez nous (Etienne Chicot) et au total un produit venant des States financé par des dollars, non par des roubles. Voilà tout l'intérêt de **Osa**. Le film se réclame de **Mad Max 2** mais ne possède pas le centième de ses qualités.

À la manière de George Miller, Oleg Egorov décrit une humanité exsangue, vide, sèche. Et pour cause, l'eau y est la denrée la plus convoitée. 200 dollars le litre. Bien sûr, un affreux capitaliste s'est approprié cette richesse. Quelques hommes de main menés par le cruel Big (Mac ?) répandent la terreur à dose homéopathique. De l'action, il y en a peu, et molle avec ça, mais les jurons sont généreusement répandus, avec une prédilection suspecte pour « salope ». On aimerait un film plus poli et surtout plus soucieux d'originalité. Parce que les auteurs n'ont guère débusqué l'innovation. En plus des méchants bien typés, ils nous jettent en pâture des gentils massacrés, une gamine survivante initiée aux armes par un vieux baroudeur... Celui-ci se fait défalquer ; Osa se taille les cheveux, décroche son arbalète et emprunte le laborieux chemin de la vengeance. Elle rencontre l'inévitable, le garçon qui, lui aussi, a échappé au carnage du départ ! Que voulez-vous tirer d'un tel argument ? Des clopinettes... **Osa** ne se rachète nullement par une débauche de cascades, de règlements de comptes, de violence. On cause beaucoup, on s'engueule tout autant. Et quand l'action se pointe, consternation. De plus, **Osa** cherche visiblement la recette du western-spaghetti (duel final, cadre aride). Dans le contexte science-fiction, cela aurait pu lui donner un look certain, mais à vrai dire, le chef-opérateur a jugé bon de se conformer aux normes esthétiques du petit écran ; les images sont lugubres. Comble du désastre, la seule nana du film qui se permet un écart érotique (sous la menace) a la poitrine désespérément plate. Impardonnable.

Marc TOULLEC.

OSA. *U.S.A. 1986. Réal. : Oleg Egorov. Prod. : Constantin Alexandrov. Scén. : Oleg Egorov. Dir. Phot. John Dreke. Mus. : Mason Daring. Int. : Kelly Lynch, Daniel Grimm, Peter Walker, Etienne Chicot, Phillip Vincent... Dur. : 1 h 31. Dist. : Les Films Cosmos. Sortie Paris le 15 juillet 1987.*

BOX OFFICE

Marasme chez les exploitants : les entrées en salles ont depuis quelques semaines chuté. Et ce n'est pas la Fête du Cinéma qui a vraiment arrangé les choses. Enfin, plutôt que de jouer les alarmistes, espérons des jours meilleurs. D'ailleurs, tout ne verse pas dans la grande déprime. **American Way, Arizona Junior** et **Pee Wee,** dans des circuits petits ou moyens, font des ravages. 58 000 soixante-huitards en seconde semaine pour la satire de Maurice Philipps. 45 000 couffins en cavale dans les mêmes temps pour le délire des Coen Brothers. Le bouquet : Pee Wee Herman mobilise 45 000 fêlés dans une combinaison de 9 salles pour sa première semaine. La Warner-Columbia doit se mordre les doigts d'avoir vendu ce monument de folie à un petit distributeur indépendant qui en est à sa première sortie. Tout génial qu'il soit, **Le Sixième Sens** n'aura pas franchi la barre des 40 000 psychopathes potentiels. Desespérant surtout quant on constate que le sinistre **Mannequin** rallie 80 000 statues de cire sur la capitale. A peine 40 000 primates sont venus faire la grimace aux pitreries d'un **King Kong 2** malade du cœur et surtout atrophié de l'encéphale. Toujours dans les bides, il y a **Froid comme la Mort** qui n'a même pas attrapé 12 000 nigauds dans son hénaurme machination. **Atomic Collège** convoque tout juste 10 000 élèves turbulents pendant les récrés. Pas de quoi sécher un cours. Par contre, Eddie Murphy et son **Golden Child** made in Tibet importe plus de 310 000 élus. Le trio diabolique Parker-Rourke – De Niro cumule 400 000 âmes damnées pour **Angel Heart** sous-titré **Auix Portes de l'Enfer.** Quant **Aux Portes de l'Au-delà / From Beyond,** elles font, malgré une sortie reportée, environ 45 000 entrées, ce qui est, pour la circonstance, estimable. Chez le même distributeur, Eurogroup, **Dolls** joue avc 30 000 pantins. Heureusement, le film fonctionne beaucoup mieux en province. Le soviétique **Les Lettres d'un Homme mort** n'atteint que 2 500 déprimés en trois salles et sept jours. En 20 écrans et une semaine, **La Petite Boutique des Horreurs** cultive 52 000 bourgeons : l'optimisme paie encore. Pour la reprise des **Aventuriers de l'Arche Perdue,** UIP (ex CIC) se félicite d'avoir convaincu autant de spectateurs la première semaine que la seconde, 20 000 donc. Aux States, **Freddy 3** a franchi les 45 000 000 $ de recette. Une autre production indépendante, **The Gate** (petit budget et effets spéciaux extraordinaires) ramasse 12 bâtons. Autant que **Creepshow 2** dont la carrière va pourtant en déclinant.

Succès moyen pour le **Project X** de Jonathan Kaplan, pour **Harry and the Hendersons** de William Dear. **Predator, Running Man, Space Balls, Les Dents de la Mer IV, Witches of Eastwick, Robocop** et quelques autres encore devraient casser la baraque. La France attend **Evil Dead 2** après le bon succès de **Freddy 3,** deux films qui serviront d'indicateurs quant à la santé du cinéma fantastique dans l'hexagone.

AVIS CHIFFRÉS

0 : Nul/Worthless. 1 : Très mauvais/Very poor. 2 : Mauvais/Poor. 3 : Moyen/Fair. 4 : Bon/Good. 5 : Très bon/Very good. 6 : Chef-d'œuvre/Masterpiece. **B.A.** : Bernard Achour. **M.B.** : Marcel Burel. **B.L.** : Bernard Lehoux. **J.M.L.** : Jean-Michel Longo. **M.M.** : Maitland McDonagh. **J.P.P.** : Jean-Pierre Putters. **M.T.** : Marc Toullec.

*: *films présentés au Rex*	BA	MB	BL	JML	MM	JPP	MT
Aladdin	1					1	0
The Barbarians		3				3	4
Cat's Eye*		5	4		2		5
Central Park Driver	2	4		1		3	5
Démon (The Alchemist)	1				2		2
Dreamchild*	4			4	3	3	5
Evil Dead 2*	3	4	5	4	3	5	6
The Farm*	3	4		2	2		4
Freddy 3*	4	5	2	3	3	3	5
From a Whisper to a scream*	2	4	4			4	5
Histoires fantastiques	5		4		3		5
Indiana Jones... *(reprise)*	4	5	2		4	4	5
Island of the Alive*		3	0		2		2
Joey*	1	2		1			2
The Kindred*		5	3	4	3	4	4
Legend of the over Fiend*	1	1	5	4			4
Maximum Overdrive*		3	1	2	3	4	4
Monster in the Closet*	3	4	2	5		5	4
New York 1997 *(reprise)*	2	5	5	6	4	4	5
Night of the Creeps*	5	4	3		5	4	3
Osa	1					1	1
Où est passée Jessica ?	1						1
Pee Wee	3		5			2	5
Rawhead Rex*	1	3	1			2	3
Retribution*		2	2				4
Street Trash*	2	3	5	3	0	4	5
La Tête dans les Nuages*	3				2	2	3
Vamp*	1	3	2	1	4	3	4

3ème FESTIVAL DE LA CIOTAT

Du 7 au 12 juillet, le Festival de l'Aventure. Hommage à Peter Weir, la femme-héros du film d'aventure, le héros d'aujourd'hui : Harrison Ford, regard sur le peplum italien, l'Aventure au quotidien, Making of de films publicitaires. Autant de sections passionnantes qui font que même *Mad Movies* sera présent. Pour tout renseignement : Association « Le Sec », Hôtel de ville B.P. 121, 13712 La Ciotat Cedex. Tél. : 42 83 90 09.

CARNAGE +

Il est incontestable que la seule chaîne qui marche aujourd'hui au sein de la pagaille audiovisuelle c'est bien **Canal Plus.**
Et il est tout aussi incontestable que si un bon lecteur de *Mad* aime les films d'horreur, de science-fiction, etc., il doit apprécier la chaîne privée.
Dans le cadre de cette rubrique, voici donc la liste des films qui seront diffusés jusqu'au mois d'août.
Terreur dans le Shangai Express de Gene Martin, le 2 juillet.
20 000 Lieues sous les Mers de Richard Fleischer, le 7 juillet.
Les Pirates de l'Ile Sauvage de Ferdinand Fairfax, le 8 juillet.
Série noire pour une Nuit blanche (Into the Night) de John Landis, le 14 juillet.
The Wiz de Sidney Lumet, le 15 juillet.
Le Vampire de Düsseldorf de Robert Hossein, le 17 juillet.
Top Secret de Jim Abrahams, David Zucker, le 19 juillet.
Splash de Ron Howarsd, le 2 août.
Le Détraqué de Bert Gordon, le 15 août.
Ghoulies de Luca Bercovici le 29 août.
L'Épreuve de Force de Clint Eastwood, le 30 août.
Enfin, il faut noter un très beau film qui respire la fraîcheur et la joie de vivre : **L'Au-Delà** de Lucio Fulci. Sans doute son film le plus complet car on peut y apprécier ses morts-vivants, ses araignées, ses mutilations, ses gros plans, etc. Diffusion le 25 juillet.
Fulci avec son film **L'Au-Delà,** c'est comme si dans une crêperie on vous servait la « Complète du Chef ».
Avant de conclure, même si l'on regrette l'absence de V.O. pour cette programmation, sachez que la rentrée sur Canal va être très chaude !!. Alors à vos décodeurs, ... prêts... Partez !...

ABONNEMENT

Pour recevoir chez soi les six prochains numéros de sa revue préférée (Mad Movies, de préférence), à un prix plus avantageux, il suffit de nous envoyer la somme de 100 F, par chèque ou mandat-lettre, à Mad Movies, 4, rue Mansart, 75009 Paris. Pour l'étranger : mandat-international uniquement. Abonnement par avion : 200 F.

GRATUIT !

A tout nouvel abonné (ou abonné-ee),
nous offrons une affichette ou un jeu de photos à choisir dans notre liste. Envoi avec le premier numéro de votre abonnement.

Affichettes : Dolls, Creature, Street Trash, Vamp, Barbarians, Evil Dead 2, Body Count, Freddy 3, From Beyond, Atomic Collège.

Jeux de photos : From Beyond, Re-Animator, Vamp, Street Strash, Freddy 3, Dolls.



PREDATOR

Le Schwarzenegger nouveau est arrivé, combinaison d'action bodybuildée et de science-fiction horrifique. C'est un peu comme si le Colonel Matrix de Commando rencontrait une des bestioles affectueuses d'Aliens. Un combat de titans donc avec, aux commandes, John McTiernam, le réalisateur du très discret Nomads.

Un chasseur sachant chasser

A Hollywood, un scénario n'est jamais autre chose qu'une idée, un concept de base susceptible de subir toutes les modifications pour atteindre son stade définitif, celui qu'on étale sur l'écran. **Prédator** ne fait pas exception à la règle. Au départ était **Hunter.** L'histoire devait se situer sur une autre planète, monde où se combattaient un homme (Arnold) et un extraterrestre. Toute la surface de cette sphère était leur champ de bataille. L'argument évoque un **Enemy Mine** foncièrement belliqueux. Étape suivante : une vaste forêt vivante et menacée par la pollution. Résultat, elle se rebelle et traque une poignée d'hommes bientôt réduits à une seule tête, Arnold évidemment. **La Forêt d'Émeraude** n'est vraiment pas loin. Mais le potentiel commercial restait encore à prouver. Le dernier calcul paraît plus juteux, plus juste dans l'esprit d'un producteur. Actuellement, deux choses fonctionnent rondement au box-office, le muscle et la science-fiction. Le muscle avec les exploits improbables de l'homme-orchestre de **Commando,** et la science-fiction avec les bataillons de monstres d'**Aliens. Aliens** plus **Commando** égale donc **Prédator.** L'opération semble donner des résultats probants puisque pour son premier week-end d'exclusivité aux States, **Prédator** rafle 12 millions de dollars ; il en a coûté quinze.
Trait d'union entre la science-fiction et le cinéma des gros bras (**Terminator)** Arnold Schwarzenegger ne rempile pas dans le rôle du colonel Matrix, valeureux zorro de **Commando.** Le voici titulaire des galons de leader d'une patrouille de choc, le Major Dutch Schaefer. Au début du périple, tout baigne dans les conventions du film kaki. Schaefer et ses hommes sont envoyés dans une jungle d'Amérique latine délivrer des alliés capturés par des guerrilleros. Sont présents à l'appel Billy l'éclaireur (Sonny Landham), un indien peu loquace et qui connaît parfaitement la jungle ; Raminez (Richard Chaves), un chicano du genre tête brûlée ; Hawkins (Shane Black par ailleurs scénariste de **L'Arme Fatale**), un irlandais polyvalent à la fois radio et médecin ; Mac (Bill Duke), un colosse noir de deux mètres spécialisé dans la manipulation d'un M60 et dans les combats au couteau contre Blain ; second black de l'équipe, Dillon (Carl Weathers, Apollo Creed dans tous les **Rocky**), agent de la C.I.A. ; enfin, il y a Blain (Jesse Ventura), l'ordonnance de Schaefer, un spécialiste des armes à feu aux instincts de tueur... La mission semble routinière. Au départ, le commando avance dans la jungle, tâchant de demeurer invisible. La faune et la flore manifestent leur présence le plus normalement du monde. Soudain, Billy se trouve isolé. Quelque chose lui dit que le danger est proche ; il saisit son couteau. Un mur de végétation s'ébranle, des oiseaux filent... Pétrifié, il découvre trois hommes pendus par les pieds, trois inconnus, d'ailleurs impossibles à identifier ; ils semblent avoir été écorchés vifs et des insectes s'agglutinent sur leurs tendons sectionnés. L'inspection des affaires du trio permet à Schaefer de repérer un béret vert. On reste rationnel : il est évident que les guerrilleros sont responsables du massacre. La troupe arrive à proximité du campement de l'ennemi. Déploiement puis attaque. Schaefer déplace un camion à la force des bras et balance quelques bâtons de dynamite dans le campement. Malgré sa faiblesse numérique, le commando met les guerrilleros en déroute et découvre un important stock d'armes attendant des renforts. Parmi les décombres, Schaefer met

Les nouvelles griffes du cauchemar : Un monstre d'une autre galaxie.









la main sur Anna (Elpidia Carrillo, spécialiste des rôles de Sud-Américaine : **Police Frontière, Underfire, Salvador**), laquelle prétend ne pas parler anglais. La poignée d'hommes quitte le camp. Aussitôt, les corps morts, les objets et les armes sont tripotés comme par amusement par une créature monstrueuse, le Prédator. Il escalade un arbre à une vitesse extraordinaire et observe ses futures proies s'éloigner. Anna et Dillon sont les premiers à l'apercevoir, du moins ses yeux. Hawkins sera la première victime de ce véritable caméléon aux couleurs changeantes, bête d'une férocité incroyable. Un à un, les compagnons de Schaefer succombent, Anna est faite prisonnière... Chassé comme un vulgaire gibier, Schaefer inverse les rôles. A force de ruses, de pièges, il renvoie le Prédator aux environs de son vaisseau spatial pour lui livrer un ultime combat. Mais ce dernier possède la ressource d'une voix qui est aussi une arme redoutable...

Alien, cascades et gros flingues

Les extraterrestres se suivent et ne se ressemblent forcément pas. Celui de **Prédator**, tout humanoïde qu'il soit, a un look terrible. Il évoque à la fois une langouste, un rasta, et Whoopi Goldberg selon les mauvaises langues ! C'est un vétéran de ce type de compositions qui a développé la carapace du monstre, Kevin Peter Hall. Il a été le mutant de **Prophecy**, la créature des placards de **Monster in the Closet**, l'espèce de yéti du récent **Harry and the Hendersons**, un zombie dans **One Dark Night** et le dragon dans le téléfilm **Mazes and Monsters !** Beau palmarès. « Un guerrier extraterrestre venant d'une autre galaxie ne peut utiliser les vieilles méthodes de combat d'un Bruce Lee » commente Hall, « Je voulais quelque chose d'un peu différent de la routine des films karaté. Les combats médiévaux me semblaient appropriés ». Alien venu sur Terre chasser le gibier humain, le Prédator a bénéficié d'une conception scrupuleuse. Kevin Peter Hall a dû, trois mois avant le début du tournage, subir un entrainement intensif, aérobic, gymnastique et ce pendant trois heures par jour. Il lui fallait prendre vingt livres de muscles et tendons, histoire d'apporter un plus à un look déjà impressionnant. Également prévue pour la préparation d'un Prédator parfait, une semaine d'entrainement à la lutte médiévale sous la tutelle de Christopher Gilpin, le leader de la Société d'« anachronisme créatif ». Entendez par là, faire du neuf avec du vieux ! Le fait d'avoir un acteur suffisamment grand pour endosser la peau du monstre est une chose, mais tenir une peau utilisable s'avère déjà

plus douloureux. Le choix d'un maquilleur de grand talent était primordial. Joël Silver contacte d'abord Rick Backer alors occupé par les effets-spéciaux de **Harry and the Hendersons** pour créer « la chose la plus horrible jamais vue ». Mais le père des singes de **Greystoke** ne peut travailler simultanément sur deux films. Silver se reporte alors sur Richard Edlund, le magicien des effets visuels de **Jack Burton** et **Ghostbusters.** Celui-ci et son équipe soumet à la production une conception générale de l'alien et quelques esquisses. Un costume de 2 m 10 de haut est construit mais s'avère inutilisable dans des conditions de tournage rendues éprouvantes par la température et la jungle. Rick Baker terminait **Harry and the Hendersons,** il demande à Silver d'attendre la fin du tournage, mais ce dernier ne peut patienter. Il lui fournit donc une liste de techniciens des effets spéciaux. Parmi ceux-ci Stan Winston, titulaire de l'Oscar pour **Aliens.** Créateur du **Terminator,** il reconsidère les travaux de Richard Edlund et répare les dommages. Toutes les autres scènes étaient déjà tournées... Dont les séquences d'action recourant aux cascades, à des effets pyrotechniques assez incroyables.

Réalisateur de la seconde équipe et coordinateur des cascades, Graig Baxley est le dernier représentant d'une famille de casse-cou. Son grand-père travaillait déjà dans les effets spéciaux, talent qu'il légua à son fils, Paul Baxley Jr., très connu outre-Atlantique. Inévitablement son fils se trouve piqué par le virus. Un titre est particulièrement éloquant, **Warriors** de Walter Hill. « Notre producteur, Joël Silver m'a appelé pour régler une spectaculaire scène de bataille. Je l'ai écrite, découpée pour lui. Fondamentalement, chaque cascade est répétée avant le tournage.La gageure est dans l'application, dans la combinaison de cinq ou six éléments différents pouvant créer quelque chose qui semblerait nouveau. Souvent, plutôt que de morceler la séquence en une série de coupes, nous avons combiné tous ces éléments en un seul plan. Par exemple, nous avons montré un hélicoptère victime de trois explosions et dont le co-pilote complètement en flammes est éjecté. C'était une cascade pour le moins dynamique. Et elle a été possible seulement parce que nous avons des cascadeurs sensationnels ». Vu les prouesses accomplies dans **Prédator,** on ne peut que saluer les propos de Graig Baxley, lequel devrait passer à la mise en scène avec **Action Jackson,** produit par Joël Silver et interprété par Carl Weathers. Ces fameux instants qui réclamaient la participation de Baxley tiennent pour la plupart dans l'attaque du camp des guerrilleros tout au début.Ces quelques minutes nécessitèrent un véritable tournage parallèle étendu sur plusieurs semaines. A côté, John McTier-

Le prédateur a frappé : la chasse est ouverte !

SCHWARZENEGGER
UN VRAI PARCOURS DU COMBATTANT

Conan, le Terminator, Kalidor (bof...), le flic du **Contrat**, le Colonel Matrix de **Commando** et bientôt le policier moscovite enquêtant à Chicago **(Dimitri)**, Arnold Schwarzenegger empile les rôles de surhommes comme des cubes. Le Major Dutch Schaefer de **Prédator** détonne quelque peu dans cette galerie de portraits. « Je joue un personnage qui a toujours le contrôle parfait de la situation. Mais soudain, quelque chose d'inconnu survient, quelque chose avec qui je n'ai jamais lutté, quelque chose de terrifiant. Et là je deviens vulnérable ». Vulnérable, vulnérable... Schaefer demeure quant même l'unique survivant du carnage. « J'ai toujours désiré faire un film dans le style des **7 Mercenaires** ou de **La Horde Sauvage. Prédator** m'a donné la possibilité d'incarner un personnage qui est aussi membre d'une équipe, un chef entouré d'hommes avec une puissance de feu équivalente, tout aussi bien entraînés. C'est beaucoup plus crédible d'avoir autour de soi une bande de gars travaillant ensemble au lieu de compter uniquement sur vous-même. Bosser ainsi développe une certaine camaraderie. Dans cette histoire, il y a des moments très durs, mais en même temps, les émotions sont profondes surtout quand vous découvrez autour de vous les corps morts de vos amis, des gens avec qui vous avez crapahuté toute votre vie ». Et ils sont en triste état les cadavres : dépecés, les membres arrachés, le thorax béant... L'entrainement fut une étape importante dans la préparation de **Prédator.** « Avant le tournage, nous avons reçu pendant un mois et demi une préparation physique aux épreuves qui nous attendaient, et cela dans un gymnase de Los Angeles. A Mexico, nous nous levions à 6 heures du matin pour le petit déjeuner, lequel était suivi d'une douzaine de kilomètres de jogging, histoire de se mettre en condition. Après encore, nous testions notre habileté à travailler dans la jungle, pendant cinq ou six heures : grimper aux arbres, utiliser l'armement. Nous avons appris à nous déplacer silencieusement, à communiquer par signaux manuels, à nous déployer pour les manœuvres de base. Puis, nous revenions à l'hôtel suivre quelques cours théoriques durant deux heures. Encore après, le metteur en scène nous appelait et disait : « Ok, maintenant on répète ».





nam travaillait avec les acteurs. Ce dernier fut un jour obligé d'interrompre les prises de vues tellement la fumée dégagée par les explosions de la seconde équipe était épaisse. La lumière du soleil ne passait plus. Pendant ce temps, une troisième équipe peinait avec le matériel informatique hermétique à la préparation des effets optiques vous par chaque apparition du Prédator.

Non seulement, le film de McTiernam employait trois équipes, mais de surcroît Joel Silver, son producteur, n'était pas à Hollywood, accablant de coups de fil le metteur en scène en mâchonnant un havane. Non, comme sur le tournage de **Commando,** Silver suivait sur le terrain l'évolution des opérations. De la même manière que sur le film de Mark Lester, il s'occupa personnellement de toutes les armes pouvant être utilisées comme accessoires. Il se déplaça à Stembridge, endroit où se trouve en location un véritable arsenal. Silver cherchait quelque chose de particulier, une arme vedette, et demanda un énorme flingue. Quand il fut informé qu'il s'agissait d'un « Gatling gun » à six barillets rotatifs destiné à être monté sur un hélicoptère, il demanda aux armuriers si l'instrument pouvait être directement utilisé par un homme. Ceux-ci rirent. Comme Silver refusait de leur rendre l'arme, ils la lui donnèrent.

Jesse Ventura est le plus équipé des acteurs du film. Pour lui permettre de porter son arme, on fabriqua tout simplement un harnais dont les courroies lui remontaient le long des jambes. Elle était accrochée à deux batteries de voiture de 12 volts chacune, lesquelles propulsaient son moteur. Il y est vrai que Ventura pèse environ 120 kilos... Responsable de l'arsenal des studios Universal depuis 6 ans et propriétaire d'un magasin d'armes, MicKael Papac a fourni à Arnold son M–16A2 assorti avec le lance-grenades M–203. Bill Duke utilise une mitraillette ultra-légère employée par l'armée, Richard Ramirez une mitrailleuse 9mm, l'une des meilleures sur le marché, ainsi qu'un lance-grenades à six coups... Les amateurs apprécieront.

Marc TOULLEC





Retour à la barbarie : quand le gibier se révolte, on ne distingue plus l'homme de la bête...

UN TOURNAGE À LA DURE

Partis d'un script de David People (**Blade Runner**), James et John Thomas, les deux scénaristes crédités au générique, signent avec **Predator** leur premier titre. Tout le background militaire du film n'est pas dû au hasard ; les deux frères ont basé leurs travaux sur des conversations avec des amis ayant appartenu à l'armée ou aux forces spéciales, ou d'après des interviews de gens encore en activité. Ainsi, chacun des membres de l'équipe de Schaefer correspondrait à un de ces indicateurs.

Il paraît maintenant aussi évident que l'environnement très guerrier de **Prédator** soit pour beaucoup dans le départ de Geoff Murphy, le cinéaste néo-zélandais auteur de **Utu** et du **Dernier Survivant**, qui devait à l'origine réaliser le film. Officiellement, il aurait quitté le plateau pour divergeance de points de vue avec la production. Malgré tout, le choix de John McTiernam semble logique. Dans le très remarqué et remarquable **Nomads**, il ne montrait rien, suggérait tout, et cette première œuvre n'en était que plus impressionnante. **Prédator**, c'est un peu le même principe : ne pas exposer le monstre deux heures durant afin de le rendre d'autant plus crédible. Tiernam laisse deviner sa présence comme il décrivait les fantômes invisibles de **Nomads**. L'indicible est là, inutile d'appuyer le trait.

« J'ai toujours rêvé de réaliser un spectacle du samedi après-midi, un spectacle un peu à l'ancienne, et **Prédator** était tout désigné pour être le film d'action dans le style que j'aimais, avec un suspense aussi. Il combine des éléments qu'on a n'a pas l'habitude de trouver mêlés, l'histoire classique d'un héros d'abord et ensuite celle d'un film d'horreur, un peu comme les légendes nordiques dans lesquelles les guerriers luttaient contre des êtres surnaturels. Le scénario de **Prédator** me rappelait également les vieux films de guerre et les comic-books remplis d'hommes plus grands que nature. Arnold Schwarzenegger est l'une des rares personnes au monde à pouvoir incarner une de ces figures ».

John McTiernam ne tarit pas d'éloges sur sa star. Et ce n'est pas pour autant qu'il a négligé les seconds rôles, Carl Weathers par exemple. « Il y a assez peu d'acteurs qui peuvent servir de contrepoint à Schwarzenegger. Je recherchais quelqu'un de très fort, quelqu'un qui soit à la fois un bon comédien et possède une réelle présence physique. Si vous jetez un coup d'œil sur la liste des gens réunissant ces conditions, vous verrez que très peu retiennent l'attention. Carl Weathers ressortait et nous avons été très heureux de l'avoir à nos côtés ».

Point enclin à privilégier quelqu'un au détriment du groupe, le cinéaste a tenu à instaurer un esprit d'équipe, tant que tous les hommes sont encore présents à l'appel bien sûr « Nous avons amené sur place des entraineurs spéciaux avec à leur tête le conseiller technique Gary Goldman, un type incroyable. Arnold, Jesse Ventura, Richard Chaves et Sonny Landham avaient des connaissances militaires, j'ai voulu leur donner une chance d'apprendre à se connaître, de développer un sens de la solidarité. L'idée était d'endurer quelque chose et de la vaincre ensemble. Peut-être que le meilleur représentant de cette transformation a été Shane Black. C'est un bon scénariste mais il passait beaucoup de son temps devant une machine à écrire une cigarette à la bouche dans un sombre appartement d'Hollywood. Au bout de quatre ou cinq jours, même Shane commençait à avoir l'air d'un tueur ! ». Diriger les comédiens est une chose dans la jungle, mais maîtriser la jungle elle-même tient de la folie.

« Il a fallu qu'on s'adapte au terme d'efforts énormes, ne serait-ce que pour pouvoir y travailler, s'asseoir, rester debout, ou installer une caméra sur son trépied ou le travelling sur ses rails alors que la topographie n'était pas idéale. J'étais contraint de me déplacer avec un poignet fracturé. Je me suis ainsi blessé en grimpant sur un arbre pour y trouver une position à la caméra. La branche sur laquelle je m'étais installé s'est cassée et m'est tombée sur la tête ! ».

Le plateau de **Prédator** était installé au Mexique dans une forêt épaisse, à une heure de conduite de Puerto Vallarta. Chaleur tropicale et humidité ne manquaient pas au rendez-vous. Ironiquement, les premières personnes de la production arrivèrent durant la saison sèche un mois avant les équipes de tournage. Avec eux, des pépinières, des camions-citernes dotés de tuyaux d'incendie. Ils arrosèrent copieusement le site et plantèrent bon nombre d'arbres artificiels de six mètres de hauteur. Ils disposèrent aussi de massives roches en toc et tissèrent tout un réseau de lierre bidon. Tout ceci devait s'aligner sur les descriptions du scénario, une jungle humide et verdoyante. Des équipes de construction se pointèrent avec des bulldozers et tracèrent quelques routes en direction des divers lieux de tournage. Les journées de travail s'étendaient parfois sur 19 heures, avec une température proche de 50 degrés. De plus, il fallait garder un œil sur tout, les serpents, la nourriture, l'équipe mexicaine... Rien à voir avec les paisibles travaux en studio à Hollywood, comme le souligne Joel Silver.

EVIL DEAD 2

La raison du plus mort est toujours la meilleure. Ce n'est pas Sam Raimi qui nous dira le contraire. Voilà 5 ans que Evil Dead a éclaboussé les écrans. L'opus 2 : une espèce de carnaval horriblement drôle en provenance directe des enfers !

Dès les premières images, **Evil Dead 2** nous transporte dans un monde complètement dingue pour ne nous lâcher qu'à son final grandiose. Un final tout relatif, du reste, puisque Sam Raimi se ménage une porte grande ouverte sur une nouvelle séquelle possible.
Les caractères romains qui forment le chiffre II du titre s'écartent pour laisser défiler une route qui va nous ramener à toute vitesse à la vieille cabane perdue au fond des bois. Ash, le rescapé de justesse du premier récit (vous reprendrez bien un peu de Ash ?) se retrouve en plein cœur de l'action et apprendra peu à peu à son détriment ce que représente véritablement le livre des morts et de quel univers il provient.

L'humour d'un dessin animé

Evil Dead 2 reprend un mode de narration qui avait déjà fait ses preuves dans **Evil Dead.** Une histoire simple, de celles qui mettent le spectateur immédiatement dans l'ambiance requise, par le fait même de cette simplicité (**Alien, La Nuit des Morts-vivants, Zombie** et tant d'autres...).
Cette fois, la carte maîtresse de l'humour grand-guignolesque s'abat telle une massue. Belle opposition au premier volet, qui comportait des scènes de réelle angoisse. Mais ici, ce qui provoque l'horreur devient immédiatement la cause même d'un vrai délire humoristique : la main tranchée qui court sur le parquet en s'aidant de ses doigts, l'œil d'Henrietta qui traverse les airs et vient se ficher dans la bouche d'une fille qui n'en reviendra pas. Sam Raimi confiant, hilare, qu'il a tourné cette scène en pensant au public du Festival du Rex. Toujours dans l'humour macabre : la tête tranchée de la copine de Ash, qui devient un jouet dans ce superbe ballet mortuaire tourné en animation. Jusqu'à la caméra qui joue les gagmen : la force poursuit Bruce Campbell et les mouvements de prises de vues



montrent l'hésitation sur le bon chemin à prendre pour le retrouver. La folie gagne les décors avec le mobilier de la maison qui part d'un rire sarcastique et se moque de notre héros dans une scène proche de la démence. Tout le film baigne dans ce climat complètement cartoonesque : que les assiettes s'abattent frénétiquement sur la tête du pauvre Ash ou qu'il se mêle de poursuivre sa main possédée, on se retrouve en plein Tom et Jerry avec toutes ces trouvailles qui s'accumulent pour tourner au véritable procédé scénaristique.





La technique en folie

Pas besoin d'être un grand spécialiste pour reconnaître quelque part la phraséologie descriptive de Sam Raimi. Car c'est dans l'art de visualiser ses histoires qu'il sait encore mieux faire la différence. Sa caméra n'a plus un simple rôle de témoin qui enregistrerait une scène en s'effaçant le plus possible. Ici, elle provoque, agresse, défonce des portes, brise les objets, va débusquer le héros, se précipite dessus pour lui tourner autour, s'en éloigne pour s'en rapprocher encore à toute vitesse, se retourne pour fixer une manifestation extérieure puis revient au ras du sol ou tournoie dans les airs. Le plus beau mouvement de caméra du film consistant dans ce travelling impensable qui quitte Bruce Campbell étendu sur le sol pour s'élever d'une dizaine de mètres en tournoyant. Nul doute, Sam Raimi s'amuse littéralement avec ses angles de prises de vues, se servant de sa caméra comme d'un jouet. Il filme en plongée, contre-plongée, champ, contre-champ, filme de biais, à l'envers, ou carrément en image anamorphosée ou en hologramme comme s'il voulait faire le tour de toutes les possibilités techniques, surtout celles qu'on pensait impossibles (et le tournage en négatif, alors ?).

Haro sur le héros

Encore une fois, au centre de l'action, on retrouve Ash, indestructible. Il tombe dans tous les pièges, souffre dans sa chair, mais force quand



même les obstacles pour aller au bout de sa route. Bien que Bruce Campbell ne soit pas vraiment l'acteur doué de sa génération, encore qu'il obtint le prix d'interprétation masculine au Festival du Fantastique de Paris, Ash parvient à convaincre, d'autant que son travail n'a pas dû être facile avec tout ce qu'on lui fait faire. Il mérite désormais le titre de héros tant il symbolise désormais le grand combat perpétuel de la vie et de la mort. Ash est le seul à posséder réellement l'instinct de vie, qui va se heurter inévitablement aux forces de l'instinct de mort (Thanatos). Son parcours relève du véritable chemin de croix et presque du masochisme le plus inquiétant. Étonnant ce que le malheureux peut se prendre dans la figure pendant ces 90 minutes de terreur ininterrompue.

Mais la grande force d'**Evil Dead 2** réside dans le simple fait assez curieux qu'il ne laisse nulle place à la réflexion. C'est avec l'instinct qu'on appréhende le film et ceux qui distancient n'y verront qu'une farce macabre particulièrement réussie. En fait, Sam Raimi joue sur tous les tableaux et gagne ainsi auprès de tous les publics.

Soucieux d'en mettre plein la vue, Raimi explore toutes les techniques du trucage, toutes les ficelles du métier qu'il intègre à son propre savoir-faire qui ne manquait déjà pas d'invention. S'il ne possédait pas un tel souffle qui vous emporte, on pourrait dire que son film relève purement du simple exercice de style. Oui mais voilà, il y a aussi la passion, l'agressivité, l'humour du réalisateur, et alors là, ça dégage.

Jean-Pierre PUTTERS

Entretien avec SAM RAIMI

M.M. : Il était question que Dario Argento collabore à Evil Dead 2*...*

S.R. : Oui, et j'aime beaucoup ce que fait Argento. Nous en avons parlé et pour certaines raisons que j'ignore, nous n'avons pas travaillé ensemble. On est allé chacun de notre côté. Il n'avait pas encore lu le script mais je crois qu'il était intéressé par une co-production. C'était il y a trois ans.

M.M. : La bande sonore a une grande importance dans Evil Dead 2

S.R. : Nous avons expérimenté de nouvelles choses avec le son. Ainsi, nous avons utilisé des ordinateurs. La scène du fauteuil à bascule par exemple ; au lieu de nous contenter du son habituel, nous l'avons repris et y avons incorporé via un computer le hurlement d'une femme. Nous avons noté digitalement la longueur du son du fauteuil, environ deux secondes. Puis nous avons répété la même chose concernant la cadence. Ensuite, toujours digitalement, nous avons combiné le cri humain d'un côté, et de l'autre la longueur et la cadence du bruit du fauteuil. Idem pour les arbres, nous avons repris des bruits de cochons et d'autres de craquements de bois. Je ne peux l'imiter mais il donne l'impression d'une forêt vivante, d'arbres vivants. A chaque fois que nous devions créer de nouveaux effets sonores, nous nous sommes servis du son digital. Nous avons soufflé dans des tubes puis synthétisé le bruit pour la séquence de la fission temporelle, le tunnel de la fin. Pour la scène où la cabane se marre ainsi que les objets, les murs, les lampes..., nous avons pris des voix humaines, celles de plusieurs acteurs ainsi que les nôtres. Mais il ne s'agissait pas de sons composés par ordinateur. L'ambiance sonore de la cave a nécessité les chants d'une chorale, et toujours de la même façon, nous les avons associées à la cadence et au souffle du vent. Cela donne une espèce de mélopée.

M.M. : Vous jouez un des chevaliers lors de la séquence finale du film ?

S.R. : Oui, mais je suis un piètre comédien ! Le metteur en scène d'**Evil Dead 2** a toutefois aimé mon travail et il m'a pris pour le film ! Ça, c'est l'avantage de mettre en scène soi-même. Si j'avais le talent pour jouer, je préférerais devenir acteur plutôt que de rester réalisateur. Mais ce n'est pas le cas et je continue à être derrière la caméra !

M.M. : Comment travaillez-vous avec Bruce Campbell ?



S.R. : Parfaitement bien. Nous sommes amis depuis le lycée, j'avais 15 ans et lui 16. Nous nous communiquons facilement nos idées, nos émotions réciproques, ce qui nous aide grandement sur le tournage. Bruce a le contrôle complet de ses actes, de ses gestes. Cela est évident lors de la séquence de la main possédée. Pour ces quelques minutes, il a dû se partager en deux, jouer le rôle d'une main indépendante et celui du corps qui la combat. Il faut une concentration incroyable pour arriver à ce résultat.

*M.M. : Dino de Laurentiis, producteur d'*Evil Dead 2*, a la réputation d'être quelqu'un de très dur en affaires. Parlez-nous de vos rapports avec lui...*

S.R. : Un de ses assitants m'a appelé pour me demander si je pouvais réaliser l'adaptation d'une nouvelle de Stephen King, **Thinner**, l'histoire d'une femme qui jette un sort à un gros homme ; celui-ci se met à maigrir de plus en plus. Il essaie d'enrayer le processus, d'arrêter la malédiction. Mais je ne voyais pas comment mettre au point l'effet principal, l'amaigrissement progressif, et je ne voulais pas bâcler une si bonne idée. Dino de Laurentiis m'a alors demandé : « Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ? », « **Evil Dead 2 !** », « Ok, je vais le financer ! ». C'est un producteur très rapide. Il décide tout seul et très rapidement. « Combien voulez-vous ? », « 3,7 millions de dollars, ce serait bien », « C'est trop, je vous accorde 3,6 millions ! ». (Raimi imite l'accent italien et la voix rauque de De Laurentiis). Suite à ses demandes, nous avons coupé ici et là. « Je n'aime pas ça, ça et ça, mais ceci j'aime ». Mais dans la mesure où vous croyez fermement à ce que vous faites, il ne vous pose pas de problèmes. Nous sommes partis avec l'ar-

gent pour la Caroline du Nord et nous avons tourné là-bas. Il n'est jamais intervenu, ni durant le tournage, ni durant le montage. A l'exception d'une seule fois : à quatre semaines du début, coup de téléphone. « Sam, c'est Dino ». Toute l'équipe s'est arrêtée. « Sam, vous avez une Chevrolet dans votre film ? ». Je réponds non.« Vous pouvez en mettre une ? », « Euh... oui », « Ok », et il a raccroché. Apparemment, il venait de passer un deal avec Chevrolet ! Tout s'est bien déroulé. Au début, il m'a obligé à quelques petits changements, et après il s'est montré enthousiaste. Nous avons signé pour un seul film mais je vais peut-être en coproduire un autre pour lui.

M.M. : On a l'impression que **Evil Dead 2** *a connu quelques problèmes avec la censure. On ne voit jamais les membres en train d'être tranchés...*

S.R. : Quand nous montrons l'ombre, c'est un choix délibéré. Il y avait trop de sang. J'ai peut-être coupé trois moments où Bruce Campbell frappe un zombie : la tête tranchée qui le mord, la décapitation du gars dans la pièce centrale. J'ai notamment enlevé une partie de cette scène dans laquelle le mort-vivant, après avoir perdu la moitié de visage, cherche la partie manquante en tâtonnant des mains. Il n'arrive pas à réaliser qu'elle soit partie.

M.M. : Le rythme, l'attitude des personnages, leurs expressions, tout cela évoque le dessin animé, Tex Avery, Chuck Jones, Disney pour les arbres vivants...

S.R. : Je connais mal le dessin-animé. J'ai surtout été très influencé par **Le Magicien d'Oz**, la scène du pompier, par le roman « The Shining » de Stephen King, les buissons qui se déplacent. Une autre source d'inspiration ; les trois Stooges. Je pense que si les français ont aimé **Pee Wee Big Adventure**, ils devraient les apprécier eux aussi. Je crois également que tous les films d'horreur que j'ai vus m'ont influencé.

M.M. : La scène avec les arbres qui attaquent la cabane est réellement impressionnante...

S.R. : Nous avions un arbre en caoutchouc avec quelqu'un à l'intérieur bien sûr. On le voit de temps en temps de l'intérieur lorsqu'il est à la fenêtre ! Pour le reste, nous avions des marionnettes avec de vraies branches animées par deux personnes. La maison, c'est une maquette. Nous avons filmé ce passage au ralenti en utilisant le cri synthétisé des cochons dont je vous ai déjà parlé.

M.M. : Il paraîtrait que vous avez réalisé certaines scènes spécialement pour le public du Grand Rex ?

S.R. : Oui. J'en ai écrit deux ou trois en pensant au public du Festival de Paris. Par exemple, l'instant où l'œil éjecté se dirige droit dans la bouche de la fille. Et aussi la tête coupée qui ne veut pas lâcher prise... Le producteur et moi nous demandions sans cesse : « Vont-ils aimer au Rex ? ». Nous savons qu'il s'agit de l'ultime test au monde pour ce genre de films !

M.M. : Y a-t'il des effets que vous n'êtes pas arrivé à concrétiser ?

S.R. : Oui. Dans la première version du script, j'avais prévu à la place de l'attaque de la fille par les lianes une tout autre scène. A l'origine, elle parvenait à s'enfuir en voiture, prenait de la vitesse par dessus le pont pour retomber dans l'eau. Elle coule à pic jusqu'au fond où se trouve une autre voiture avec un squelette à l'intérieur. Elle nage vers la surface tandis que la caméra montre les ossements prendre vie. Puis, elle se trouve aspirée par un tourbillon. Elle devient calme et tout d'un coup, un geyser de sang surgit de l'eau et son squelette remonte !

M.M. : Avant **Evil Dead 2**, *vous avez tenu un petit rôle dans* **Thou Shalt not Kill**, *un film d'horreur fauché. Il porte parfois votre patte...*
S.R. Je n'ai pas du tout participé à la mise en scène. Je joue le rôle d'un criminel. Je suis resté quatre jours sur le tournage. J'avais une grosse perruque, je m'étais noirci les dents...

M.M. Parlez-nous de **The Dark Man**, *votre prochain film.*

S.R. : Je suis en train de l'écrire pour Universal. Je l'écris, le produis mais sans plus. Il s'agit d'un thriller qui reprend certains éléments propres aux films d'horreurs. Je viens de terminer un ature script avec les frères Coen, un film pour la Fox, **Tales of Manhattan**, cinq films en un. Je tournerai un sketch, les Coen un second, Spike Lee le suivant et David Byrne et Robert Townsend les derniers. **Tales of Manhattan** est une comédie romantique.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et Alain CHARLOT

U.S.A. 1987. Réal. : Sam Raimi. Prod. : Robert G. Tapert. Scén. : Sam Raimi et Scott Spiegel. Dir. Phot. : Peter Deming. Mont. : Kaye Davis. Déc. : Philippe Duffin, Randy Bennett. Mus. : Joseph Lo Duca. SPFX : Tom Sullivan, Mark Shostrom, Doug Beswick. Int. : Bruce Campbell (Ash), Sarah Berry (Annie), Dan Hicks (Jake), Kassie Wesley (Bobby Joe), Theodore Raimi (Henrietta possédée), Denise Bixler (Linda). Durée : 1 h 35. Dist. : 20 th Century Fox. Sortie Paris le 8 juillet 1987.







Quand Jack Nicholson, le dément homicide de Shining, rencontre George Miller, le père des Mad Max, cela ne donne évidemment pas une nouvelle aventure du Prince Saphir. Disons une triple romance entre Satan et des sorcières de toute beauté.

Eastwick est une jolie ville calme et verdoyante de la Nouvelle Angleterre. Son passé regorge d'histoires de sorcellerie. Par contre, sa population est tout ce qu'il y a de conservatrice, puritaine et chrétienne. Elles sont trois femmes, a priori comme les autres, à y cultiver leur ennui. Ma première, Alexandra Medford (Cher, vue dans **Mask**) est une veuve qui passe le plus clair de son temps à sculpter de petits gnomes aux formes féminines avantageuses qu'elle met en vente dans le magasin de souvenirs du patelin. Ma seconde est Jane Spofford (Susan Sarandon, vue dans **Les Prédateurs**), divorcée, professeur de musique et violoncelliste refoulée. Ma dernière a les cheveux blonds et les yeux bleus de Sukie Ridgemont (Michele Pfeiffer, vue dans **Lady Hawk**), fille-mère de six enfants ; elle ne peut faire l'amour sans tomber enceinte. Elle travaille comme journaliste et secrétaire au journal local, gazette tenue par les très rigides époux Alden.

Tous les jours, nos trois « sorcières » se rassemblent à Eastwick pour se rendre compte à quel point leur vie est monotone. Le jeudi soir est privilégié pour son hebdomadaire « Chips-popcorn-fromage - party » réunion surtout prétexte à parler de SEXE. Toutes trois cherchent un homme à leur pointure, un type capable de satisfaire leurs désirs.

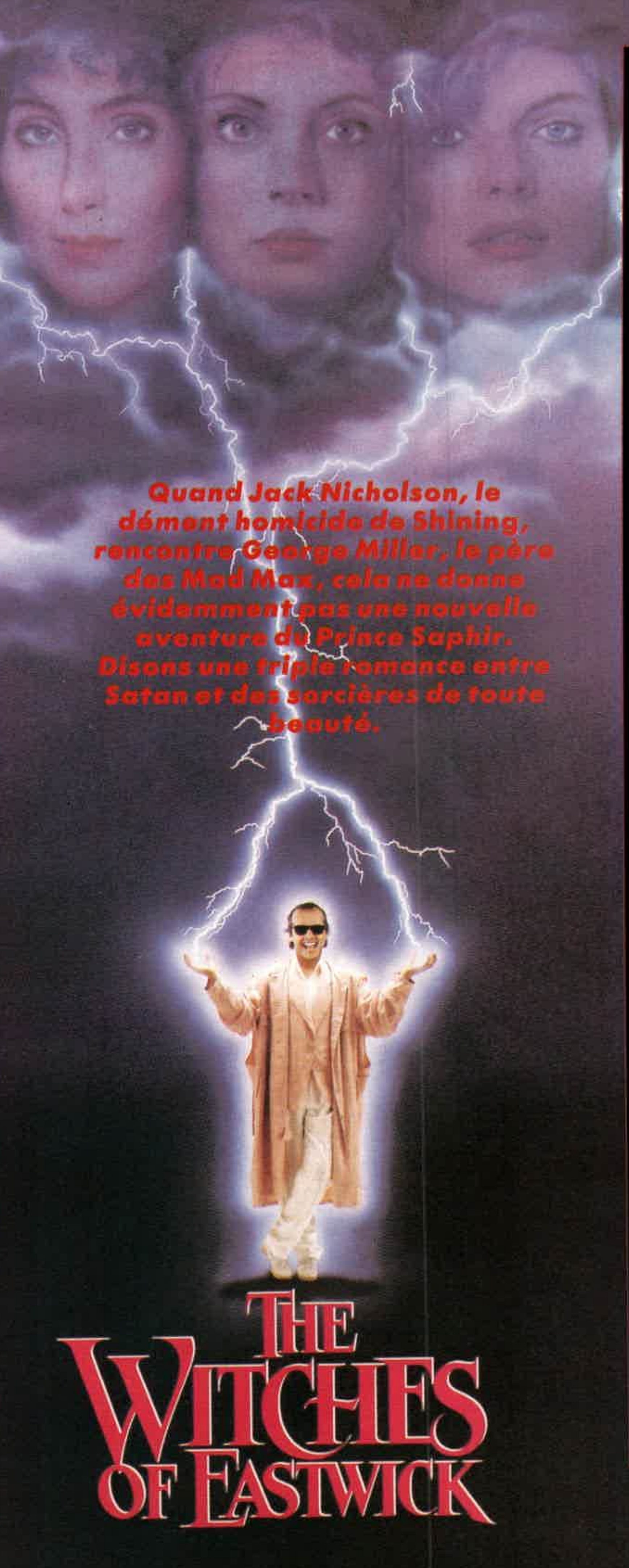
Ce jeudi-là, l'orage tonne. Elles rêvent du prince charmant qui viendrait sur son beau cheval noir. Elles le veulent « beau mais pas trop », « sachant comprendre les femmes », « avec une grosse... » ... Pendant que notre trio s'amuse à reconstituer l'homme idéal, arrive à Eastwick, en provenance de New York dans sa limousine noire, Daryl Van Horne (Jack Nicholson) accompagné de son valet Fidel (Garel Struycken). Van Horne prend possession d'un château qui domine la ville et qui, depuis le moyen âge, a fait beaucoup pour sa renommée. Evidemment, tous les habitants parlent de l'étranger mystérieux, séducteur né capable de vous faire fondre du regard. Personne ne se souvient de son nom ! Un coktail le met en présence de Felicia Alden (Veronica Cartwright, vue dans **Alien**), laquelle chute peu après dans un escalier. Résultat, une jambe cassée... En fait, Daryl Van Horne n'est autre que Satan, diable délégué aux satisfactions intimes de nos trois solitaires. Son but : se créer un harem parfait, un choix de roi (une brune, une blonde, une rousse). Van Horne les séduit tour à tour, les comble sexuellement. Libérées et épanouies, Alexandra, Jane et Sukie se découvrent des pouvoirs tenant à la réputation d'Eastwick. Envoûtées une à une, les sorcières se partagent le diable, son château et ses fastes. Tout va pour le mieux ; les bigotes, avec à leur tête Felicia Alden, font circuler d'infâmes ragots. Mais Felicia ne tarde pas à subir les maléfices de Daryl Van Horne jusqu'à ce que mort s'en suive. Les trois amies se sentent responsables des évènements et décident de ne plus voir leur bienfaiteur. Van Horne déprime puis se met en colère : il avait formé une famille si harmonieuse ! Il ne comprend pas pourquoi il est rejeté par toutes à la fois. La solitude le contrarie ; il échoue à essayer de retrouver ses compagnes. Il décide alors de se venger en leur faisant subir ce dont chacune a le plus peur. Hélas, son plan est perturbé par Jane qui aide Alexandra à se tirer du cauchemar tandis que Sukie se tord de douleur sans que les docteurs ne trouvent la cause de sa « maladie ». Une seule solution : retourner au château vivre avec Van Horne ...puis lui faire endurer le même traitement qu'il avait infligé à Felicia Alden. Tout ceci serait évident, presque facile, si nos donzelles n'étaient pas enceintes.

Sorti de la trilogie des **Mad Max,** l'Australien George Miller (maintenant tout aussi américain que Peter Weir, Bruce Beresford et Simon Wincer) aborde les tabous sexuels à travers une histoire à la fois malicieuse et terrifiante. Son objectif, le divertissement, n'exclut nullement une grande sincérité quant au propos, métaphore sur la guerre entre les sexes. Face à la sensualité (Alexandra) à l'intellectualisme (Sukie) et à l'émotivité (Jane), Jack Nicholson interprète l'homme idéal, Mister Right, diable au charme magnétique. Nicholson fait tout le fim, jubile dans le séquences de séduction, apporte une réelle folie à son personnage (tenues excentriques, château luxueux...). Cabotin génial de **Shining**, il surenchérit dans les rictus démoniaques, joue de ses fameux sourcils, de son sourire carnassier. A lui seul, Nicholson est le spectacle des **Sorcières d'Eastwick.**

Sa réussite doit évidemment beaucoup à la mise en scène intelligente de Miller, mais aussi à un découpage rythmé, à des prises de vues qui soulignent la précarité de la réalité à une envoûtante musique de John Williams, et à des effets spéciaux de Bob Rottin intervenant lors du dénouement.

En conclusion, une friandise succulente et accidulée superbement emballée par un cinéaste plus polyvalent qu'il ne le paraissait. Rendez-vous en octobre sur les écrans français.

Michel VOLETTI



Jack Nicholson dans les sorcières d'Eastwick (photo Sygma)



FREDDY PARLE!



L'homme de vos rêves est de retour

L'homme de vos rêves, c'est Robert Englund, affublé du pull-over rayé de noir et rouge, du chapeau fripé, de la peau de grand brûlé de Freddy Krueger, le croquemitaine des *Nightmare on Elm Street.* **À l'écran, Englund est un affreux, doué d'un humour grinçant. À la ville, c'est un homme chaleureux, drôle, bavard ; des qualités qui ne nous ont pas empêchés de le soumettre à la question...**

Entretien avec

ROBERT ENGLUND

M. M. : Bien avant ***Les Griffes de la Nuit****, vous avez joué un mauvais garçon dans* ***Le Crocodile de la Mort****, lequel vous dévore d'ailleurs...*

R. E. : Je savais que l'acteur William Finley allait jouer dans **Le Crocodile de la Mort** : Finley interprète le docteur qui sépare les jumelles dans **Sœurs de Sang** et le fantôme dans **Phantom of the Paradise**. Et c'est ce qui m'a incité à l'imiter. Je savais aussi que l'étoile de Tobe Hooper comme réalisateur de cinéma fantastique allait grandir. Manque de bol, Tobe s'est engueulé, je crois, avec le producteur et il a quitté le tournage deux semaines avant la fin. Il avait réussi à réunir 300 000 dollars sur son nom, l'argent venait du Japon grâce au succès de **Massacre à la Tronçonneuse**. D'une certaine manière, on exploitait son nom. Il s'en est rendu compte : il a filé. L'actrice Carolyn Jones, le monteur et moi avons terminé le boulot ! Lorsque Tobe, une sorte de génie méconnu alors, a foutu le camp, il a simplement dit à sa petite amie : « Accrochez-vous et finissez le film » ! J'ai tout de même persévéré dans le domaine de l'horreur en jouant dans **La Galaxie de la Terreur** de Bruce Clark, une production Roger Corman. J'ai rencontré le directeur artistique du film : James Cameron. Une anecdote à ce propos. J'étais à une avant-première de **Georgia** d'Arthur Penn, très mondaine, genre haute société, avec champagne et cerises. Un gars barbu, Cameron, à l'allure intellectuelle, vient vers moi ; je me suis dit à ce moment : « Voilà un fan de **Stay Hungry** de Bob Rafelson », film que j'ai tourné peu avant. Il me sort : « Vous étiez très bien dans ce film où la fille baise le ver géant ».

M. M. : Trois metteurs en scène ont touché à Freddy : Wes Craven, Jack Sholder et Chuck Russel. Parlez-nous de leur personnalité.

R. E. : Jack Sholder est avant tout un monteur bien qu'il soit aussi réalisateur. Ce n'est pas un expert en direction d'acteurs, il débute. Chuck Russel travaille très dur et filme toutes les scènes de cinq à dix manières différentes : il n'est pas sûr et certain de ce qu'il veut. Il se protège en agissant ainsi. Il met sa caméra dans tous les coins possibles ! Wes Craven sait exactement ce qu'il veut et se conduit merveilleusement avec les acteurs. Ceux-ci d'ailleurs le lui rendent bien. Il a un comportement intellectuel mais il ne se montre jamais rigide. Il reste très drôle, n'a pas peur de se salir les mains. Tout le monde plaisantait sur le tournage en ironisant sur le film d'horreur, ou à propos de sexe. Avec lui, on ne craint pas d'éclater de rire au beau milieu d'une scène.

M. M. : Qu'en est-il exactement de la rencontre Freddy/Jason ?

R. E. : Au début, j'ai cru que c'était une blague, de la pub gratuite, de celles qu'on diffuse souvent à Los Angeles. Puis j'ai réalisé qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. La série **Vendredi 13** perd de l'argent depuis le numéro trois alors que **Freddy 3** a fait 45 millions de dollars pour l'instant. Paramount voulait récupérer l'affaire. Vous pensez !

Mais New Line, producteur des **Nightmare on Elm Street**, exigeait cinquante pour cent des recettes. Paramount a dit non. Le film ne s'est donc pas fait ! Contrairement à Jason, Freddy a une véritable personnalité. En mettant de côté la face symbolique (il représente toutes les formes de cancer ; les jeunes le savent, les moins jeunes s'en inquiètent). Freddy hait la beauté, la jeunesse, et il en veut toujours plus, il demeure éternellement affamé. Il tue la beauté parce qu'il ne peut l'acquérir. En exterminant les jeunes, il anéantit le futur.

M. M. : New Line a pour politique de limiter ses budgets à cinq millions. Qu'en pensez-vous ?

R. E. : Je trouve ça très bien. Vous avez entendu parler du gaspillage de **Cotton Club**, 50 millions de dollars ! Pour **Freddy 3**, tout se voit sur l'écran, les quatre millions y sont. Je me suis cassé le cul pour le film, j'ai travaillé très dur, Chuck Russell aussi. Comme un esclave ! Nos effets spéciaux sont aussi bons que ceux de **Poltergeist 2** alors que ce dernier a coûté 25 millions de ollars ! Je suis fier de cela.

M. M. : Le tournage de Freddy 3 ne fut pas de tout repos...

R. E. : Pour le coup des marionnettes, on m'a filmé mimant la scène. Puis le responsable des effets spéciaux d'animation a reconstitué tous mes mouvements ! **Freddy 3** est sorti aux U.S.A. le 27 février et j'étais encore en train de tourner à la mi-janvier ! Vous connaissez Gene Autry, le cow-boy chantant des vieux westerns. Il a écrit beaucoup de chansons traditionnelles. Et durant une scène de **Freddy 3**, le combat contre le paralytique, je chantais l'une d'elles : « Back in the Saddle » (attention calembour : « Back in the saddle » se traduit par « se mettre en selle » ou encore, au sens figuré, « reviens te faire baiser » !). Au moment de la sortie du film, je reçois un coup de fil de Chuck Russel : « Robert, Robert, il faut que tu recommences cette séquence ; tu dois chanter « Back in the Saddle » mais sans utiliser la mélodie. Celle-ci appartient à Gene Autry ». En effet, Autry trouvait **Freddy 3** trop violent. Et on a donc repris la scène quelques jours avant la sortie.

M. M. : Avoir le visage sans cesse masqué, recouvert d'un maquillage, cela n'est pas frustrant pour votre image de comédien ?

R. E. Cela ne me gêne pas de jouer derrière un masque. Aux U.S.A., je suis connu, mon visage l'était et depuis la série **V** dans laquelle je suis un gentil extra-terrestre, mon nom est assez populaire. Je signe des autographes depuis le milieu des années soixante-dix. Les gens me reconnaissent. J'interprète toujours le même genre de rôle. J'ai fait 25 films, 50 télés en tant que guest-star et 3 séries. Mon prestige vient du petit écran. Et puis, c'est amusant. Mettre le maquillage est affreux mais une fois posé, ce n'est pas du tout inconfortable. 23 jours avec ce maquillage sur le visage et parfois pendant 17 heures d'affilée. Il fallait quatre heures pour l'apposer, une heure pour l'enlever, une heure de torture. Je me levais parfois à 4 heures du matin et restais sur le plateau jusqu'à 11 heures du soir. Évidemment, se raser était impossible ; il fallait que j'emploie une espèce de colle froide !

M. M. : Vous voyez-vous comme un successeur des Boris Karloff, Peter Cushing et autres horror-stars de l'écran ?

Maintenant, Freddy est un chapitre dans l'histoire du cinéma. Au départ, Wes Craven a défini structurellement un ensemble d'idées passionnantes, et comme on a des gens compétents pour prendre le relais... Freddy est un cancer des années quatre-vingts. Les jeunes le ressentent émotionnellement ; il agit dans un espace des plus intimes, leurs rêves. Les rêves sont un peu le repaire secret des jeunes. Et Freddy y a accès.

M. M. : On vient d'annoncer votre passage à la mise en scène... Dans le domaine de l'horreur bien sûr !

R. E. : Je tourne cet été **976 Evil** sous-titré **Horoscope**, une sorte de « téléphone rose ». 976 est le numéro de téléphone que vous faites pour parler à une prostituée. Dans mon film, c'est le diable qui répond. 976 est un chiffre culte aux États-Unis. Vous avez même une pub dans le Village Voice et à la télé. « Appelez Yvette et elle répondra à tous vos fantasmes ». Dans mon film, c'est « pour connaître votre avenir, téléphonez au 976 ». La compagnie qui possédait ce standard a fait faillite et c'est Satan qui a pris sa place. Il prend ainsi le contrôle de la vie de ceux qui téléphonent.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
et Alain CHARLOT



CELLAR DWELLER

Une bande dessinée d'horreur bien trop réelle, une cave maudite, un monstre indicible composé de toutes ses victimes... et John Buechler à la baguette magique. Empire contre-attaque !

Signe des temps sans aucun doute, mais cette année au Marché du Film de Cannes, la célèbre firme Empire réduisait sensiblement ses ambitions prometteuses, elle qui chaque saison nous inondait de **nouveaux** scénarios et de nouveaux projets tous plus fous les uns que les autres. Elle crée cette année une filiale, Infinity Film Sales, apparemment dévolue à des tâches plus subalternes vraisemblablement destinées au circuit vidéo.
Empire se contente de nous offrir pour l'instant le très inquiétant **The Caller** (voir article sur Le Marché du film), la bande annonce assez curieuse de **The Pulse Pounders**, où nous retrouvons Jeffrey Combs et Barbara Crampton dans le sketche **The Evil Clergyman** et l'alléchant **Cellar Dweller** (dont le titre peut se traduire par « l'habitant de la cave »).
La séquence pré-générique nous montre une vieille demeure gothique où un auteur de bandes dessinées d'horreur nommé Pennington cherche à détruire par le feu les images qu'il a créées. Un orage, une porte interdite, une cave sinistre et soudain, l'irruption d'une impossible horreur et l'incendie qui va tout détruire.
Le générique et une séquence en animation nous indiquent que nous passons de 1951 à l'été 1986 et que la maison a été reconstruite. Elle sert maintenant de résidence universitaire sous la coupe de la sévère et sinistre Mme Banks.
June, une étudiante de vingt ans, vient s'y installer et se lie d'amitié avec Philip, un petit génie de 13 ans qui ne partage pas le goût de June pour la BD ; lui verse plutôt dans la peinture abstraite. La jeune fille fait connaissance avec les hôtes de la résidence, tous plus ou moins artistes excentriques, et notamment Albert, un concepteur de programmes animés par ordinateur, qui est jaloux du talent de June. En fait, les étudiants n'ont qu'un but : gagner le concours d'art de fin d'année.
On découvre vite que June s'intéresse de près à la mort, restée mystérieuse, de Pennington, l'auteur de BD qu'elle admirait le plus. Une nuit, alors qu'elle recherche des indices, elle explore la cave où Philip va la rejoindre. À eux deux, ils découvrent une vieille malle ayant appartenu à Pennington et qui contient du matériel de dessin ainsi que des planches restées inédites de « Cellar Dweller », la bande dessinée sur laquelle travaillait l'auteur au moment



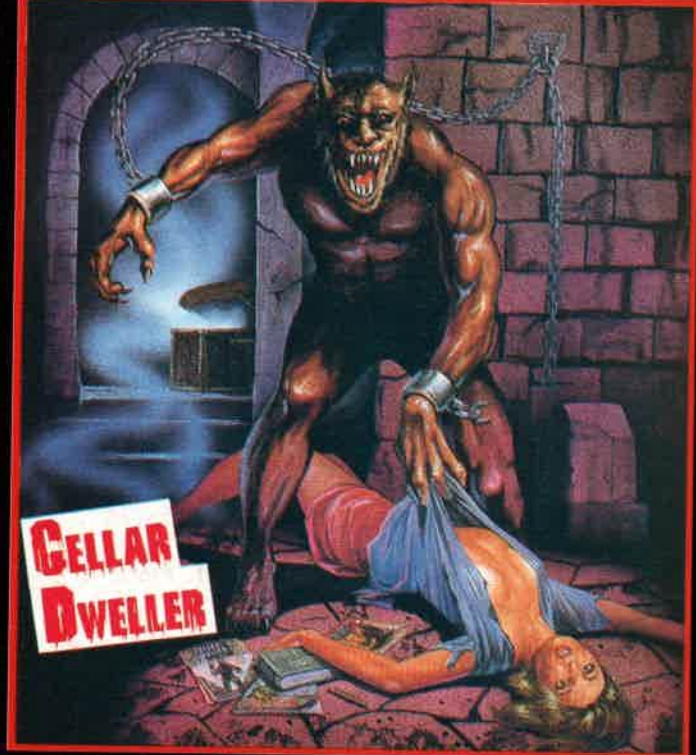
de sa mort.
Fascinée, June tente de reconstituer l'histoire. Pas mal de pages ont été détruites par le feu, mais pas à pas, elle va en retrouver le fil conducteur. Les personnages de la bande dessinée évoquent sans cesse un monstre hideux qu'ils nomment le « Cellar Dweller » et qui rassemble les caractéristiques de pas mal de monstres connus : à la fois vampire, loup-garou, fantôme ou démon. Il ne tue pas vraiment ses victimes, mais se les approprie génétiquement ; chacune d'elles continue de vivre consciemment et physiquement dans le corps du monstre.
Peu à peu, obsédée par sa découverte, elle dessine maintenant à la manière de Pennington, s'imprègne de son imagination et invente l'apparence du « Cellar Dweller ». C'est ce travail qu'elle compte présenter le jour du concours. Le Jury ne va pas être déçu !
On ne saurait en dire plus pour l'instant, mais le film devrait sortir très bientôt aux Etats-Unis. Pour la France, il n'y a pas encore de date avancée.
A l'image de Roger Corman, Charles Band, l'homme-orchestre d'Empire, aime à découvrir de nouveaux talents et leur mettre le pied à l'étrier. Ce fut le cas avec John Buechler qui avait déjà travaillé pour l'écurie Corman (**Sorceress, Forbidden World, Android**) et qui devint rapidement le maquilleur attitré de chez Empire (**The Dungeonmaster, Ghoulies, Troll, Eliminators, Alterego, Terror Vision, Laserblast 2,** etc.). Charles Band lui laissa ainsi faire ses premiers pas en tant que réalisateur avec l'un des sketches de **Dungeonmaster,** puis avec **Troll,** et maintenant avec ce nouveau **Cellar Dweller.** Buechler y anime pour nous un de ces monstres bien affreux et caoutchouteux dont il a le secret. Attendons de voir ça, mais gageons qu'il saura encore nous étonner. Il suffit de se rappeler les étonnants « ghoulies », qui n'eurent que le tort de s'agiter sur un scénario manquant de conviction. Il est ici le maître d'œuvre absolu ; alors l'imagination au pouvoir, ça peut encore payer.

Jean-Pierre PUTTERS



Fidèle au poste, l'omniprésent Jeffrey Combs.





THE BARBARIANS

Le retour de Monsieur Cannibal. L'équarisseur le plus scandaleux du cinéma italien s'est calmé. Le voici dans le domaine de l'héroïc-fantasy rigolote avec The Barbarians, **aventure pimpante et légère de deux gros bras suppliciés par un souverain sanguinaire. Deodato verse dans la parodie sur un tempo rapide et une musique moderne. Autrement dit,** The Barbarians **ne s'adresse pas spécialement aux nostalgiques du péplum.**

Entretien avec RUGGERO DEODATO



Ci-dessous l'inébranlable (enfin, faut voir !) Michael Berryman et un monstre bizarre.



M.M. : Un autre metteur en scène avait été prévu pour diriger **The Barbarians**, *bien avant vous...*

R.D. : Un metteur en scène américain, Slobodan Sijan. Pendant trois mois, il s'était seulement consacré à la préparation sans rien faire d'autre ! Les producteurs en ont eu assez ; ils m'ont demandé si j'étais libre. Je l'étais. Ils ont renvoyé l'américain en Amérique. Vous savez, on ne peut pas travailler en Italie sans connaître les gens, la langue... Trois mois et les décors n'étaient pas encore prêts !

M.M. : Quels furent vos rapports avec la Cannon ?

R.D. : Excellents. Ils m'ont laissé libre sur le tournage. J'avais la possibilité de réaliser un bon film avec des moyens. Pour l'Italie, **The Barbarians** est une production de quatre milliards de lires. Aux Etats-Unis, en revanche, cela représente seulement trois millions de dollars, ce qui est relativement peu. Il y a quelques jours, mon film est sorti à Los Angeles et il marche très bien, mieux qu'en Italie où les résultats sont trop moyens.

M.M. : Presque toute la distribution est composée de débutants ?

R.G. : Oui. Ils en sont tous à leur premier film, du moins dans le camp des bons. Les méchants sont tous des vétérans, Richard Lynch, Michael Berryman... et George Eastman dans un petit rôle !

M.M. : Vous avez vu les précédents films d'héroïc-fantasy, **Conan** *et cie. ?*

R.D. : On va encore penser que j'ai cherché à plagier **Conan**, mais je ne suis pas un copieur. Jamais je n'ai pas réalisé de copies des grands succès, d'ailleurs je ne les vois pas pour la plupart. **The Barbarians** est différent des habituels films d'héroïc-fantasy ; il est davantage porté sur le fantastique, à la manière de **Legend** peut-être. Le légendaire compte beaucoup, les décors étranges aussi, ainsi que les monstres. C'est un film de fantasy, complètement...

M.M. : Certains décors évoquent le péplum des sixtees...

R.D. : Ah oui ! Les films historiques... J'ai été assistant réalisateur sur sept ou huit de ces films. Si j'ai été influencé, c'est inconscient ! Je n'ai pas cherché si loin. **The Barbarians** s'apparente davantage à un vidéo-clip dans la technique. Je ne pense pas qu'un film se référant au péplum aurait pu marcher si bien aux Etats-Unis. Si **The Barbarians** plait aux jeunes, ce n'est pas pour cette raison...

M.M. : En effet, la musique est foncièrement moderne...

R.D. : Bien que j'aie été assistant d'un spécialiste du péplum comme Riccardo Freda, je pense que cette comparaison ne tient pas vraiment. **The Barbarians** a le rythme d'un western, ses grands espaces... La première séquence avec tous ses chevaux, l'attaque des chariots, cela revient à l'attaque du convoi par les indiens !

M.M. : Le combat dans l'arène vous permet de glisser quelques éléments gore humoristiques...

R.D. Simplement une main coupée ! J'ai voulu faire quelque chose de drôle, quelque chose qui change des horreurs de **Cannibal Holocaust.** Je ne tiens pas à être toujours appelé Monsieur Cannibal ! Encore quelque chose de comique. Pour ces scènes dans l'arène, j'ai imaginé le décor en faveur du nombre réduit de figurants, deux cents ! Il devait en pa-



raître beaucoup plus. Alors j'ai dessiné les plans de ces grandes barrières où ils sont tous agglutinés les uns sur les autres. En plus, on ne peut voir ce qu'il y a derrière eux ! Deux cents figurants comme ça, sur une place, cela aurait été ridicule !

M.M. : Le personnage de Michael Berryman est assez drôle ; il ne s'exprime que par gloussements !

R.D. : Comme pour Peter et David Paul, j'ai pas mal modifié son personnage. Par ailleurs, dans la vie, Michael Berryman est un homme fantastique, d'une très grande gentillesse. Il habite près de Los Angeles dans une villa avec quarante loups. Il est né à cinq mois de grossesse d'où son aspect ; sa peau est ainsi très délicate. Les tournages lui sont très éprouvants, il faut prendre tant de précautions à cause de sa peau... C'est un bon garçon ; je ferai un autre film avec lui !

M.M. : Comment êtes-vous sur un plateau habituellement ? Comme Joe D'Amato, vous arrivez les mains dans les poches ?

R.D. : Plus maintenant. Les films actuels nécessitent beaucoup de préparation. Autrefois, j'improvisais beaucoup simplement parce que j'appartiens à l'école Roberto Rosselini, et lui aussi travaillait au jour le jour... Je suis la finition du film, du montage à la musique. Une chose que je n'aime pas : le doublage italien. **The Barbarians** a été tourné en prise directe, ce qui change de la post-synchronisation...

M.M. : Parlez-nous du tournage. Des anecdotes ?...

R.D. : Avant le tournage de chaque scène, les jumeaux se préparent toujours en faisant un peu de musculation, de gymnastique. Et toujours au même endroit, interdiction d'y stationner ! Un jour, un type est arrivé en voiture pour assister au tournage et s'est garé là. Les jumeaux lui ont demandé de se déplacer ; il a refusé. Ils ont alors soulevé l'automobile, une Opel, avec le conducteur à l'intérieur pour la jeter dans la flotte ! Ils sont un peu fous. Une autre fois, ils sont passés à côté de policiers en faisant « tatatata... » comme des tireurs en position, et ces flics les ont suivis jusque sur le tournage. L'un d'eux s'est cassé la jambe, et une fois qui'il fut sur pied, son frère a réussi à se casser le bras ! Autrement dit, ils sont en très mauvais termes avec leur assureur !

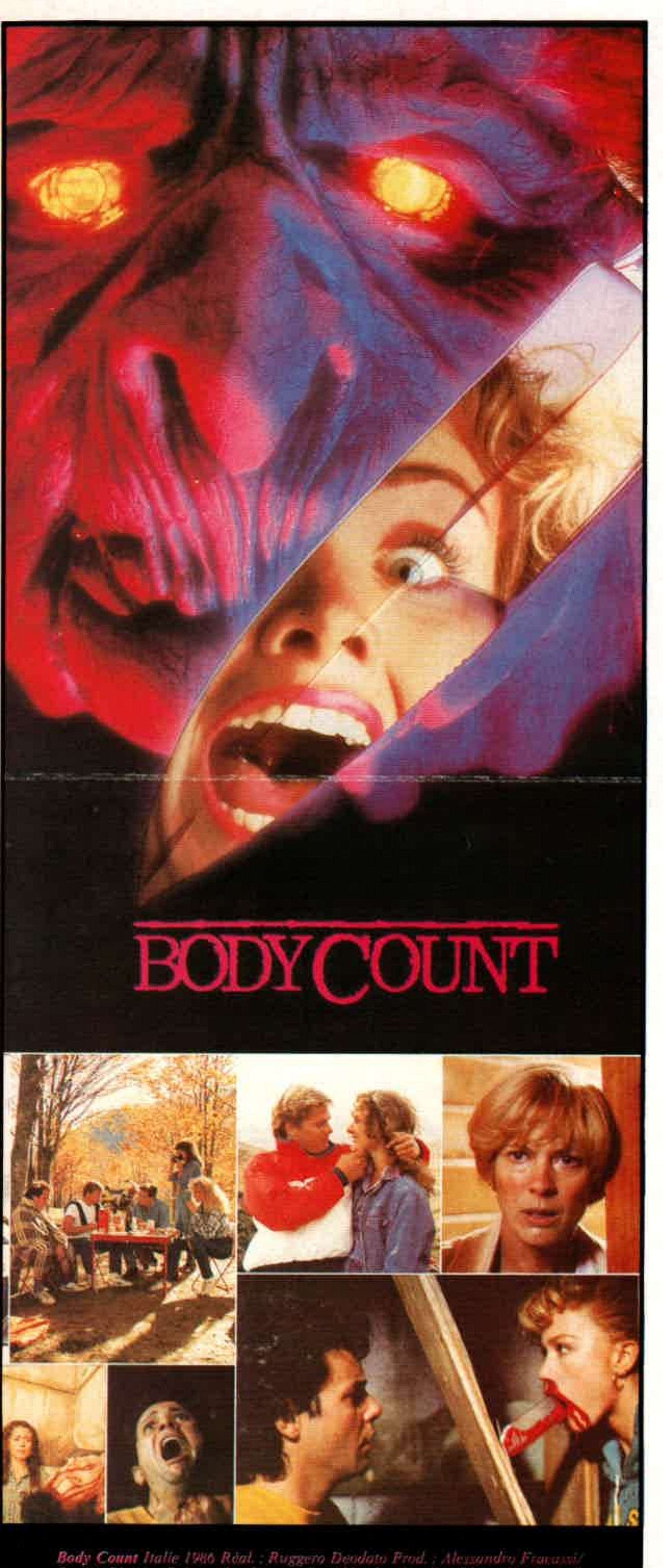
*M.M. : **Lone Runner** et **Body Count** sont toujours inédits en France...*

R.D. : J'ai réalisé **Lone Runner** pour une compagnie américaine qui le destine à la télévision par câble. Le tournage au Maroc a été agréable... Mais je ne veux plus entendre parler des producteurs. En plus, ils ont signé le film Roger Deodato ! **Body Count** s'appelle en Italie **Le Camping de la Terreur.** C'est un film mineur, quelque chose comme un **Vendredi 13.** D'ailleur, il fonctionne très bien au box-office. Là maintenant, je vais commencer un film avec Michael York. J'espère un jour mettre en scène un film gore avec les Américains, vraiment avec les Américains, pas aux États-Unis avec une équipe italienne !

Propos recueillis par Marc TOULLEC

Visite express chez les barbares

Au premier coup d'œil, le plateau des Barbarians pour la scène de l'arène paraît bordélique, mal organisé. Des techniciens circulent, des figurants déambulent entre les prises et des tas d'objets hétéroclites sont entassés hors champ. Et toujours les mêmes anachronismes : une jeune personne en peau de bête allume une cigarette, les deux héros en peignoir... Michael Berryman discute sagement avec une blonde au décolleté généreux qui lui envoie « David et Peter Paul sont les plus beaux ; toi, tu es le meilleur comédien ». Il sourit. Derrière, des figurants grimpent sur les barrières et, au signal, se mettent à acclamer les héros. Ils manquent de conviction ; Deodato refait la prise... Un détail qui risque fort de passer inaperçu dans le film : un squelette de bébé attaché au sommet d'un poteau. On est chez les barbares... Des charpentiers préparent la plateforme soutenant Richard Lynch et ses sbires, elle doit faire défaut aux méchants au bon moment. Dessous, une épaisseur de deux mètres de carton. A quelques mètres de là, un assistant change de lentille à la caméra, Discussion avec le chef-opérateur. Deodato jette un œil dans l'objectif et approuve. Un type lance « attenzione ! » et on tourne. Le plancher se dérobe, les cascadeurs chutent... Une seule prise est réussie. Applaudissements. On met en place une autre séquence. Les figurants commencent à se disperser, une jeune femme se gratte négligemment les fesses pendant que les frères Paul soulèvent des poids et haltères dans un coin.



Body Count Italie 1986 Réal. : Ruggero Deodato Prod. : Alessandro Fracassi/Racing Pictures Scén. : Alex Capone, David Parker Jr... Dir. Phot. : Emilio Loffredo Mus. : Claudio Simonetti Int. : Bruce Penhall, Mimsy Farmer, David Hess, Charles Napier, Luisa Maneri, Andrew J. Lederer, Cynthia Thompson, John Steiner, Stefano Madia, Nancy Brilli... Dur. : 1H30 mn Dist. : C.D.A. Sortie prévue fin juillet 87.

L'été 87 fête Ruggero Deodato. Après Les Barbarians, arrive Body Count, en fin de compte réalisé avant. Faute de gros bras, Deodato donne ici dans les grands couteaux. Et on ne rigole pas...

C'est un psycho-killer. Vous savez, ces histoires de tueurs fous qui fleurissaient par dizaines sur nos écrans il y a deux-trois ans. Eh bien, ils se font rares nos psychopathes tronçonneurs inconditionnels de teen-agers en villégiature.

Tellement rares aux States que c'est un Italien qui plante ses caméras quelque part dans le Colorado pour perpétuer une tradition vivace depuis **Vendredi 13.** L'Italien, c'est Ruggero Deodato. Et Deodato s'en tire plutôt mieux que ses collègues ricains. Plûtot mieux parce que sachant où placer sa caméra, quand glisser une séquence de fesse (sous la douche !) et éviter la complaisance morbide lorsque le sujet ne s'y prête pas.

Petits malins, les quatre scénaristes voudraient nous faire croire que les meurtres sont commis par un Shaman, créature moitié-homme, moitié-bête issue des vieilles légendes indiennes. Claudio Simonetti, ex-membre des Goblins, n'essaie pas de disculper le monstre. Dès qu'il est censé frapper, des tambourinements très « danse du feu » approuvent cette fausse piste. Traquée dans les bois, la première nana ne paie pas de mine, la victime parfaite. « Qui est là...Tom, c'est toi ? ». Elle porte une mini jupe ; la chair à canon se doit d'être sexy. Bien sûr, elle souffre avant de trépasser, un couteau lui traverse la main. Les teen-agers se conforment à l'image de parfaites victimes. Il y a trois femmes (Carol, Tracy, Sissi), deux mecs (Simon, Art), quota réduit à néant au bout d'une heure trente. Les moyens employés par Deodato : de larges travellings entre les arbres, musique inquiétante... Les instruments sont pour le moins classiques : un couteau énorme, une hache... Le premier perfore une gorge, la seconde tranche d'un coup cinq doigts généreusement exposés. C'est rapidement montré, efficacement. La violence n'exclut parfois pas de jolies trouvailles, comme le visage de la jeune femme se réflétant sur la lame qui va l'envoyer *ad patres.* Inévitablement, le scénario entreprend une séquence onirique. Ben pénètre dans une pièce obscure, distingue un corps nu se prélassant sur un lit, un drap le recouvre. Il le soulève brusquement et trouve une jambe sectionnée encore agitée. Dans la pièce suivante, il découvre tout un assortiment de bocaux ; dans l'un deux, une tête humaine est en train de se noyer. Sous la pression des bulles, le verre explose. Le cauchemar est couronné par une pluie d'asticots qui recouvrent le visage de l'infortuné. Réveil violent de sa maman, la toujours blonde Mimsy Farmer. Mimsy Farmer (**Le Chat Noir** de Fulci) mariée pour la circonstance avec David Hess, le principal taré homicide de **La Dernière Maison sur la Gauche** et que Deodato avait déjà employé dans le remake de ce dernier titre, **La Maison au Fond du Parc.** Hess qui ne pouvait se satisfaire du rôle d'un simple père enduit son personnage d'un côté ambigü et inquiétant. Un candidat à la révélation finale, l'identité du tueur. Mais David Hess a mieux à faire ; observer les escapades nocturnes de son épouse, maîtresse du Shériff à qui Charles Napier (comédien fétiche de Russ Meyer) prête son imposante carrure, ses mâchoires carrées. Lui aussi postule à la surprise du happy end. C'est un coupable idéal, toujours à proximité du lieu des meurtres et détenteur d'un minuscule ours en peluche placé là où il faut pour le rendre encore plus suspect... Il s'agit donc d'un scénario habilement huilé ; les rouages ne grincent jamais, les invraissemblances passent. Principal mécano de cette entreprise à faire frémir et qui atteint son but, Ruggero Deodato laisse loin derrière lui les anonymes artisans yankees nettement moins rôdés aux ficelles du métier et seulement capable d'ennuyer.

Marc TOULLEC

CREEPSHOW 2

Trois histoires bien sanglantes à la mode des E.C. Comics. Romero, King et Savini sont avec nous, n'ayez pas peur !

Bien que son nom n'ait encore jamais fait la une de *Mad Movies,* Michael Gornick est loin d'être un nouveau venu dans le cinéma fantastique. Successivement ingénieur du son sur **Experiment 2000** (1973), puis directeur de la photographie sur **Martin** (1977), **Zombie** (1979), **Knightriders** (1981), **Creepshow** (1982) et **Le Jour des Morts-Vivants** (1985), cela fait près de quinze ans qu'il travaille en étroite collaboration avec George A. Romero. Réalisateur de quelques épisodes de la série-télé **Tales from the dark Side**, il semblait tout désigné pour diriger un film à sketches comme **Creepshow 2.**
Pour sa première réalistion, il bénéficie d'un générique de poids : George A. Romero et Stephen King au scénario, Ed French et Howard Berger aux effets spéciaux, sans oublier la participation amicale de Tom Savini lui-même dans le rôle de « the Creep », personnage chargé d'assurer la liaison entre les divers segments qui composent le film. Loin de se sentir découragé par des difficultés que d'autres n'auraient sans doute pas surmontées, Michael Gornick s'est entretenu en toute liberté avec *Mad Movies.*

entretien avec

MICHAEL GORNICK

M.M. : Comment le film est-il construit ?

M.G. : Il est composé de trois segments reliés par un fil conducteur qui constitue lui-même une petite histoire. Tout commence de bon matin à Elmville, dans l'État du Maine. Le jeune Billy attend avec impatience le nouveau numéro de « Creepshow ». Quand le camion de livraison s'arrête devant chez lui, un personnage bizarre, « the Creep », jaillit d'une pile de magazines et se met à raconter des récits d'épouvante. Dans le premier, **Old Chief Wooden Head,** une statue de chef indien en bois revient à la vie pour venger un paisible couple de commerçants retraités que des voyous ont sauvagement assassinés.
Après un interlude avec « the Creep », nous passons à **The Raft,** où quatre étudiants isolés sur un radeau à la dérive sont agressés par un monstre aussi baveux que vorace. De leur côté, Billy et « The Creep » doivent également se défendre contre des loubards. Ce n'est qu'à la fin de **The Hitchhiker,** où un autostoppeur écrasé par accident se retourne contre sa meurtrière pour lui faire vivre une longue nuit de cauchemar, que nous les retrouverons face à leurs persécuteurs.

M.M. : Comment avez-vous vécu le passage du petit au grand écran ?

M.G. : Je pensais au départ que ce serait une expérience totalement différente. Je m'attendais par exemple à disposer de beaucoup plus de temps. Mais à force de faire répéter trois équipes de comédiens, de m'occuper de trois scénarios distincts et de filmer dans trois sortes de décors bien particuliers, j'ai très vite compris que je devais en fin de compte réaliser trois films en un. Et si vous ajoutez les séquences


Tom Savini as « the Creep » !

animées avec « the Creep », cela en fait *quatre !* Le tournage ne m'a pas laissé ne serait-ce que dix minutes de répit...

M.M. : Justement, qui a conçu ces séquences animées ?

M.G. : Moi-même. Et c'est un de mes plus proches amis, Rick Catizone, qui s'est occupé de l'animation proprement dite. Je le connais depuis une quinzaine d'années. Spécialisé dans le graphisme publicitaire, il travaillait dans un atelier voisin de celui de George Romero, et il avait souvent manifesté le désir de collaborer à des longs métrages. Nous avons vu ses croquis, et nous l'avons engagé pour concevoir les parenthèses animées de **Creepshow.** Et quand nous avons entrepris **Creepshow 2**, j'ai immédiatement pensé à lui.

M.M. : L'histoire qui sert de fil conducteur a-t-elle été réalisée avant ou après les principaux sketches ?

M.G. : Pendant. Avec Rick, nous avons passé les mois de juin et de juillet à plancher sur divers storyboards, et nous étions prêts à tourner les séquences animées avant même la mise en chantier définitive du film. Nous avons fait des essais de couleurs, repéré les décors, et quand l'acteur devant incarner Billy a été choisi, à peu près au milieu du tournage, nous nous y sommes mis pour de bon. Nous avons filmé **The Hitchhiker** ainsi que les scènes où apparaissent Billy et Tom Savini (qui incarne « The Creep ») en novembre, ce qui nous a posé de nombreux problèmes de coordination. Mais comme je m'entends très bien avec Rick, cela s'est passé sans anicroches.

M.M. : L'importance des effets spéciaux a dû vous surprendre...

M.G. : Pas vraiment. Vous savez, je collabore avec George Romero depuis un bout de temps, alors je n'étais pas aussi inexpérimenté qu'un réalisateur totalement débutant. Il y a certes dans **Creepshow 2** des effets spéciaux particulièrement élaborés, mais la surprise est plutôt venue de certaines situations pour le moins inattendues, comme de travailler sous l'eau, ou de prendre en compte des calculs logistiques pour tourner certaines scènes. La manipulation de la bave cannibale de **The Raft** en particulier n'a pas été de tout repos. Ceci dit, il est toujours intéressant de se lancer de nouveaux défis ; je ne pense pas qu'on ait déjà vu une statue en bois se mettre à bouger, et c'est ce que nous avons essayé de créer dans **Old Chief Wooden Head.**

*M.M. : L'esthétique de **Creepshow 2** est très différente de celle de **Creepshow**...*

M.G. : Vous trouvez ?

M.M. : Oui.

M.G. : Alors il va falloir m'expliquer ça, parce que, ayant assuré la photo de **Creepshow,** je pense avoir tout fait pour en recréer l'ambiance visuelle. Comme metteur en scène, je porte un grand soin à l'élaboration de mes plans, et si je me suis effectivement éloigné de **Creepshow,** c'est pour me débarrasser de certaines coquetteries qui ne m'avaient guère convaincu ; les arrière-fonds outrageusement colorés, entre autres...

*M.M. : Mais se sont justement ces éléments-là qui font la force et l'originalité de **Creepshow.** Les décors de dessin animé, les éclairages stylisés, etc.*

M.G. : Bon, d'accord. J'en conviens, ce n'est pas tout à fait pareil. Mais en termes de photographie pure, il y a beaucoup de points communs entre les deux films.

*M.M. : A mon avis, **Creepshow** se distinguait surtout par ses partis-pris de bande dessinée.*

M.G. : Je ne pense pas que cela ait beaucoup frappé le public. Tout le monde ne lit pas les E.C. Comics, vous savez. C'est pourquoi je me suis éloigné de cette esthétique-là. J'utilise encore quelques artifices de B.D., mais j'ai laissé tomber les éclairages agressifs.

M.M. : La sobriété des effets sanglants est-elle volontaire ?

M.G. : Absolument. Je ne suis pas très porté sur le gore.

M.M. : Alors que faites-vous dans ce métier ?

M.G. : Je ne sais pas... Enfin, j'aime bien ça, mais jusqu'à un certain point. C'est une question de goût, je ne vois qu'une seule explication. Remarquez, il y a tout de même dans **Creepshow 2** quelques passages assez gratinés, bien que j'aie « allégé » certaines séquences comme le meurtre des deux vieillards dans **Old Chief Wooden Head.** Le scénario décrivait des explosions de tripes incroyables, et quelqu'un comme George Romero en aurait fait une véritable boucherie. Moi, j'ai jugé que l'assassinat de deux personnes âgées était suffisamment horrible en soi pour ne pas avoir à en rajouter dans l'hémoglobine. Je n'ai jamais cherché à éviter le classement X ; c'était juste une affaire de convenance personnelle, et j'en avais informé très tôt les producteurs. J'ai une certaine vision des choses, et c'était ainsi que je concevais l'aspect visuel du film. Idem pour le langage. Dans le scénario, Annie, l'héroïne de **The Hitchhiker,** n'arrêtait pas de jurer comme un contingent de bidasses : gros mots, gestes obscènes, tout y passait. Je n'ai pas estimé nécessaire d'insister sur ce point. Il n'empêche que certains trouveront le film violent.

M.M. : Je suis sûre que vos producteurs, Laurel et New World, ont été ravis de ne pas avoir maille à partir avec la censure.

M.G. : Je ne sais pas... Tout le monde y a mis du sien, et comme je vous l'ai dit, j'ai adouci pas mal de séquences.

M.M. : Comptez-vous cumuler vos fonctions de metteur en scène et de directeur de la photo ?

M.G. : Mon plus cher désir a toujours été de réaliser mes propres films. Mon expérience de directeur de la photo n'a été en fait qu'un long apprentissage. Et maintenant que j'ai atteint mon but, j'espère bien y rester le plus longtemps possible...

Entretien réalisé par Maitland McDONAGH (Traduction Bernard Achour)

Un auto-stoppeur qui connaît quelques ennuis... Page ci-contre: la phase ultime de ses ennuis !
Ci-dessous : Howard Berger et Mike Trici avec le « Vieux chef en bois ».

FREDDY 3
LES GRIFFES DU CAUCHEMAR









Du beau monde...

Masters of the Universe, c'est d'abord un producteur, Edward R. Pressman. Son ambition : porter à l'écran tout un label de jouets. En fait, inverser la traditionnelle marche du merchandising (voir les poupées et miniatures extirpées de **Star Wars**). Pour cela, il ne fallait surtout pas se référer aux antécédants télévisuels de **Masters of the Universe,** un dessin animé d'une laideur invraisemblable, bénéficiant d'un auditoire de plusieurs millions de spectateurs répartis sur 32 pays. Voilà qui justifie la mise en chantier d'une super-production avoisinant les trente millions de dollars de budget.

Mais en matière de gros biftons, Pressman en connaît un rayon pour avoir produit, via Dino de Laurentiis, **Conan le Barbare,** projet qu'il avait en tête depuis 1971. De même que c'est en remarquant Arnold Schwarzenegger dans **Pumping Iron** que **Conan** se concrétisa, Dolph Lundgren fut choisi de la même façon, suite au rôle de Drago dans **Rocky IV.** Ne restait plus qu'à convaincre un studio.

Devant des refus, des réponses qui tardaient, il contacte la Cannon ; Menahem Golan et Yoram Globus ,signent le contrat après une demi-heure de discussion !

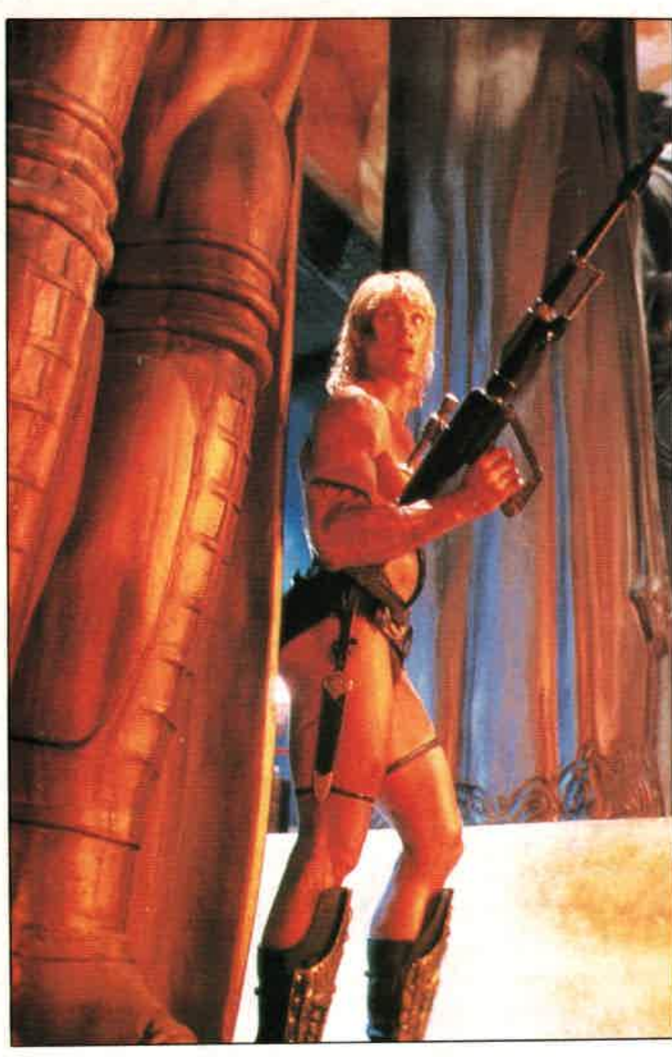
Également promoteur de deux films de Brian de Palma (**Phantom of the Paradise** et **Sœurs de Sang**), Edward R. Pressman opte pour un metteur en scène novice. Pas un seul long métrage à son actif mais quelques scénarios (le **Tarzan** des époux Derek, **Contre toute Attente**...), et surtout l'organisation de plusieurs attractions géantes, notamment pour Disney World, Universal (« 2010 Special Effect Show », « Kong on the Loose » et « Conan » justement !). **Masters of the Universe** traite de l'importance de l'amitié, de la confiance, de la camaraderie, des idéaux, de Dieu, du Diable et de leur confrontation. Il communique quelques unes des plus fortes mythologies universelles. Le pari de faire un film sur de tels supports revenait à percer l'écorce d'un scénario, à montrer un univers fantastique sans oublier les réalités du monde actuel. Cela a été une gageure. Nous avons créé tout ce que vous voyez à l'écran. La période de pré-production et de préparation des costumes et décors fut très courte... ». Confier à un réalisateur débutant pareille production est unique, même si le scénariste, David Odell, a déjà fait ses preuves dans **Dark Crystal.** Mais le générique de **Masters of the Universe** relève du morceau d'anthologie, surtout en ce qui concerne la longueur du générique où les techniciens des effets-spéciaux se comptent par dizaines. Richard Edlund est le premier d'entre eux et se consacre essentiellement aux effets optiques. La carte de visite d'Edlund : **Ghostbusters, Les Aventures de Jack Burton,** ...pour ne citer que deux titres parmi les plus éloquents. William Stout assure le look général de l'entreprise. C'est lui qui a « story-boardé » le scénario de **Conan** pour John Milius et conçu la créature de **Monster in the Closet.** Jean Giraud, notre Moebius national, aurait participé à l'élaboration de quelques décors après avoir aidé **Alien** et **Tron** à bâtir leurs univers réciproque. Edlund, Stout, Moebus, la crème, les meilleurs. D'après les premiers documents, les premiers extraits **Masters of the Universe** laissent à penser qu'ils ont donné la puissance maximale.

Film de science-fiction ? D'héroïc-fantasy ? Fresque épique ? Épopée au-delà du temps, de l'espace ? *Masters of the Universe* rallie tous les genres du cinéma fantastique. L'épée côtoie le rayon laser et des surhommes surgis d'un autre monde choisissent notre plancher des vaches pour se livrer un combat titanesque dont le vainqueur pourrait bien être l'abominable Skeletor, Prince des Ténèbres. Son adversaire : He-Man, alias Musclor. Skeletor, He-Man, des jouets pour gosses devenus stars de l'écran géant et de la dolby stéréo...



Le bon et les méchants

Le personnage de Musclor demandait un acteur de taille, un colosse, et aussi un comédien pas encore affirmé, quelqu'un qui n'était ni Stallone ni Schwarzenegger. Le choix de Dolph Lundgren était une évidence. Sa présence, son physi-



que ripoliné d'androïde au regard hautain éclipsait sur le ring Rocky, dans la quatrième de ses aventures. « J'ai été impressionné par l'originalité du scénario et spécialement par le réalisateur, Gary Goddard. Je connaissais un petit peu les jouets Mattel et la popularité de ces personnages, mais je n'avais aucune idée préconçue sur Musclor ». Lundgrend, non seulement figure en tête de distribution pour la première fois, mais sa forte personnalité lui permet d'apporter quelques modifications au script initial : ajouter davantage de scènes d'action, peaufiner la chorégraphie des combats, épaissir la psychologie de He-Man...

« He-Man est un noble, un chef, et le plus rapide des guerriers. C'est un héros à l'ancienne, un héros d'une grande force physique, sensible et doué d'humour. C'est un homme de la « Renaissance », ce qui fait de lui le personnage modèle idéal pour les enfants, en ces temps confus et fluctuants. »

Autrefois, il y avait Zorro, Tarzan et John Wayne, maintenant He-Man/Musclor. « **Masters of the Universe** demandait davantage qu'un simple engagement physique comme dans **Rocky IV.** Plus que la somme d'efforts, d'action, la difficulté de conserver votre énergie –sur 45 jours de tournage consécutifs –, de l'augmenter et de maintenir une parfaite condition physique. » Et pour cela, régime sec sur le plateau : peu de sodium, de graisses et de protéines, et beaucoup de gymnastique !

Si He-Man est le représentant des forces du Bien, il a pour adversaire un super-méchant délégué par Satan, Skeletor. Et c'est l'interprète principal du **Dracula** de John Badham, Frank Langella, qui plaide la cause du Mal. « Skeletor est un individu intelligent, persuasif, d'une puissance égale à celle de He-Man sauf en ce qui concerne la force physique. Skeletor est obsédé par un pouvoir qu'il désire toujours plus grand. Il veut asservir He-Man. J'ai prêté attention à la manière dont Skeletor peut être perçu. Une terrible accumulation de détails et une autre de puisance créent l'illusion : il change approximativement de 30 à 40 fois de costumes pendant le film ! J'ai toujours gardé en tête les monstres qui m'on fait peur durant mon enfance et je les ai incorporés à mon personnage, du moins certains éléments. »

Aux côtés de Skeletor, il y a Evil-Lyn, son « associée démoniaque ». Vue dans **Osterman Week-End** et **La Forêt d'Emeraude,** Meg Foster a les yeux les plus bleus de tout le cinéma américain. Elle les met ici au service d'une ambition démesurée, de la cruauté. « Frank Langella et moi, nous nous sommes rencontrés avant le tournage et avons discuté des relations entre Evil-Lyn et Skeletor. Elle lui voue un amour profond, du respect. Parfois, elle met à rude épreuve sa patience mais elle fait toujours de son mieux. Je crois que les choses sont allées dans le sens que Gary, Frank et moi avons envisagé. »

Faute d'avoir Evil-Lyn dans son camp, He-Man trouve en la Terrienne Julie Winston une alliée précieuse. C'est une débutante qui l'incarne, Courteney Fox. Courteney qui a débuté à l'écran dans le vidéo-clip de Brian de Palma « Dancing in the Dark » sur la chanson de Bruce Springsteen. « Je suis allée à l'audition pour la même raison que des tas de gens. Brian me demanda de danser sans musique. Il était magnifique et me fit confiance. Les gens du casting me demandèrent de revenir le jour suivant. Je revins. Le lendemain, j'étais dans un avion pour St.-Paul, Minnesota, pour les répétitions. Nous avons filmé en deux jours tout ce dont nous avions besoin ! ». Joli début de carrière pour une comédienne dont Gary Goddard dit le plus grand bien : « Elle est très spontanée, « lumineuse » et possède beaucoup d'énergie. Elle était exactement celle que je recherchais. » On n'a jamais dit le contraire...

Ci-dessous : Gwildor, détenteur de la clé cosmique.
Photo de droite : Le Palais du redoutable Skeletor.



Marc TOULLEC



UNE HISTOIRE IMMORTELLE

L'histoire de **Masters of the Universe** est celle de la lutte du Bien contre le Mal. Évidemment, ce n'est pas l'immonde Skeletor qui vaincra...
Tout commence sur Eternia, jadis un paradis, mais aujourd'hui une planète dévastée par la guerre. Sur la face obscure d'Eternia, le maléfique Skeletor et sa dévouée Evil-Lyn fomentent les plans les plus retors pour mettre hors d'état de leur nuire He-Man. Skeletor prend une longueur d'avance en capturant la gentille sorcière de Greyskull Castle, laquelle détient le Pouvoir avec un grand P (cherchez du côté de la Force des **Star Wars**, de l'anneau de Tolkien, de celui des Niebelungen). Il l'enferme dans un champ de force cylindrique et, progressivement, absorbe toute son énergie qu'elle tient de la lune Eternian. He-Man, associé avec Teela, une somptueuse guerrière, et Man-At-Arms, son père, déboulent mais se retrouvent submergés par le nombre. Teela parvient à les libérer et leur annonce l'ultimatum : détruire Skeletor d'ici 24 heures, sinon son pouvoir sera illimité. Les 24 heures correspondent à une pleine lune. Le trio rejoint la cahute de Gwildor, un sorcier haut comme trois pommes, qui possède une clé cosmique, un petit cylindre capable d'envoyer quiconque n'importe où dans l'univers. Pour l'occasion, Gwildor manipule l'appareil de façon à envoyer He-Man et sa clique hors du palais de Skeletor, mais une source d'énergie malveillante les expédie, via une « porte » temporelle, sur la planète Terre, dans une petite ville de Californie, Colby.

Parallèlement, Julie Winston, dont les parents sont morts dans un accident d'avion, rejoint son petit ami, Kevin, musicien de son état. Histoire de finir la soirée tranquillement, ils gagnent un cimetière où ils trouvent la clé cosmique de Gwildor. Pendant ce temps, les trois touristes en provenance d'Eternia font le tour de Colby, recherchant l'objet qui leur permette de rejoindre leur planète. Kevin s'amuse avec la clé, laisse échapper un champ énergétique que Skeletor et Evil-Lyn repèrent aussitôt. Le Seigneur des Ténèbres charge quatre de ses fidèles (Blade, Saurod le lézard, Karg et Beastman !) de faire main basse sur la clé. Ils apparaissent dans un gymnase où Julie et Kevin se trouvent. Pour le quatuor, les choses se déroulent mal. Ils reviennent bredouilles après avoir mis le feu, par accident, au gymnase. Julie rencontre He-Man et décide de lui venir en aide. Un flic, Lubic (!), interroge Kevin à propos de l'incendie. Furieux de cet échec, Skeletor délègue Evil-Lyn sur Terre. La clef dégage encore de l'énergie en provenance de la maison de Julie où se trouve Kevin. Capturé, le jeune homme oriente les malfrats sur Lubic, détenteur du trésor pour l'instant. He-Man et ses amis tentent de l'alarmer mais le policier ne leur prête guère attention jusqu'à l'arrivée d'Evil-Lyn et de ses fusils laser. Evil-Lyn, prenant l'apparence de la défunte mère de Julie, parvient à trouver la clé et contacte Skeletor. Celui-ci part pour Colby avec ses troupes. Ils capturent He-Man, l'amènent sur Eternia. Durant la bataille, la clé a été gravement endommagée. Grâce à sa pratique de la musique, Kevin la répare. Lubic apparaît, accompagné des hommes de He-Man qui, pendant ce temps, ne cède nullement à Skeletor. Le flic déclenche une titanesque bataille, le clou du film.
L'issue ne fait vraiment pas de doute : les méchants seront punis. Et toutefois susceptibles de revenir à la charge dans un **Master of the Universe 2.** Mais pour l'instant, Edward R. Pressman attend la sortie du tome 1 aux States. En France, ce sera pour décembre...





MAD NIGHT

Olivia / A Taste of Sin / Faces of Fear / Beyond the Bridge / Double Jeopardy. (1981). Réal. : Ulli Lommel. Int. : Suzanna Love, Robert Walker, Amy Robinson. Dist. Carrere Vidéo.

Au rayon des admirateurs de Hitchcock, un étage en dessous de De Palma et de Richard Franklin, on trouve Ulli Lommel. D'origine allemande, il a commencé dans le film d'auteur **(La Tendresse des Loups)**. Passé aux Etats-Unis, il est devenu un prolifique réalisateur de films fantastiques. Avec **Mad Night** il rend un hommage appuyé au Maître ; dès le début plane l'ombre de **Marnie** avec cette petite fille qui assiste au meurtre de sa mère prostituée, par un G.I. L'action se déroule à Londres (et on finit par le savoir, car il ne se passe pas deux minutes sans que Big Ben ne sonne, et le nombre de plans de Tower Bridge est impressionnant) et on retrouve Olivia 15 ans plus tard où, mal mariée, elle fait le trottoir lorsque l'esprit de sa mère la possède (**Psycho**) et tue ses clients. Jusqu'au jour où elle tombe amoureuse d'un bel Américain. Une nuit, elle est surprise par son mari en compagnie de l'Américain qui s'en débarrasse en le jetant du pont. Olivia disparaît également. Quatre ans plus tard, de retour aux U.S.A., l'Américain croit la retrouver complètement transformée (**Vertigo**) et ainsi de suite... Rien de bien original pour ce film assez mal fait.

LES AVENTURES DE JACK BURTON

Big Trouble in Little China. (1986). Réal. : John Carpenter. Int. : Kurt Russell, Kim Cattrall, Denis Dun, James Hong. Dist. : C.B.S. Fox.

Inexplicablement, ce film de Carpenter n'a pas rencontré son public, que ce soit aux États Unis ou en France. Heureusement la vidéo lui donne une seconde chance et ce sont souvent les films qui ont le moins marché en salles qui font une excellente carrière en cassette. Jack Burton avait pourtant tout pour séduire dans le genre anti-héros, routier sympa ; son grand cœur le pousse à aider un ami chinois dont la fiancée a été kidnappée. À partir de là, tout peut arriver et tout arrive. Un mandarin de 2000 ans vit dans un temple en plein centre de San Francisco, dans le quartier de Chinatown quand même ! C'est lui qui a enlevé la belle asiatique aux yeux verts qu'il veut épouser afin de devenir mortel.
Carpenter nous a offert un film unique qui mélange le fantastique, les arts martiaux, l'action, l'humour, et ne s'adresse donc pas à un public ciblé. Chacun y trouvera son plaisir. Malgré la succession de gags il n'est pas parodique. Quant aux effets spéciaux de Richard Edlund, ils sont très originaux et étonnants ; monstres bizarroïdes et transformation inouïes. Grand amateur de cinéma de Kung Fu, Carpenter soigne les scènes de combat qui fourmillent d'armes incroyables et de guerriers fougueux dans la meilleure tradition des films de Hong Kong. Laissez-vous entraîner dans les méandres du sous-sol de Chinatown, mais en compagnie de Jack Burton.



LES AVENTURES DE JACK BURTON. John Carpenter en plein tournage !



SEXANDROIDE.

SEXANDROIDE

(1987). Réal. : Michel Ricaud. Int. : Daniel Dubois et la compagnie du Petit Mescal. Dist. : Vidéo-Self.

Une cassette bien spéciale qui allie l'érotisme pur au fantastique le plus horriblement visuel. Il s'agit de trois sketches qui sont en fait des transpositions filmées de spectacles scéniques et passablement gerbatoires.
Ça commence par une séance vaudou particulièrement éprouvante : vomissements sanglants, énucléation et brûlure finale. Le second sketche brosse les détails d'une passion sado-maso assez intense allant jusqu'au franchement dérangeant. Et le troisième met en scène la danse lascive d'une disciple vampire devant son prince des ténèbres. Curieux et bien différent des productions actuelles.

LA MAISON DU CAUCHEMAR

***The House Where Death Lives / Delusion. (1980).** Réal. : Allan Beattie. Int. : Joseph Cotten, Patricia Pearcy, David Hayward, John Dudakis. Dist. : Scherzo.*

Il est toujours agréable de découvrir des inédits et la vidéo est le support idéal pour un style de films qui, s'il ne révolutionne pas le genre, est d'une qualité suffisante pour maintenir la curiosité. C'est le cas de cette **Maison du Cauchemar** dans laquelle une infirmière est engagée pour s'occuper d'un vieil homme grabataire et de son petit fils Gabriel qu'il vient d'accueillir à la mort de ses parents. Comme de coutume, cette maison recèle un certain nombre de secrets que la jeune femme découvrira au fur et à mesure des conversations et des visites des nombreuses chambres. Une série de meurtres dans la famille accentue le mystère, et classiquement plusieurs personnes sont soupçonnées jusqu'à la découverte finale de l'identité de l'assassin.
Si les longues errances dans des couloirs sinistres vous donnent des démangeaisons au niveau de la télécommande,

ce film n'est pas pour vous car l'atmosphère compte plus que les effets. Je ne résiste pas à l'envie de vous citer cette perle du dialogue, quand on découvre le domestique ivrogne mort assassiné sous un casier à bouteilles : « Mourir entouré de bouteilles, quel bonheur pour un alcoolique ; et quand je pense qu'on va le mettre en bière. »



LE RETOUR DE L'ABOMINABLE DOCTEUR PHIBES

Dr Phibes Rises Again (1972). Réal. : Robert Fuest. Int. : Vincent Price, Robert Quarry, Hugh Griffith, Terry Thomas, Peter Cushing. Dist. R.C.V.

Alors que nous le pensions parti pour un repos éternel, voici revenir le Docteur Phibes, ramené à la vie par une connection particulière entre la lune et les planètes éternelles (dixit le dialogue). Comme un bonheur n'arrive jamais seul, on apprend que tous les 2000 ans coule la rivière de la vie sous la tombe d'un pharaon. Phibes décide donc d'y conduire le corps sans vie de son épouse afin de la faire revivre. Pour cela, il dérobe un papyrus à un occultiste, Biederbeck, qui n'aura de cesse de le retrouver.
Sans avoir la perfection de l'original, ce « retour » ne manque pas d'intérêt. Le premier est l'interprétation savoureuse de Price qui en rajoute dans le grandiloquent et dans l'humour ; rappelons que son personnage s'exprime sans ouvrir la bouche. L'histoire est rythmée par une série de meurtres qui ne déméritent pas en comparaison du précédent : pointe qui surgit de l'écouteur d'un téléphone, serpents qui ne sont pas tous mécaniques, homme enfermé dans une bouteille de gin géante et jeté à la mer, etc.

L'intérieur grandiose des pyramides permet à Fuest de concevoir des décors superbes et kitsch, et il disperse quelques images poétiques dans un film qui a du style. On a longtemps attendu une troisième histoire vaguement annoncée sous le titre **The Brides of Phibes,** et jusqu'à l'an passé on pouvait avoir quelque espoir quand la compagnie Laurel annonçait un certain **Phibes Resurrected** qui ne figure plus à son programme actuellement. Le docteur Phibes est mort, vive le docteur Phibes !

AFTER HALLOWEEN

Terror Train / (Le monstre du train). (1980). Réal. : Roger Spottiswoode. Int. : Ben Johnson, Jamie Lee Curtis, Hart Bochner. Dist. : Colombus.

Tourné après **Halloween, The Fog** et **Prom Night**, ce film avait pour but de profiter de la soudaine gloire de J.L. Curtis dans le domaine du film d'adolescents persécutés par un tueur fou. Heureusement elle en est sortie depuis. **Terror Train** demeure quand même un des plus réussis du genre car l'action se déroule dans un lieu clos, donc pas d'issue de secours, et pendant un bal costumé, donc pas de possibilité de connaître le visage du tueur qui est tout le temps présent. La photographie est magnifique : il faut dire que John Alcott, le responsable, a travaillé longtemps avec Stanley Kubrick. L'histoire est classique mais ménage quelques surprises ; fausses pistes imaginatives et sursauts garantis. Ce style de films a fait long feu et la plupart d'entre eux ne méritent que l'oubli ; pas celui-ci.

LES MASQUES DE LA MORT

The Masks of Death (1984). Réal. : Roy Ward Baker. Int. : Peter Cushing, John Mills, Anton Diffring, Ray Milland, Ann Baxter. Dist. : Proserpine.

C'est un Sherlock Holmes vieillissant que nous retrouvons dans ce téléfilm ; à l'aube de la Première Guerre mondiale. Il est confronté à deux affaires qui se révèleront être liées. Comme souvent, l'aspect fantastique des affaires est réduit à une explication logique après que Holmes s'y fut intéressé. Je ne vous révèlerai donc pas qui sont ces « démons avec des cornes et des visages de porcs », dont les victimes ont le visage déformé par la terreur. L'intrigue est bien menée et l'interprétation est à la hauteur du prestigieux générique. Peter Cushing retrouve le personnage de Holmes avec un plaisir communicatif. Ce film devait être le premier d'une nouvelle série et pourrait demeurer unique pour diverses raisons, dont l'état de santé de P. Cushing. C'est d'autant plus regrettable que l'épisode suivant devait être une nouvelle version du « Chien des Baskerville »...



LE RETOUR DE L'ABOMINABLE DR. PHIBES (Vincent Price)

TRAIN EXPRESS POUR L'ENFER

Night Train to Terror. (1985). Réal. : Jay Schlossberg-Cohen (d'après la jaquette vidéo). Int. : John Philip Law, Cameron Mitchell, Charles Moll, Ferdy Mayne. Dist. : A.P.A.

Le curieux film que voilà ; présenté comme un film à sketches, il surprend par l'absence d'unité. Tout s'explique lorsque l'on sait qu'il sagit en fait de 3 films non terminés qui sont ici réunis au petit bonheur la chance. Les deux premiers (« Harry » et « Gretta ») ont été tournés en 1982 par John Carr, l'autre, « Claire Hansen », est en fait un autre film fait en 1979 par Philip Marshak et intitulé **Cataclysm.** L'impression que l'on a est celle de visionner des « promo-réel » (extraits de films présentés sans souci de continuité aux acheteurs des marchés du film), le rythme est infernal, les séquences se suivent sans logique apparente et il en est d'étonnantes. La première histoire se déroule dans un hôpital qui fournit des organes aux écoles de médecine ou où on dépèce à tour des calpels de jolies jeunes femmes dénudéeés ; le final est très gore. Dans le deuxième, on visite le « Club de la Mort » dont les membres s'amusent à inventer de nouvelles façons de braver la mort. Enfin, on retrouve un chasseur de nazis qui reconnaît un ancien tortionnaire qui semble ne pas avoir vieilli depuis la guerre. Tout cela aboutira à l'apparition du diable et de quelques monstres. Ai-je été assez confus ?

Marcel BUREL

AFTER HALLOWEEN (LE MONSTRE DU TRAIN).



NEW-YORK 1997



Mission impossible pour ce mercenaire chargé d'aller récupérer en pleine zone interdite un président américain fourvoyé par mégarde. Le salaire du héros : sa vie. La zone interdite : New York !

U.S.A. 1997... L'enfer !

Après des œuvres plus essentiellement basées sur le suspense, l'attente, et où l'unité de lieu se voyait réduite à sa plus simple expression (**Assaut, Halloween, Fog**), Carpenter se lançait ici dans le film d'aventures sur des accents d'apocalypse annonçant les fins de civilisation. Préfigurant déjà ce que sera un **Blade Runner,** deux ans plus tard, nous voici en pleine politique-fiction.

En 1997, en effet, la cité américaine est depuis une dizaine d'années transformée en un gigantesque bagne urbain. Face à une recrudescence du banditisme atteignant les 400 % (on aime ces précisions d'un temps où les sondages et les pourcentages prévisionnels savent régir notre environnement social), les États-Unis n'ont pu trouver que ce moyen moderne pour parquer ses marginaux et ses délinquants. Des vivres sont parachutés chaque mois et la condamnation se prononce à perpétuité.

Là s'est reconstitué, vaille que vaille, un semblant de société où le plus fort règne sur le plus faible, où certains dingues, tapis bestialement dans les sous-sols, ont recours au cannibalisme lorsque les fins de mois s'avèrent difficiles. C'est dans cette étrange et impitoyable cour des miracles que vient s'écraser l'avion du Président, saboté par des résistants gauchistes (l'Amérique sera-t-elle de droite en 1997 ?), alors que le grand homme se rendait à une conférence au sommet. Parmi ses interlocuteurs, l'Union Soviétique, à qui il devait communiquer un message extrêmement important enregistré sur une cassette magnétique.

Pour récupérer le Président et son message, Hauk, le chef de la police, expédiera l'affreux Snake (Kurt Russell), un futur déporté sur l'île de Manhattan, qui voit là la possibilité de recouvrer sa liberté.



Un mal de vivre typique des fins de millénaires

Épopée désespérée, bruyante, violente et profondément pessimiste, **New York 1997** semble contenir toute l'angoisse des fins de millénaires. Que tout se brise dans la tourmente pour que puisse enfin renaître quelque chose de nouveau et de plus viable. Le film cherche à frapper, à atteindre. On peut le qualifier de film d'action dans la mesure où il est impossible de s'y ennuyer une minute. Mais ce qui fait assez mal, c'est qu'il compose là une apologie d'une civilisation qui semble poursuivre ses excès bien qu'elle ait pu prendre conscience de ses modes de vie essentiellement guerriers. Il y a là une peinture extraordinairement prenante (c'est bien ce qui est inquiétant) de l'homme et de la puissance que peuvent lui fournir ses armes, sa force, sa volonté de se mesurer aux autres. Pour que puisse survivre une société essentiellement basée sur le culte du profit et de la hiérarchie sociale, les dirigeants ont carrément gommé tous ceux qui s'opposent au système ou qui souhaitent en profiter sans passer par le jeu de l'exploitation.

Le fait que toute l'île de

Manhattan renferme trois millions de prisonniers est déjà assez significatif (on nous dit même qu'il s'agit seulement des survivants d'une guerre massive avec la police) ; mais alors, que se passera-t-il le jour où Manhattan ne renfermera plus que trois millions d'honnêtes gens en liberté, et que les prisonniers s'ébattront dans les cinquante autres états ? Beau film de zombie moderne en perspective, non ?

Les héros sont fatigués !

La psychologie du héros, Snake Plissken, force l'intérêt. On pense à ces anciens combattants désabusés qui en ont trop vu. Le dialogue fait d'ailleurs référence à ses décorations obtenues à Leningrad et en Sibérie (révélateur mais frustrant, on aimerait en savoir plus. La guerre froide se serait-elle réchauffée ?). Mais le plus navrant et le plus pessimiste, c'est qu'il y a ce salaud de policier (Lee Van Cleef), de mercenaire (Kurt Russell), de Président (Donald Pleasence), de Duke, le nouveau roi de New York (Isaac Hayes) et encore pas mal d'autres salauds de leurs espèces, et qu'on n'a jamais vraiment envie de prendre partie pour les uns ou pour les autres, nous contentant de prier dévotement : qu'ils crèvent tous. C'est ce qui frappe dans **New York 1997.** Pour qui Carpenter prend-il partie, que cherche-t-il vraiment à nous dire ?

Parce que ce n'est pas la fable morale qui semble l'intéresser. Carpenter se complait, dans un final très ambigü, à donner lui-même un beau coup de pied dans le panier de crabes qu'il vient de nous étaler. Il ne nous récitera pas la leçon de **Rollerball** (comment canaliser la violence ?), de **Soleil Vert** (où trouver la nourriture et comment éliminer les inutiles ?), ou encore de **L'Âge de Cristal** (comment réduire la population ?). Il ne semble pas soucieux de nous expliquer comment l'Amérique en est arrivée là, ni pourquoi son personnage a viré du héros médaillé au violent marginal. À la fin, Snake va accepter à nouveau son vrai nom de Plissken, mais est-ce pour autant qu'il va reprendre goût à la société ? Pas vraiment. Au terme de cette folle aventure, il aura la revanche mauvaise, ou peut-être l'humour, tout simplement, de jouer encore un bon tour à la civilistion américaine. On suppose qu'elle s'en remettra quand même. Rendez-vous dans une dizaine d'années...

Mais le fait que le film soit désespérant, démoralisant et sanctionnant, ou pour le moins fustigeant, des modes de vie à remettre en cause, n'intervient aucunement sur sa qualité même. La représentation de l'infernal peut revêtir de savoureux aspects (qu'on se souvienne des hélicoptères d'**Apocalypse Now** mus par une chevauchée des Walkyries complices). Le film a les moyens – sept millions de dollars – et nous les fourre sous les yeux. L'art des décorateurs a consisté à nous faire croire à cette jungle urbaine qu'est devenu un New York peuplé d'épaves de toutes sortes, de commerces abandonnés, et qu'éclairent fugitivement ça et là quelques braseros. L'habitacle disloqué du président, écrasé là en pleine rue, rend encore davantage cette impression de contrée inaccessible où les sauvages seront aussi au rendez-vous.

Les auteurs se réclament d'une certaine approche humoristique, voire ironique. En fait, trop ancré dans notre culture, trop démonstratif de nos angoisses collectives et de nos problèmes sociaux, **New York 1997** a aussi la particularité d'aider à la réflexion sur notre mode de vie actuel, et il n'y a sûrement rien d'humoristique là-dedans.

Jean-Pierre PUTTERS







U.S.A. 1980. Réal. : John Carpenter. Scén. : John Carpenter et Nick Castle. Phot. : Dean Cunday. Déc. : Joe Alves. Mus. : John Carpenter et Alan Howarth. Eff. Spéc. : Roy Arbogast, C. Cominsky, G. Dodge, D. Stotak. Int. : Kurt Russell (Snake Plissken), Lee Van Cleef (Bob Hauk), Donald Pleasence (le Président), Ernest Borgnine (Cabbie), Isaac Hayes (Duke), Harry Dean Stanton (Brain), Adrienne Barbeau (Maggie), Season Hubley (O'Nuts), Tom Atkins (Rehme). Durée 99 minutes.

SPACEBALLS

Il fallait que ça arrive un jour ou l'autre. Il fallait que Mel Brooks sorte de six ans de silence pour venir piétiner allègrement les plates-bandes de la science-fiction B.C.B.G. Aucun de vos héros favoris n'en sortira intact et les effets spéciaux les plus élaborés sont mis au service de la parodie. Après tout, dans l'espace, personne ne vous entendra rire...



Les films de Mel Brooks sont de véritables moulinettes. Personne n'en sort intact et toutes les intégrités se trouvent pilonnées avec une santé redoutable. Le western du **Shérif est en Prison** est celui des grosses farces de bandes dessinées. Héros zéros. **La Dernière Folie de Mel Brooks** décrit avec faste et sans paroles la jungle hollywoodienne. **Le Grand Frisson** ironise sur Hitchcock ; les oiseaux n'agressent plus le gugusse mais l'arrosent d'une fiente agressive. Plus près de nous, **Frankenstein Junior** décalque en noir et blanc les vieux classiques du film d'épouvante de la Universal. Reconstitution hyper-léchée du cadre gothique, monstre pathétique, musique lyrique... tout y était transposé. Créature et savant dansaient en smoking et chapeau claque mais le cœur, l'amour d'un genre, y étaient aussi présents. Après tout, on se moque seulement de ce qu'on aime. **Spaceballs** se veut être à la science-fiction ce que **Le Shériff est en Prison** est au western, la satire définitive, la parodie de référence. Et ce n'est **Les Débiles de l'Espace** qui ont rempli cette fonction suprême. Déjà dans le dénouement et les points de suspension de **La Folle Histoire du Monde,** Mel Brooks, en quelques plans mémorables, en quelques effets spéciaux délirants, annonçait clairement son intention de couler les clichés du space opéra. Cela fait maintenant six ans.



Entre temps, Mel Brooks aura fondé sa propre maison de production, laconiquement baptisée Brooksfilms. Une compagnie prospère dès la sortie de son premier rejeton qui n'est autre que l'**Elephant Man** de David Lynch. Un film risqué qui sera suivi du **Docteur et les Assassins** de Freddie Francis, de **La Mouche** de David Cronenberg et enfin de **Solarbabies,** une vaste production de science-fiction qui connut, par contre, un cuisant échec commercial aux States. Voilà qui fait à merveille le trait d'union avec **Spaceballs** (traduisez « Les Roupettes de l'Espace » !) 22 millions de dollars ont été investis dans cette parodie dont les moyens rivalisent avec ceux d'un film dit « sérieux ». En deux mots, cette bande, dynamitage de tout ce qui a pu être mis en boîte entre **Le Magicien d'Oz** et **Aliens,** embraie sur un argument de choc : plusieurs habitants d'une planète lointaine décident de perturber les noces de la Princesse Vespa, leur voisine stellaire. Metteur en scène, Mel Brooks interprète évidemment un personnage. Ou plutôt deux. Le premier est le despotique et méprisable Skroob, président de la planète Spaceball. Sa devise : « Je baise le peuple ». Second rôle à son actif, celui de Yogurt le Magnifique, un magicien de trois pieds de haut qui dispense toute la sagesse de l'univers en confectionnant des coupes de fruits garnies de sa photo. À l'évidence, Yogurt est une réplique « brooksienne » du Yoda des **Star Wars.** De même, Lone Starr fleure bon le Han Solo d'Harrison Ford. Un héros solitaire parcourt les espaces interstellaires à bord d'un vaisseau au look de camping-car dont les antennes en forme d'oreilles de lapin lui tracent le chemin. Parler de héros revient bien sûr à évoquer la princesse de service, Vespa, princesse des Druides, une altesse royale pourrie de bons soins. Son père est le roi Roland, un monarque d'une richesse extravagante et d'une avarice tout aussi folle. Toujours dans l'entourage de Vespa, l'inévitable androïde Dot Matrix toujours présente et dont les attributions tiennent aussi bien de la protection rapprochée que des tâches ménagères. Le bestiaire trouve en Lord Dark Helmet

(Rick Moranis, vu dans **Ghostbusters** et **La Petite Boutique des Horreurs**) son éminence grise. Binoclard, il est le terrifiant commandant de la flotte spatiale de Spaceball, une autre façon de voir Darth Vader. Barf, moitié-homme moitié-chien est son compagnon le plus fidèle. Toujours dans le camp des méchants, le Colonel Sandurz, dévoué corps et âme à Dark Helmet. Passons sur le Prince Valium, fiancé de la Princesse Vespa qui est, comme son nom l'indique, éternellement somnolent. Mais la figure la plus irrésistible du lot demeure sans contexte Pizza the Hut, bien nommé puisque ressemblant à une gigantesque pizza gonflée. Il s'agit d'un joyeux piratage de Jabba the Hut, le batracien énorme qui tenait prisonnière la princesse Leila dans **Le Retour du Jedi.**
Même si **Spaceballs** promet une hilarité permanente, les effets spéciaux ont bénéficié d'un soin particulier. Peter Donen, qui avait goûté à l'aventure spatiale avec **Flight of the Navigator**, emploie les moyens classiques : écran bleu, miniatures et animation par rostoscope. Sa société, Apogee, n'a nullement les moyens de l'ILM de George Lucas, mais compense par l'ingéniosité de ses techniciens, ainsi que par l'apport inconditionnel d'Albert Whitlock, l'un des plus grands spécialistes en matière de matte paintings. Pour tout ce qui touche aux maquillages et aux créatures, la production a confié le travail à un département d'ILM également chargé de certains effets sonores chers à Mel Brooks (les flatulences !).
La franche rigolade n'interdisant pas une certaine tenue vis-à-vis des canons de la science-fiction, c'est avec joie et espoir que nous vous disons « Que la Farce soit avec Toi ! »...

Jack TEWKSBURY



Maitland McDonagh's

AVANT-PREMIÈRE

Si on s'amuse à traduire mot à mot les titres originaux de certains films d'épouvante américains, on constatera que bon nombre d'entre eux constituent en fait des avertissements. « Ne répondez pas au téléphone », « Ne regardez pas dans la cave », « N'entrez pas dans la maison », « N'ouvrez pas la fenêtre », « Ne vous promenez pas dans les bois », etc.
Au moins, on sait à quoi on s'attend. Comme ça, si le message ne vous convient pas, vous faites tout simplement le coup du : « Je ne vais pas au cinéma ».
The gate, Alien Predators et Witchboard pourraient également prétendre à des sous-titres du genre « Ne lambinez pas autour du portail de l'enfer », « Ne passez pas vos vacances hors des sentiers battus » ou encore « N'invoquez pas les esprits à tort et à travers »...



ALIEN PREDATORS

Alors qu'ils passent de paisibles vacances sous le soleil espagnol, trois jeunes Américains, Damian, Michael et Samantha, découvrent des troupeaux de bétail massacrés dans l'ancien village de Duarte. Il n'en faut pas davantage pour les précipiter dans une aventure qui les amènera à découvrir un laboratoire secret de la NASA à deux pas de Duarte, où une épidémie d'origine inconnue fait rage. Des microbes extraterrestres rapportés de la Lune par la mission Apollo 14 ont contaminé les savants d'horrible façon. Le gouvernement U.S. s'apprête à napalmiser Duarte afin d'éviter une catastrophe d'envergure planétaire. En quelques heures, nos trois héros, épaulés par un certain Dr Tracer, vont devoir : premièrement récupérer un échantillon des parasites, deuxièmement trouver un vaccin, troisièmement sortir de Duarte, et quatrièmement éviter de se faire massacrer par les villageois contaminés. Bon courage, les copains...
Une dose d'**Experiment 2000** de George A. Romero, un trait de **Contact Mortel** de Hal Barwood, un soupçon de **Mutant** de John Bud Carlos, une bonne giclée d'**Alien** de qui vous savez, vous agitez bien le tout et vous obtenez un **Alien Predators** bien frappé. L'originalité, c'est dans la distribution qu'il faut la chercher : Dennis Christopher (**Fondu au Noir**), Martin Hewitt (**Un Amour Infini**) et Lynn-Holly Johnson (**Les Yeux de la Forêt**) enfin réunis ! C'est déjà une bonne raison pour aller voir le film de Deran Sarafian.

ALIEN PREDATORS *(Trans World Entertainment). Réal. : Deran Sarafian. Prod. : Deran Sarafian et carlos Aured. Co-prod. : Michael Sourapas. Scén. : Deran Sarafian. Mus. : Chase/Rucker Productions. Avec Dennis Christopher (Michael), Martin Hewitt (Damian), Lynn-Holly Johnson (Samantha).*



WITCHBOARD

Alors qu'elle s'amuse en toute innocence avec un ouija (sorte de tableau mystique incrusté de lettres de l'alphabet et servant à invoquer les esprits), la jolie Linda réveille malencontrueusement l'âme du terrible Malfeitor et réalise avec horreur qu'elle ne peut pas le renvoyer d'où il vient. L'épouvante s'abat alors sur la paisible cité californienne où elle vit et qu'elle va tenter de soustraire aux démons grâce à l'aide de Brandon et de Jim qui, en outre, se disputent ses faveurs...
Il se peut que le ouija fatal provienne de mythes antiques, mais une chose absolument certaine n'échappera pas à l'amateur vigilant de cinéma fantastique : d'où qu'ils proviennent, les esprits invoqués par les mortels appartiennent immanquablement aux pires espèces de monstres qui se puissent imaginer. Alors « ne vous posez pas trop de questions », et rendez-vous dans deux mois.

WITCHBOARD *(Cinema Group). Avec : Tawny Kitaen (Linda Brewster), Stephen Nichols (Brandon Sinclair), Todd Allen (Jim).*

THE GATE



« Méfiez-vous du sorcier : s'il parvient jusqu'à notre monde, les anciens Dieux se déchaîneront et feront régner l'Enfer sur Terre. La fin du genre humain se trouve de l'autre côté de ce portail... »
Voilà qui résume bien l'intrigue. Comme dans la stupide et écœurante **Sentinelle des Maudits** du non moins maudit Michael Winner, une simple porte située dans un local apparemment peu fait pour ça nous sépare de l'Enfer. Ici, elle se trouve dans une arrière-cour de banlieue. Glen, sa sœur aînée Al et son petit ami Terry tombent par hasard sur la porte fatidique : c'est donc sur leurs frêles épaules que repose désormais la lourde responsabilité d'empêcher le démoniaque Lord de déchaîner ses instincts meurtriers contre notre pauvre planète. Sur le modèle de **Trick or Treat, The Gate** assimile le hard-rock à une musique satanique ; c'est en effet aux accents d'un morceau de heavy-metal joué par le groupe Sacrifyx que les forces des ténèbres se manifestent. Comme quoi cette forme de musique serait bien aussi nocive que certains se plaisent à le clamer.
Les effets spéciaux nous offrent, entre autres réjouissances, un essain de plus de deux mille mites (du moins si l'on croit le dossier de presse) et une créature monstrueuse animée par stop-motion, que Randall William Cook décrit comme « un homme-serpent à six bras et quatre œils dont la fabrication a demandé près de quatre mois ». Ce démon sera flanqué de vicieux serviteurs, « mélange de figurants costumés et de marionnettes », dit Cook, « miniaturisés grâce à des objectifs spéciaux qui ne les feront mesurer qu'une quarantaine de centimètres à l'écran ». Cook, assisté par Craig Reardon (**Poltergeist, Une Créature de Rêve**), a créé quelques uns des effets spéciaux les plus mémorables de ces dernières années, parmi lesquels les molosses de **S.O.S. Fantômes** et la chauve-souris de **Vampire, vous avez dit Vampire ?** Si ces deux brillants techniciens apportent un incontestable « plus » au film, il n'empêche que tout ce qu'on peut en dire tient dans cette phrase : « Ne lambinez pas autour du portail de l'enfer ». Et on n'y peut rien.

Maitland MC DONAGH
(Traduction Bernard Achour)

The Gate *(Alliance Entertainment/New Century Vista).*
Réal. : Tibor Takacs. Prod. : John Kemeny. Coprod. : Andras Hamori. Scén. : Michael Nankin. Phot. : Thomas Vamos. Déc. : William Beeton. Mont. : Rit Wallis. Mus. : Michael Hoenig et J. Peter Robinson. SPFX : Randall William Cook. Maq. : Craig Reardon. Avec Stephen Dorff (Glen), Christa Denton (Al), Louis Tripp (Terry), Kelly Rowan (Lori Lee), Jennifer Irwin (Linda Lee), Deborah Grover (Mom), Scot Denton (Dad), Ingrid Weniger (Paula).

NEW LINE CINEMA

DE JEAN-LUC GODARD À FREDDY KRUEGER

Après Troma et avant beaucoup d'autres, une maison de production prospère : New Line, digne héritière des meilleures années de Roger Corman. *Alone in the Dark, Critters, X-Tro* **et maintenant la série des** *Freddy*, **succès phénoménal et naissance d'une star de l'effroi. La recette d'un tel engoument : un peu de dollars et beaucoup d'idées, la devise de Robert Shaye, président-fondateur de la compagnie. Une compagnie qui aurait fait ses premiers pas dans le monde de la distribution en sortant aux States** *One plus One* **de Jean-Luc Godard !**



La passion du cinéma apparaît souvent dès l'enfance. Robert Shaye, président-fondateur de New Line, en sait quelque chose. Encore tout gosse, il projetait dans un minuscule cinéma, aménagé dans son garage, des dessins-animés en 8 mm. Plus tard et assez naturellement, il emprunte la caméra 16 mm de son père. Cheminement logique. Et le voilà pris d'une passion tout aussi dévorante pour la photographie. Tout ce qui était mariage ou réception au nord de Detroit faisait appel à ses talents. Sa carte de visite arborait fièrement ce slogan « Immortaliser ce moment » ! Quelques années après, il travaillait comme photographe commercial. Les sujets allaient du garage à la piscine ! Étape suivante, l'université de Michigan où il suit aussi bien les cours commerciaux qu'artistiques. Les premiers pas dans le monde du cinéma, Robert Shaye les fait comme figurant dans un obscur *Sunrise at Compabella* (1960) de Vincent J. Donehue, biographie de Franklin Roosevelt. Les barreaux suivants de l'échelle qui mène au succès suivent plutôt la pente ascendante : un job de veilleur de nuit à la Paramount puis à la Warner Bross, tout de même ! Shaye disparaît ensuite une année en Europe. Il revient aux États-Unis et suit des cours de droit, non pas pour apprendre le code civil, mais pour cerner tout ce qui touche à la jurisprudence, au copyright, études pouvant servir à aborder le monde du cinéma. D'ailleurs, il prend des cours de mise en scène à l'Université de Columbia, ce qui l'amène à réaliser des courts-métrages. L'un d'eux lui valut de partager le grand prix d'une compétition entre universités, ex-æquo avec un certain Martin Scorsese venant de New York ! Shaye voit enfin le bout du tunnel. Ne pouvant bénéficier du soutien d'une quelconque société, il crée New Line. Le catalogue du nouveau né : trois des propres courts métrages de Robert Shaye, ceux d'un couple d'amis et deux productions tchécoslovaques. Les films étaient bien sûr destinés essentiellement aux musées et universités. Parti de peu, New Line progresse, emploie trois ou quatre personnes et tombe sur un deal avec Jean-Luc Godard pour la distribution de son film sur les Rolling Stones *Sympathy for the Devil*.

Ceci aide à sortir du ghetto de l'exploitation scolaire et culturelle mais n'apporte pas les dollars. A Cannes, installés dans un hôtel de troisième classe, les gens de New Line (maintenant installés au Majestic) achètent *Même les Nains ont commencé petits* de Werner Herzog et *Mimi Métallo blessée dans son honneur* de Lina Wertmüller, deux films « art et essai ». Dans ce domaine, New Line acquiert les droits U.S. de *Médée* de Pasolini, *Malher* de Ken Russell, *Affreux, Sales et Méchants* de Scola, *Beau Père* de Bertrand Blier, *Le Charme Discret de la Bourgeoisie* de Bunuel... Parallèlement, le catalogue (aujourd'hui 150 films) se garnit de documentairesmusicaux (*Magical Mystery Tour* des Beatles, *Reggae Sunsplash* sur Bob Marley, *Journey Thought the Past* de Neil Young...). New Line exhume le sérial *Flash Gordon conquers the Universe*, sort le *Pink Flamingos* de John Waters (dont elle produira plus tard *Polyester* en Odorama) et joue la carte du film d'horreur en exploitant *La Colline a des Yeux, La Nuit des Morts-Vivants, Sœurs de Sang* de De Palma, *Massacre à la Tronçonneuse* (déjà rentabilisé dans les caisses de la Mafia), *Evil Dead*... Hétéroclite, New Line lance sur le marché américain les aventures du karatéka japonais Sonny Chiba dans la série *Street Fighters*.

La première production New Line à part entière est *Les Risque-Tout* (*Stunts*, 1978) de Mark Lester, petit budget évidemment, sur le monde des cascadeurs de cinéma. Le film coûte 600 000 dollars et en rapporte 2 000 000. 1982, New Line produit ou co-produit *Alone in the Dark* de Jack Sholder, *The Firts Time* (une comédie) et *Polyester*. Mais c'est *Les Griffes de la Nuit* qui fait décoller la compagnie, un investissement de 1 800 000 $ pour des recettes de 23 000 000 $. *Elm Street, La Revanche de Freddy* de Jack Sholder coûte 22 000 000 $, apporte 30 000 000 & ! *Freddy 3, Les Griffes du Cauchemar* débourse au départ 4 300 000 $ et atteint 44 000 000 $ au box-office. Le bonheur. L'imagination et le talent paient parfois. Sans atteindre des sommets, *Critters* fonctionne correctement, suffisamment pour qu'une séquelle soit actuellement en pré-production. Le polar *Quiet Cool* et *My Demon Lover* ne crient pas misère non plus...

Entretien avec
ROBERT SHAYE

M.M. : New Line vient de souffler ses vingt bougies. Vos débuts furent rudes...

R.S. : Nous avons commencé tout petit en distribuant presqu'exclusivement des films tournés en Europe. Nous avons également un stock de production allant de Peter Watkins à Claude Chabrol, Bresson, Godard, Mizoguchi... La plupart de ces films, nous les avons découverts lors de nos premiers déplacements à Cannes. Notre circuit de distribution comprenait les lycées et universités. Le premier film que nous avons sorti en salle a été le **One plus One/Symphony with the Devil** de Jean-Luc Godard, il y a de cela 12-13 ans. Nous avons ensuite évolué vers une distribution commerciale dans les salles d'exclusivité. C'est seulement après que nous avons décidé de produire nos propres films...

*M.M. : Hormis quelques rares titres (cf. le polar **Quiet Cool**), vous semblez vous précialiser dans le fantastique : **X-Tro, Alone in the Dark**, les trois **Nightmare on Elm Street, Critters...***

Et cela pour plusieurs raisons. D'une part, nous faisons des films appartenant à une catégorie précise, le fantastique ou la science-fiction, et n'excédant pas 5 millions de dollars de budget. De cette façon, nous pouvons aussi nous lancer dans la mise en chantier d'œuvres plus coûteuses. En ce qui concerne ce que le public aime en ce moment, c'est-à-dire les effets spéciaux, vous pouvez les inclure dans un film au budget moyen de 3 à 5 millions. Leur prix n'est pas si exorbitant que ça. Une autre raison : les gens se déplacent pour des films à petit budget lorsque ceux-ci ont quelque chose à raconter. Les jeunes de 15 à 25 ans aiment le cinéma fantastique, de science fiction, les thrillers, et vont volontier voir nos productions, enfin ce type de films, même s'il n'y a pas de grands noms sur l'affiche. New Line essaie de contenter ses clients.

*Pour parler de la série des **Griffes de la Nuit**, avez-vous dès le départ réalisé le potentiel commercial de Freddy ?*


LES GRIFFES DE LA NUIT.




MY DEMON LOVER.

R.S. Pas du tout. Nous avons aimé l'idée relevant du fantastique que les gens pouvaient être menacés dans leurs rêves, mais nous ne pensions pas à l'époque que Freddy allait être la star du film, une star tout simplement. Nous pensions que seulement le thème avait ce potentiel. Dans le premier épisode, nous avons fait gaffe de ne pas trop montrer Freddy, de la garder dans l'ombre le plus longtemps possible ; parce qu'il s'agissait avant tout d'un homme maquillé. Nous ne voulions pas le dévoiler trop clairement...
Le personnage de Freddy est devenu de plus en plus populaire. A tel point que pour la promotion du 3, il se trouve dans les extraits publicitaires du film. C'est une des choses passionnantes du métier, parfois vous ne savez pas à l'avance ce qui va faire fonctionner votre film et lorsque celui-ci dépasse vos espérances, vous êtes extrêmement heureux !

*M.M . On a parlé dans la presse d'une confrontation entre le Jason des **Vendredi 13** et Freddy Krueger dans un même film. Qu'en est-il actuellement ?*

R.S. : En effet, Paramount nous a appelés il y a 6-9 mois, avant que **Freddy 3** soit terminé. Et durant une courte période, nous avons accordé un certain intérêt à cette idée. Mais nous avons finalement pensé que cela ressemblerait trop à une farce et que nous tromperions le public. Nous estimons également que Freddy reste un personnage bien plus intéressant que Jason. Jason n'est qu'une machine à tuer sans aucune personnalité et portant un masque de joueur de hockey. Freddy lui, a de l'esprit ; il est drôle, ironique... Pour le moment, il n'est pas question d'une rencontre au sommet entre notre Freddy et Jason.

M.M. : Vous envisagez sans doute un quatrième volet à ses méfaits ?

R.S. : Je dirais « sans beaucoup de doute ». A condition que le script soit crédible et attirant. Mais étant donné l'énorme succès du 3, il y aura certainement un quatrième épisode !

*M.M. : Certaines photos de **Freddy 3** montrent notre héros avec le corps d'une femme, scène qui n'existe pas dans le montage définitif...*

R.S. : Nous l'avons coupée ! Pourquoi ? Parce que nous jugions l'éclairage excessivement fort et le sens général de la séquence artificiel. C'est tout.

M.M. : On retrouve une bonne dose d'humour dans la plupart de vos productions. Hasard ou orientation volontaire ?

R.S. : L'habileté d'Hitchcock nous a appris qu'il devait y avoir de l'humour même dans le plus terrifiant des films. Mais il y a un dosage à respecter, de façon à ne pas se moquer du public. Doser certains moments précis par exemple, mais ne pas donner dans le rire en permanence. Parce que les spectateurs cherchent tout de même à avoir peur. Mêler de trop près horreur et comédie serait comme un jeu de pistes que l'on fausse dès le départ. Si vous tournez **Frankenstein Jr**, votre objctif est de faire rire. Je crois qu'il faut se fixer une ligne dès le départ.

M.M. : Vous faites toujours appel pour les effets spéciaux aux meilleurs spécialistes du genre : Mark Shostrom, les frères Chiodo...

R.S. : Pour **Freddy 3**, nous avons utilisé plusieurs personnes. Mark Shostrom s'est occupé des effets mécaniques avec Peter Chesny ainsi que de quelques effets de maquillages. Kevin Yagher a réalisé les maquillages de Robert Englund. Nous cherchons à créer dans ce domaine une équipe qui puisse travailler avec nous de film en film. Le chef-opérateur de **Freddy 1** et **2**, Jacques Haitkin, n'a pas collaboré au troisième parce qu'il tournait à ce moment-là **My Demon Lover**, un autre de nos films. Il travaille actuellement sur **Hidden**, qui va être distribué en octobre, une histoire d'extraterrestres avec Kyle Maclachlan (**Blue Velvet**).

M.M. : Votre organisation possède de un côté Roger Corman de la grande époque...

R.S. : Un peu, oui. Nous essayons de faire mieux que lui, bien qu'il ait réalisé un boulot formidable en faisant travailler des metteurs en scène et techniciens de très haute qualité. Nous avons nous-mêmes profité de ces techniciens. Corman leur a insufflé le goût de la série B, des films fantastiques, en leur donnant les moyens de bosser, de tourner, de se faire les dents.

M.M. : Comment voyez-vous des compagnies qui, comme Empire ou Troma, produisent des films fantastiques en grand nombre ?

R.S. : Nous pensons que nous sommes les meilleurs de toute évidence. Empire et Troma, d'une certaine façon, donnent dans le fantastique mais ont des budgets parfois trop bas. C'est dangereux financièrement de tromper le public en lui offrant des budgets minuscules ou des histoires idiotes. Les gens veulent du neuf, de l'imagination et des effets décents. Vous ne pouvez pas dire : « Eh, je vais tourner un film d'horreur ! », réaliser **Killer Robot 3** et vous attendre à ce que le public vous suive !



Des extra-terrestres en visite : STRANDED.

*M.M. : La production de **Critters 2** est en cours ?*

R.S. : Je ne peux pas trop parler de l'histoire. Le script est le premier travail d'un tout nouveau scénariste. Mais il a signé avec New World Pictures avant que nous le rencontrions ! Je peux vous révéler à ce propos que le directeur du département production de New World, Jeffrey Schechtman, nous a rejoint. Il a lancé quelques uns des meilleurs films de la firme : **House, Soul Man...** Dans le second **Critters**, nous retrouverons bien sûr les deux chasseurs de primes, les critters, mais il y aura une autre famille probablement. L'histoire se déroulera quelques années après les événements du premier.

*M.M. : Vous allez, je crois, réaliser un remake de la **10e Victime** d'Elio Petri ?*

R.S. : Non, ce n'est pas un remake. Il y a d'abord eu « la 10e victime », une célèbre nouvelle de science-fiction écrite par Robert Sheckley dans les années cinquante. Le film italien avec Marcello Mastroanni et Ursula Andress a utilisé cette histoire comme point de départ. Notre film sera une nouvelle adaptation de l'œuvre de Sheckley. D'ailleurs, vu par Elio Petri, le résultat n'était pas très bon.

*M.M. : Le thème rappelle **The Running Man** avec Arnold Schwarzenegger...*

R.S. : Un tout petit peu seulement. **The Running Man** est l'histoire d'une émission de télévision, d'un homme qui la conteste et qui se fait pourchasser par les sbires de la chaîne. Mais le thème des **Chasses du Comte Zaroff** est formidable. Nous sommes très impatients d'une adaptation de la « 10e victime ». Le processus de production n'en est qu'à ses débuts, nous cherchons un scénariste. Le film sera prêt fin 88.

*M.M. : **Stranded** est encore une histoire d'extraterrestres, d'après Robert Sheckley de surcroît !*

R.S. : On vient de le terminer. Cette fois-ci, les extraterrestres amènent avec eux leur culture. Ils atterrissent sur Terre suite à une erreur de programmation. Ils tombent près d'une ferme isolée par une vieille femme et sa fille à l'aspect punk. Elles sont d'abord terrifiées puis se rendent compte que les extraterrestres ne leur veulent aucun mal. Seulement le shérif et les habitants du coin n'envisagent qu'une solution : les tuer. Les deux femmes se retrouvent donc à protéger leurs visiteurs... **Stranded** est assez différent de ce que nous produisons habituellement.

*M.M. : **Jack in the Box** s'éloigne un peu de votre registre coutumier.*

R.S. : **Jack in the Box** sonne le début d'une nouvelle ère pour nous (rires). Cela ne touche nullement la science fiction ; c'est une comédie sur le fait de grandir dans les années soixante dans une petite ville. Ce sera drôle et sexy. Nous essayons d'être originaux, en reprenant de vieux thèmes pour les orienter dans de nouvelles directions. Nous ne prétendons pas être les premiers à parler de ces choses-là, mais nous cherchons dans la mesure du possible à les présenter différemment. Deux de nos nouveaux films en production : **Hairspay** le nouveau John Waters et **Eat the Rich** une comédie loufoque conçue en Angleterre par Michael White, le promoteur de **Rocky Horror Picture Show** et du **Sacré Graal** des Monty Pythons.

Propos recueillis par Marc TOULLEC



LES GRIFFES DE LA NUIT.



16ème FESTIVAL DU REX



Le spectacle était sur l'écran, le spectacle était dans la salle, et cette année, même le jury s'en est donné à corps joie avec un dépouillement très spécial...

La jeune fille court, court, court à perdre haleine, poursuivie par un monstre horrible, baveux, dégoulinant. Soudain, un avion en papier surgit du deuxième balcon et fonce vers l'écran. Le monstre va-t-il étriper la pauvre fille ?... L'avion va-t-il parvenir jusqu'à l'écran ?... Le public, haletant, n'en peut plus, le suspens est trop fort. Brusquement, la jeune fille trébuche, tombe par terre, se retourne,... et paf !..., l'avion en papier lui arrive en plein dans le pif. La jeune fille hurle. Mais on ne l'entend pas car le public gueule le plus fort qu'elle, braille, siffle, gémit, grogne, aboie... C'est le délire !...

Vous l'avez deviné, nous sommes en plein Festival du Film Fantastique, au Grand Rex. Pour sa seizième édition, un Festival qui a su allier une sélection rigoureuse à, comme d'habitude, un public d'enfer. La plupart des films annoncés ont été programmés, presque tous sous-titrés, films attendus côtoyaient premières mondiales, et films tous publics ont fait bon ménage avec des films d'horreur bien dégoulinants (le plus gros de la sélection). Autrement dit, ça allait de **Joey,** sorte de remake-plagiat-séquelle allemand de **E.T.** à l'esthétique bleutée similaire (hurlement d'un spectateur pendant la projection : « Y en a marre du bleuuuuu !!!) à **The Farm,** de David Keith, un film d'épouvante lovecraftien, qui nous raconte la contamination meurtrière d'une famille de paysans ultra-puritains suite à la chute, à proximité de leur ferme, d'un météore pollueur (réaction du public : « Beuh ! Beuh ! Beuh ! »). Question locomotives, c'est **Freddy 3** qui a ouvert le festival, et Freddy Krueger lui-même, (Robert Englund dans la vie), est venu dire bonjour à ses potes du Rex. Qui s'en sont pris plein les mirettes, et le jury aussi, qui a attribué au film le prix des effets spéciaux. Et il y a eu, mémorable clotûre, **Evil Dead 2,** prévisible Grand Prix. Le film de Sam Raimi, qui est venu sur la scène annoncer par ses galipettes celle de l'acteur principal sur l'écran, vous prend à la gorge dès les premières images et ne vous lâche que dans les dernières minutes. La caméra file, fonce à 100 à l'heure, ça gicle partout, sous l'œil hagard du spectateur ratatiné dans son fauteuil. Raimi reprend les éléments du premier film, s'amuse avec, fait du dessin animé épouvantable, bref ça assure un max. **Maximum Overdrive,** en revanche, de Stephen King, plafonne un peu trop vite pour qu'on tienne la distance, et n'a pas la mise en scène de l'emploi. Quant à la musique d'AC/DC, elle a rendu aphones certains spectateurs qui pensaient pouvoir brailler plus fort qu'elle.

Le public contre les films : qui a gagné ?... Ni l'un ni l'autre car c'est le jury qui a créé l'événement, à travers son seul membre du sexe dit faible, la comédienne Brigitte Lahaie, lors de la remise des prix. Mise au défi du public émoustillé par ses exploits passés dans le cinéma porno (« Elle a pas de culotte !!! »), elle leur a prouvé de visu que tout ça, c'était terminé, et que oui, désormais, elle en portait une. Par contre, le monstre de **Monster in the Closet,** lui, n'en portait pas, (il ne devait pas y en avoir dans les placards où il s'enferme pour dévorer les gens), mais ça ne l'a pas empêché de nous faire bien marrer. Parodie finement réalisée, le film de Bob Dahlin, a fait exploser de rire le Festival. Et puis, film typique du Festival du Rex, **The Kindred** a révélé l'intelligence de ses réalisateurs, Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter, à travers un style nerveux, un récit coup de poing et des acteurs du tonnerre. On ne le dira jamais assez, le film d'horreur, c'est le meilleur banc d'essai des jeunes cinéastes américains. Il y avait aussi **Vamp** , avec Grace Jones dans le rôle d'une strip-teaseuse aux dents longues, dont chaque apparition était saluée comme il se doit dans la salle par des larguages de ballons, des envois de confettis et des cris proches de celui de l'élan pendant la saison des amours. **Street Trash,** film-culte à la violence éclaboussante a hérité du prix « gore », et Jim Muro est venu sur l'estrade filmer le public ravi d'être aussi remuant à l'image qu'au son. Deux films un peu particuliers lors de ce Festival : **Dreamchild,** film de Gavin Millar dont la rigidité de la mise en scène trahit les origines anglaises, une variation sur l'**Alice aux pays des merveilles** de Lewis Carroll, qui mêle souvenir et imaginaire. Et puis **Legend of the Over-Fiend,** surprenant dessin animé japonais à l'esthétique T.V. mais au sujet spectaculaire, agressif et érotique. Tout ce qu'il fallait pour survolter la salle pendant une demi-heure sur grand écran.

Bref, des surprises, il y en a eu de toutes parts. Et le cinéma, c'est fait pour ça, non ?

Jean-Michel LONGO



PALMARES

Licorne d'or (GRAND PRIX) : **Evil Dead 2,** de Sam Raimi
Prix spécial du jury et grand prix de l'humour : **Monster in the Closet,** de Bob Dahlin.
Prix de la mise en scène : **Cat's eye,** de Lewis Teague.
Meilleur acteur : Bruce Campbell dans **Evil Dead 2**
Meilleure actrice : Coral Brouwne dans **Dreamchild**
Prix de la première mise en scène : **Night of the Creeps,** de Fred Dekker
Meilleur court-métrage : **Haute Pression,** d'Olivier Ringer
Meilleurs effets-spéciaux : **Freddy 3,** de Chuck Russell.
Prix spécial « gore » : **Street trash,** de Jim Muro.
Prix de la critique : **Cat's eye,** de Lewis Teague
Meilleure musique : **The boy who could fly,** de Nick Castle.
Prix du public : **Evil Dead 2**

CANNES 87

MAD MARKET

Chronique d'une Mort annoncée, Sous le Soleil de Satan, Good Morning Babylonia, Pierre et Djemila... **Non, non et non ! Cannes, pour l'équipe de** Mad Movies, **c'est le** Marché du Film, **véritable festival parallèle, hanté par des distributeurs vidéo et cinéma, des cinéphiles curieux... Les projections se comptent par centaines. Le choix s'apparente à une roulette russe. Dans le barillet, cinq pruneaux pourris et la découverte, le coup de foudre... Nos preux rédacteurs vous commentent la moisson fantastique de cette année, et par ordre alphabétique en plus. C'est trop de bonheur !**

AMERICAN GOTHIC.

Grande-Bretagne. John Hough.

Une bande de jeunes atterrit sur une île et découvre une étrange demeure meublée à la mode des années vingt. Vit là un vieux couple passablement mystique et rigoriste. Tout de suite agressés par les manières enjouées et très libres des jeunes gens, les deux vieux se font aider de leurs trois enfants attardés mentaux pour les éliminer les uns après les autres. Il ne reste plus que Cynthia, l'une des jeunes filles ; mais depuis le début, on nous avait montré qu'il s'agissait d'un personnage bien à part. Humour noir et excellente réalisation de ce qui pourrait bien être un plaidoyer pour l'éducation libre.

J.P.P.

THE BEAUTY AND THE BEAST.

U.S.A. Eugène Marner.

Très attendu et parmi les premiers à nous parvenir dans le flot de la nouvelle inspiration Cannon : le conte défait (ou quelque chose comme ça). De beaux décors (qui font vraiment décors) de jolis costumes et une ravissante histoire. Fidèles au rendez-vous, une Belle et une Bête sous le maquillage de laquelle se dissimule le beau (oui, enfin bon...) John Savage. Ça n'a pas vraiment convaincu grand monde, surtout lors des passages chantés passablement mièvres. En faut-il plus pour séduire la jeune génération, à qui ces contes sont destinés, et qui ignore encore la version classique ? La réponse dans votre box-office habituel.

J.P.P.

BERSERKER.

U.S.A. Jef Richard.

Un psychopathe grimé en nounours réduit en charpie quelques teen-agers. Le survival dans toute sa banalité. Pas plus mauvais qu'un autre mais si prévisible. Heureusement, les scènes nocturnes sont photographiées avec goût et le grizzly, le vrai, est bien dressé. Échouera un jour ou l'autre sur les rayons d'un vidéo club sous le titre **Les Griffes de l'Ennui.**

M.T.

THE BEAUTY AND THE BEAST.

BLOOD HOOK.

U.S.A. James Mallon.

Critique recherche spectateur ayant tenu plus de trente minutes pour lui raconter la fin (écrire à la revue). Ah oui, c'est très dur ! Bon, ben comme d'habitude, une bande de jeunes arrive tranquille en pleine nature avec les boîtes de coke habituelles, le transistor agressif et le cerveau à vitesse limitée, et alors il y en a qui en meurent. Ciel ! Et tout cela sur fond d'un concours de pêche absolument insupportable. Mais j'en vois qui ont aimé, alors je leur cède la parole :

Le film est magnifiquement dirigé (ah, bon ?) par James Mallon, et les critiques du monde entier saluent le film comme le meilleur de ces dernières années (ah oui ?). Finalement, je m'aperçois que c'est le press-book du film qui dit cela... on comprend tout !

J.P.P.

BLOODY NEW YEAR.

Grande-Bretagne. Norman J. Warren

Trois jeunes types poursuivis par des mauvais garçons se réfugient dans une île où le temps semble s'être mortifié. Ils trouvent un hôtel peuplé de fantômes à la **Shining**. On nous apprendra plus tard que ces étranges phénomènes sont dus à une expérience malheureuse sur la manipulation du temps. Assez mal fagoté, **Bloody New Year** regorge néanmoins d'idées : une boule de rampe d'escalier se transforme en gargouille et mord une main, une nana est agressée par un filet de pêche lardé d'hameçons, une table se métamorphose en monstre... Dommage que le film soit si disparate !

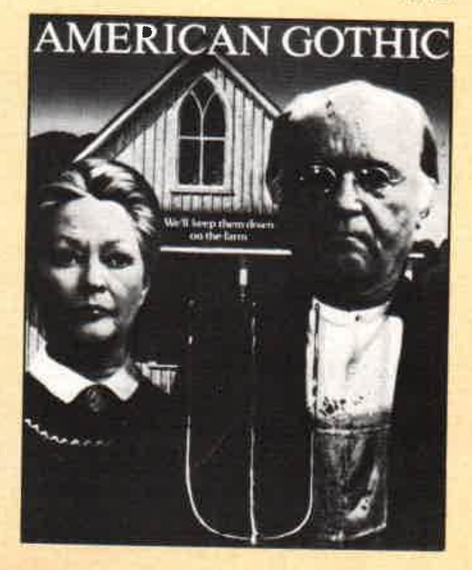
M.B.

THE CALLER.

U.S.A. Allan Seidelman.

Le haut de gamme de la production des studios Empire. Une maison isolée, une femme seule dans l'attente d'une visite, un inconnu ; il n'en faut pas plus à Allan Seidelman pour bâtir un suspense d'une constante densité, un huis-clos ambigü. Deux personnages, l'un est le tueur psychopathe. Impossible de les départager tout au long du film tant le scénariste manipule diaboliquement les ficelles du genre. Malcolm Mac Dowell ajoute encore au trouble ambiant.

M.T.



CASSANDRA.

Australie. Colin Eggleston.

Cassandra possède le don de lire l'avenir. Toute jeune fille, elle en fait usage mais ne peut empêcher le suicide de sa mère. Elle est maintenant une jolie jeune femme dont l'entourage est décimé par un tueur psychopathe. Un retour au fantastique d'ambiance pour Colin Eggleston, auteur de **Long Week End.** Dès les premières images, il enveloppe son film d'une atmosphère moite, cotonneuse. La caméra file, rase le sol à grande vitesse, des battements de paupières filmées en gros plans alourdissent davantage le rythme jusqu'à l'étouffement, l'objectif encore glisse le long du fusil introduit dans la bouche... **Cassandra** débute magistralement. Même si ensuite le scénario se perd un peu dans son « whodunit » (qui est l'assassin ?), le metteur en scène parvient à maintenir une tension égale, ponctuée de quelques meurtres d'une grande cruauté. De même, la conclusion trouve encore à relancer l'angoisse en s'attardant quelques secondes de trop sur le regard de Cassandra. Le cinéma fantastique australien existe toujours, **Cassandra** le prouve.

M.T.

DELIRIUM.

Italie. Lamberto Bava

Il ne s'arrête plus. Reprenant les bonnes vieilles recettes du giallo à la papa (ben oui !) revues et corrigées façon Argento (jusqu'à lui repiquer la charmante Daria Nicolodi), Bava tourne comme une bête. Il cerne ici le milieu particulier d'une revue de charme pour décrire les exploits d'un nouveau tueur sadique. Légèrement vulgaire, malgré le luxe clinquant des décors et de la photographie, **Delirium** a aussi le tort de trop parler. Avec Lamberto Bavard aux manettes c'était à craindre. Non j'exagère, il reste tout de même les chouettes photos de filles par Angelo Frontoni, grand spécialiste de la photo de charme made in Italy.

J.P.P.

DERANGED.

U.S.A. Chuck Vincent

Une révélation, celle de Chuck Vincent, metteur en scène de pornos qui reprend pour l'occasion l'une de ses actrices, Veronica Hart cachée derrière un pseudo, ainsi que Jamie Gillis. **Deranged** décrit le traumatisme subi par une femme enceinte violentée par un inconnu dont elle s'est débarrassé d'un coup de ciseaux dans l'œil. Elle sombre dans la folie ; les quatre pièces de son appartement voient passer toutes les étapes de sa vie, un père incestueux, un mari infidèle... Phantasmes, réalité, tout se mêle. L'atmosphère empeste le putride, à l'image de ces deux cadavres puants, chatouillant les narines du voisinage. Théâtral, **Deranged** indispose aussi par ce climat oppressant, malsain, suffocant.

M.B.

FRENCHMAN'S FARM.

Australie. Ron Way.

Le fantôme d'un français mort durant la révolution de 1896 hante une petite parcelle de l'Australie. Voici un sujet digne d'intérêt ; malheureusement, les gros effets à suspense, les répétitions, les digressions coulent définitivement le film. Quelques rares instants de terreur véritable et un dénouement amoral qui punit les personnages d'être si stupides.

M.T.

FLIGHT OF THE NAVIGATOR.

U.S.A. Randall Kleiser.

Un gamin disparaît dans une forêt et réapparaît quelques années plus tard. Soumis à l'hypnose par la NASA, il s'évade et gagne une espèce de soucoupe volante allant de planète en planète afin de ramasser des spécimens de « vie ». D'où une abondance de bestioles à l'intérieur, lesquelles permettent aux techniciens des effets-spéciaux de s'éclater et de nous refaire la scène de la « cantine » de **Star Wars.** Des références à **E.T.** pour une œuvrette mignonne conçue pour plaire.

M.B.

HELLRAISER.





Oliver Reed dans GOR.

GOR. U.S.A. Fritz Kiersch.

Ah ! (ou plutôt **ah !**), deuxième génération des gros bras antiques de la Cannon, **Gor** plonge un personnage du vingtième siècle dans l'enfer des temps reculés où s'affrontent deux troupes guerrières. Comme les uns sont foncièrement méchants, il va vite prendre partie pour les autres et apprendre à se battre. Parce que, le croiriez-vous, il ne sait ni tenir un sabre, ni tirer une flèche, le petit maladroit ! Gor, sur les traces de la liberté et de la justice va pourtant triompher, on s'en doute. (Manquerait plus qu'il périt Gor !).

J.P.P.

GUNBUS.

Grande-Bretagne. Zoran Perisic.

Une espèce de **Satanas et Diabolo** située en pleine première guerre mondiale. Les combats entre britanniques et allemands font rage. Tout ceci serait bien quelconque si dans la dernière demi-heure, Zoran Perisic (un des responsables des effets aériens des **Superman**) ne se mettait à délirer sur des appareils ahurissants garnis de roues de charrettes, automobiles reconverties, bolide tirant sur l'aile delta, une myriade d'engins à l'assaut d'un gigantesque dirigeable utilisant des projectiles déments, des mines volantes...

M.T.

THE HAUNTING OF HAMILTON HIGH.

Canada. Bruce Pittman.

On craignait un produit d'une accablante banalité et, ô surprise, **The Haunting,** sur le schéma classique de la possession, réserve encore quelques paliatifs originaux. Une brave et blonde adolescente se voit « habitée » par l'esprit d'une congénaire calcinée dans les années cinquante. L'oie blanche se mue en monstre de perversion. Et se venge. Le sexe tient ici une place importante : la possédée tente d'embrasser une camarade sous la douche, viole quasiment son boy-friend, agresse un prêtre dans son confessional... L'imagination fonctionne tout aussi bien au niveau du suspense. Et d'une virulente mise en boîte de la famille : la mère un tantinet bigote

barre le chemin à sa fille, cette dernière l'expédie à travers la porte. Bien mené, bénéficiant de trucages efficaces et d'un humour au vitriol. **The Haunting of Hamilton High** satisfera le plus blasé des amateurs de série B.

M.T.

HELLRAISER.

Grande-Bretagne Clive Barker.

Un film qui décoiffre. Quelques gouttes de sang réveillent le cadavre d'un homme dont la résurrection nécessite de la viande fraîche ; sa maîtresse s'en charge... Parallèlement, les portes de l'enfer, les fondations mêmes de la maison, s'ouvrent et libèrent quelques créatures... Dès les premiers instants, Clive Barker (auteur des scénarios de **Underworld** et **Rawhead Rex**) laisse traîner sa caméra dans une pièce infecte, véritable boucherie où sont suspendus des morceaux de viande humaine... La chair avariée semble fasciner l'auteur. Pour sa première mise en scène, il fait d'ailleurs preuve d'une surprenante maîtrise. Grande souplesse des mouvements de caméra, éclairages agressifs, effets-spéciaux parfaitement servis par le montage... Barker connaît la musique et accumule les chocs visuels sans oublier quelques notes humoristiques, histoire de décompresser un peu. Le cinéma fantastique britannique détaché du gothique made in Hammer semble actuellement connaître un regain de vivacité. Quelques gouttes de sang frais et son cadavre renaît...

M.T.

HOUSE 2. U.S.A. Ethan Wiley.

Retour à la maison qui sert ici de carrefour à plusieurs univers aussi étonnants les uns que les autres. On les visite pour en ramener à chaque fois quelque chose. Un cocasse bébé ptérodactyle (pour ptérodactylographier nos textes, peut-être ?), un attendrissant chien-chenille ou une savoureuse nana. Quand ce n'est pas une balle dans le corps, en passant par ce vieux village de l'Ouest. Une belle photographie, avec des tons bleutés indescriptibles, une musique étonnante due à Harry Manfredini et toujours cet humour non-sensique bien aidé par le délire visuel que lui offre un scénario complètement fou. On aime.

J.P.P.

HOWLING III : THE MARSUPIALS.

Australie. Philippe Mora.

Sur les traces du premier film, et ignorant superbement le second, **Howling III** intègre les loups-garous dans une vie sociale et leur reconnait une identité. Nous suivons ici l'itinéraire d'une jeune fille qui va vivre pleinement sa différence. Quelques belles scènes de transformations, et notamment celle d'une ballerine qui se transforme à chaque tour en dansant sur scène, et surtout l'accouchement de l'héroïne qui nous vaut un bébé-loup particulièrement étonnant.

J.P.P.

I WAS A TEENAGE VAMPIRE.

U.S.A. Jimmy Huston.

Une folle histoire contemporaine dans laquelle notre jeune héros découvre progressivement qu'il devient un vampire. C'est très drôle en tâchant d'exploiter complètement toutes les possibilités loufoques d'un tel scénario. À noter la composition fabuleuse d'un David Warner au meilleur de sa forme dans le rôle d'un chasseur de vampires obstiné et dogmatique, comme on les aime. Encore une histoire qui prêche pour la liberté d'exister en tant que minorité monstrueuse. Intéressant.

J.P.P.



JANE AND THE LOST CITY.

U.S.A. Terry Marcel.

Tiré d'une bande-dessinée, **Jane** adopte tous les poncifs d'usage dans les films de jungle : le bel aventurier (Sam Jones), l'héroïne qui perd son bikini à la moindre occasion, une affreuse allemande dotée d'un fort accent germanique, le trésor convoité, une reine africaine (qui a étudié à Oxford !)... Plus encore : la cavalerie arabe, des alcoolos dansant un tango renversé, un major british qui établit un rapport entre de vraies momies et les membres de son club. Pour amateurs d'humour britannique exclusivement.

M.B.

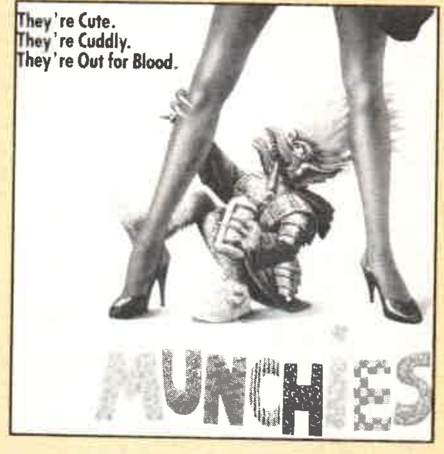


LADY BEWARE.

U.S.A. Karen Arthur.

Une jeune femme, décoratrice de vitrines de magasins, trouve son inspiration dans les rêves. Elle subit les appels d'un type amoureux fou puis décide de lui rendre la monnaie de sa pièce, de se venger en le persécutant. En collant, par exemple, son portait dans tout le quartier avec la mention « vicieux ». Sur un thème pris à rebrousse-poil, un film qui aurait pu aller plus loin dans le trouble, qui se contente en fait d'ébaucher les relations bourreau-victime. Dommage.

M.B



MIRAGE.

Hong-Kong. Siu-Ming Tsui.

L'argument fantastique est bien faible (une apparition au début) mais on ne peut passer sous silence un tel film, production d'une ampleur, d'un lyrisme inédits. **Mirage** se déroule au lendemain de la révolution culturelle chinoise dans une région très reculée du pays ; lors d'un voyage, un homme tombe éperdument amoureux d'un mirage, l'image d'une femme magnifique, redoutable guerrière dont la beauté n'a d'égale que la cruauté. Il part à sa recherche... Il arrive que quelques images évoquent le western-italien, **Rambo, Indiana Jones,** mais ceci n'enlève rien au cachet oriental du film. Pas un défaut dans le tempo, un sens de l'image qui porte, qu'on retient, et des cascades étourdissantes laissant loin derrière elles les prouesses des spécialistes américains. Sans effets de montage, ni raccords disgracieux, les corps voltigent dans tous les sens, s'interceptent, rebondissent, plongent dans les flammes. On reste pantois, face aux risques pris durant le tournage. Le metteur en scène/interprète se badigeonne d'essence, saisit une torche et, enflammé, monte sur une motocyclette pour foncer dans la réserve d'armes ! Invraisemblable. Un film immense à découvrir d'urgence.

M.T.

MUNCHIES.

U.S.A. Bettina Hirsch.

C'est incroyable, mais frais ! Des petits monstres mignons comme tout ou alors méchants comme une teigne. On reconnaît tout de suite ce que **Munchies** doit à **Gremlins,** d'autant plus qu'il en exploite à peu près toutes les ficelles. Aussi pathétique qu'un E.T., la petite créature se transforme en monstre sanguinaire dès qu'un vilain se met à la toucher. Et de se diviser, et de commettre méfaits sur méfaits. C'est toujours drôle, bien que fortement repompé sur pas mal de choses. Sans prétention en tout cas.

J.P.P.

MY DEMON LOVER.
U.S.A. Charlie Loventhal.

Drôle de love story. Une jeune femme malheureuse en amour recueille un vagabond au bord de la clochardisation. Mais celui-ci se métamorphose en monstre chaque fois qu'ils s'envoient en l'air. La nana finit par l'accepter ! Pendant ce temps, la ville connaît une vague de meurtres atroces. Par les producteurs des trois Freddy, une sympathique série B jouant davantage sur l'humour que sur le gore horrifiant. Malgré quelques hésitations quant à la tonalité générale du film, **My Demon Lover** recourt à des effets spéciaux qui cherchent surtout à déclencher le rire, des effets classiques (prothèses et tout le bataclan) et réussis. Il y a particulièrement cette énorme mégère pustulante, sœur jumelle de la sorcière de **House**, et quelques jolis éclats de barbaque...

M.T.



NIGHT FLYERS.
U.S.A. Paul Nicolas.

Dans le style de **Alien,** une science-fiction qui tire vers le suspense. Une poignée d'hommes et de femmes dans un vaisseau spatial se trouve exterminée par une force mystérieuse, celle d'une maman jalouse dont l'esprit commande à l'ordinateur de bord. Résultat convaincant (effets spéciaux, décors). A dégager d'un ensemble très high tech, une séquence gore où un gugusse se fait sectionner le crâne au niveau de la mâchoire par un rayon laser.

M.B.

RETALIATOR.
U.S.A. Allan Holzman.

Quand la science-fiction adhère à l'actualité la plus brûlante. On visite Beyrouth peuplée de terroristes et d'intégristes musulmans. D'ailleurs les otages sont délivrés avec encore plus de facilité que dans **Delta Force.** Complice des méchants arabes, Sandalh Bergman, à demi morte, se réveille truffée d'organes bioniques. Et elle zigouille quelques employés de la CIA. Robert Ginty la tranche en deux grâce à une pelleteuse après quelques séquences musclées très correctement filmées par l'auteur de **Mutant.**

M.T.



RUMPLESTILSKIN.

RETURN TO SALEM'S LOT.
U.S.A. Larry Cohen.

Un village entier de vampires où vient séjourner notre écrivain de héros. Bien que ces braves gens vivent sans trop d'histoires et en communauté, il va connaître bien des difficultés car les vampires ont besoin de lui. Pas mal d'humour et des maquillages saisissants, avec aussi quelques scènes bien gore comme on les aime chez nous.

J.P.P.

RUMPLESTILSKIN.
U.S.A. David Irving.

Le premier des fairy tales de la Cannon. Visiblement, le produit est soigné, mais la sucrerie, la guimauve envahissent le conte au demeurant point stupide, de plus caviardé de numéros musicaux chorégraphiés façon patronage du samedi soir. Quelques éclairages et le réjouissant cabotinage du nabot aident à faire passer la pillule. Amy Irving est belle, le prince charmant, niais.

M.T.

SCARED TIFF.
U.S.A. Richard Friedman.

Ça commence en 1887 avec une vente d'esclaves et une malédiction jetée sur une famille, pour effectuer un bond d'un siècle en avant vers un futur que nous connaissons bien. Les deux époques vont sans cesse s'inter-pénétrer pour que cesse enfin le terrible envoûtement. C'est toujours bien filmé avec des effets de maquillages parfois renversants.

J.P.P.

THE SECRET OF THE INCA'S EMPIRE.
Italie.
Frank Kramer alias Gianfranco Parolini

Les Aventuriers de l'Arche Perdue sont passés par là. C'est évidemment un plagiat sans le sou, assez ringard, avec des décors de carton-pâte, des crocodiles de caoutchouc, des piranhas. Rien dans l'avalanche des clichés n'a été oublié, y compris l'éboulement du temple où sévit un cousin du Fantôme de l'Opéra coiffé d'une tête d'oiseau et jouant de l'harmonium à la manière d'un Capitaine Némo. Médiocre mais délassant.

M.T.

SHOT FROM THE HEART.
Danemark. Kristian Levring

Un futur proche, toute l'Europe du Nord est ravagée par des bandes de terroristes, de criminels, de guerrilleros. L'un deux, capturé, doit être convoyé à l'autre bout du pays pour comparaître devant un tribunal militaire. Ses gardes sont tués, ne reste plus qu'un novice, acharné à remplir sa mission. Un film âpre, sec, tant au niveau du scénario que des images. Attachant malgré sa rudesse et plastiquement très abouti.

M.T.

SILENT NIGHT, DEADLY NIGHT 2.
U.S.A. Lee Harry

Vous connaissez tous l'histoire de Père Noël assassin du premier film (celui qui connaît la fin ne la raconte pas aux autres). Bref, ici, c'est le frangin du héros qui vient reprendre le flambeau. On comprend

MY DEMON LOVER.



d'ailleurs son obsession puisqu'on nous repasse carrément une bonne demi-heure de l'histoire originale. Économie quand tu nous tiens ! Sinon, même motif, même punition, les deux histoires se ressemblent étonnamment. Dommage ; c'est un peu moins drôle que son modèle, mais toujours fourni au niveau des meurtres sanglants et plutôt originaux.

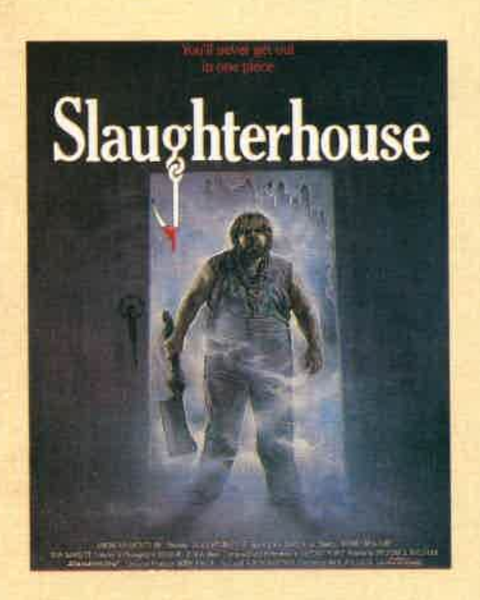
J.P.P.

SLAUGHTERHOUSE.

U.S.A. Rock Roessler.

Visiblement les promoteurs de cette honnête série B ont vu et revu **Massacre à la Tronçonneuse.** Ils s'essouflent à vouloir en restituer tout le caractère crade, parfois avec bonheur. A retenir quelques scènes jouissives entre le papy et son rejeton, un énorme gamin foncièrement débile, ainsi qu'une jolie accumulation de cadavres scrupuleusement rangés dans l'entrepôt d'un abattoir désaffecté.

M.T.



SLAUGHTERHOUSE ROCK.

U.S.A. Dimitri Logothetis

Une visite de la prison d'Alcatraz tourne mal. Intervient un vampire ! Dix minutes de vision simplement mais concluantes. Une photo impeccable, des effets spéciaux gore... Lors d'une scène, le vampire est sauvagement agressé... Les temps sont durs pour les vampires ou plutôt les temps sont pires pour les dents dures !

M.B.

SOUS LE RESTAURANT CHINOIS/SOTTO IL RISTORANTE CHINESE

Italie. Bruno Bozzeto.

Durant un hold-up, un témoin se cache dans les caves d'un restaurant chinois. En ouvrant une porte, il se retrouve sur une plage paradisiaque, rencontre une jeune femme nue et son père (Bernard Blier !)... Une comédie italienne sur le thème de la quatrième dimension, puis dérivant vers **Splash** dans sa seconde moitié avec une créature de rêve perturbant l'environnement, le mariage du héros. Sur le ton de la fable farfelue, **Sous le restaurant Chinois** passe en revue quelques personnages folkloriques dont une septuagénaire férue d'aérobic, une gorgone qui finra par épouser un barbare dans une dimension parallèle. Une comédie enlevée, vivante.

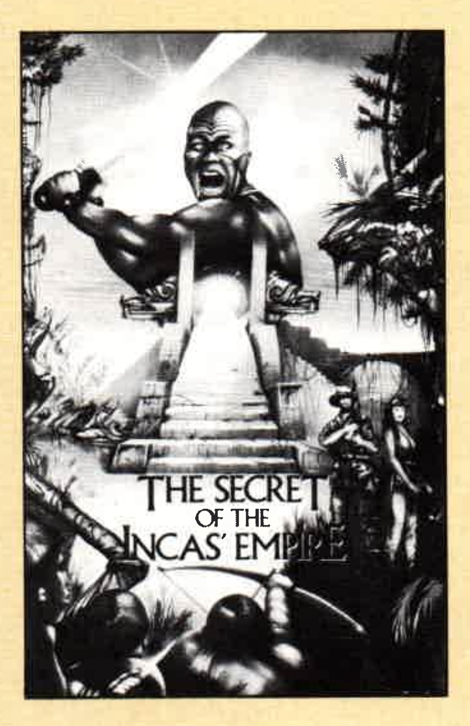
M.B.

SPECTRI.

Italie. Marcello Avallone.

Des fouilles en plein Rome réveillent des démons millénaires. Mince argument de départ qui n'évolue guère jusqu'au happy-end. Bien que totalement futile, **Spectri** n'en reste pas moins magnifiquement filmé. Le film s'étire inutilemeent et, au passage, se permet quelques effets plastiques efficaces. Avec un Donald Pleasence fatigué et une plantureuse comédienne, le sosie parfait de Stéphanie de Monaco !

M.T.



STAR SLAMMER.

U.S.A. Fred Olen Ray.

Plus connu sous le titre **Prison Ship, Star Slammer** comblera les inconditionnels de Fred Olen Ray, cercle très fermé qui se réunit une fois l'an à Cannes. Un budget mesquin, des vieilles gloires (John Carradine, vingt secondes de présence !), un humour surréaliste... Voilà les ingrédients de ce sérial trépidant prenant pour cadre une prison de l'espace pour femmes, des nanas en petites jupettes et aux mensurations démentes. Les effets spéciaux spatiaux resteront parmi les plus fauchés jamais vus ! Délicieux.

M.B.

SURF NAZIS MUST DIE.

U.S.A. Peter George.

Un film bizarre qui n'est pas le monument de délire que l'on attendait, mais quelque chose comme une satire pince-sans-rire du confort californien. Quelques effets sanglants, une mégère black, des attouchements sexys, du surf... On a parfois du mal à saisir toute la portée de ce film très américain, trop américain, qui commence par une très théâtrale tirade entre Eva et Adolphe. Curieux et original.

M.T.

THE SURVIVALIST.

U.S.A. Sig Shore.

Malgré une distribution de choix (Steve Railsback, Susan Blakely, Marjoe Gortner...), cette politique-fiction sent l'amateurisme à plein nez. Les scènes d'action sont d'une grande mollesse, les images trop télévisuelles pour capter l'attention. L'Amérique a beau être secouée par la guerre civile suite à une explosion atomique, dans la salle, en face, on s'en soucie comme de sa première culotte.

M.T.

THE VIDEO DEAD.

U.S.A. Robert Scott.

Une télé livrée par erreur ne passe qu'un seul film : **Zombie Blood Nightmare** dans lequel des morts-vivants cernent inlassablement quelques humains isolés. Soudain tout bascule et les monstres font irruption dans notre univers par le biais de l'écran du récepteur. Tout un film pour qu'ils réintègrent leur univers, cela va faire très long, mais il nous arrive tout de même de rire en route et c'est déjà bien. Un zombie ressemble à David Bowie, un autre est en robe de mariée (bonjour Bunuel !), un troisième joue de la tronçonneuse, et on se marre...
Ceci dit, l'héroïne découvre que pour les vaincre il faut être gentil avec eux, alors elle les invite à dîner. Bonne chance pour elle !

J.P.P.

ZOMBIE NIGHTMARE.

Canada. Jack Bravman.

On reste sur son siège parce que l'on n'en croit pas ses yeux. Du zombie d'opérette sur fond de vaudou craignos ; mais sympathique quand même. Tout gosse, le héros voit son père tué par des voyous. Moche. Et puis voilà que lui-même, à l'âge adulte, connaît le vif déplaisir de succomber sous les coups de jeunes punks, alors qu'il revenait tranquillement d'une partie de base-ball. C'en est trop ! Une voisine bizarre le fera revivre et – ça tombe bien – il a justement gardé sa batte de base-ball. Attention les jeunes !

J.P.P.

Dossier réalisé par
Marcel BUREL,
Jean-Pierre PUTTERS et
Marc TOULLEC



MAQUILLAGES SPÉCIAUX

Victime de la lecture d'un Mad Movies dès son plus jeune âge, un maquilleur qui monte nous livre ses premières œuvres. On attend la suite...

Emmanuel Pitois

Emmanuel Pitois a 20 ans, il poursuit des études aux Arts-Décoratifs de Limoges et consacre le reste de son temps à sa vraie passion : les effets spéciaux de maquillage. Pour lui, tout a commencé il y a environ 2 ans. Fantasticophile, il ouvre *Mad Movies* et craque devant les photos des travaux de Ed French. Il achète le matériel de base et commence à toucher un peu au modelage réaliste. La réalisation de quelques personnages monstrueux provoque les encouragements de sa famille, de ses amis et surtout de Sébastien Fernandez, un jeune vétéran de 18 ans qui travaille sur la même longueur d'onde que lui et avec qui il engagera d'interminables conversations téléphoniques aux propos techniques incompréhensibles à toute personne étrangère au service. Plus tard, Sébastien l'initiera aux joies de la mousse de latex, élément indispensable à tout maquilleur « spécialisé » (bien qu'en France il y ait encore des maquilleurs qui ne l'utilisent pas). Grâce à sa sœur, étudiante en maquillage classique à Lyon, il rencontre Michel Deruelle, maquilleur classique de renommée internationale. Celui-ci, à la seule vue de son press-book, lui fait quelques propositions plus qu'intéressantes, entre autres s'occuper d'un nouveau service, spécialisé dans la « prothèse et l'enlaidissement ». Ceux de la profession reconnaîtront ici une opportunité enviable.

Face à ce futur plutôt réjouissant, Emmanuel garde la tête froide et se fait la main sur des courts métrages, dont « Bill Box », film court en 16 mm qui ne verra jamais le jour pour de trop nombreuses raisons mais pour lequel il avait réalisé un bébé mutant (voir la photo).

En ce moment, il travaille sans relâche sur un court métrage fantastique relatant les derniers jours d'un contaminé allumé après une guerre bactériologique. Le contaminé, réalisé en prothèses séparées (voir entretien) étant donc le principal protagoniste. Mais la liste des effets spéciaux ne s'arrête pas là, et il doit également concevoir plusieurs autres contaminés et les effets gore qui les accompagnent.





ENTRETIEN :

M.M. : Comment procèdes-tu pour réaliser une prothèse comme celle du démon vert. En voyant la vidéo réalisée pour ce maquillage, j'ai trouvé qu'il bougeait bien. Tu as une technique particulière ?

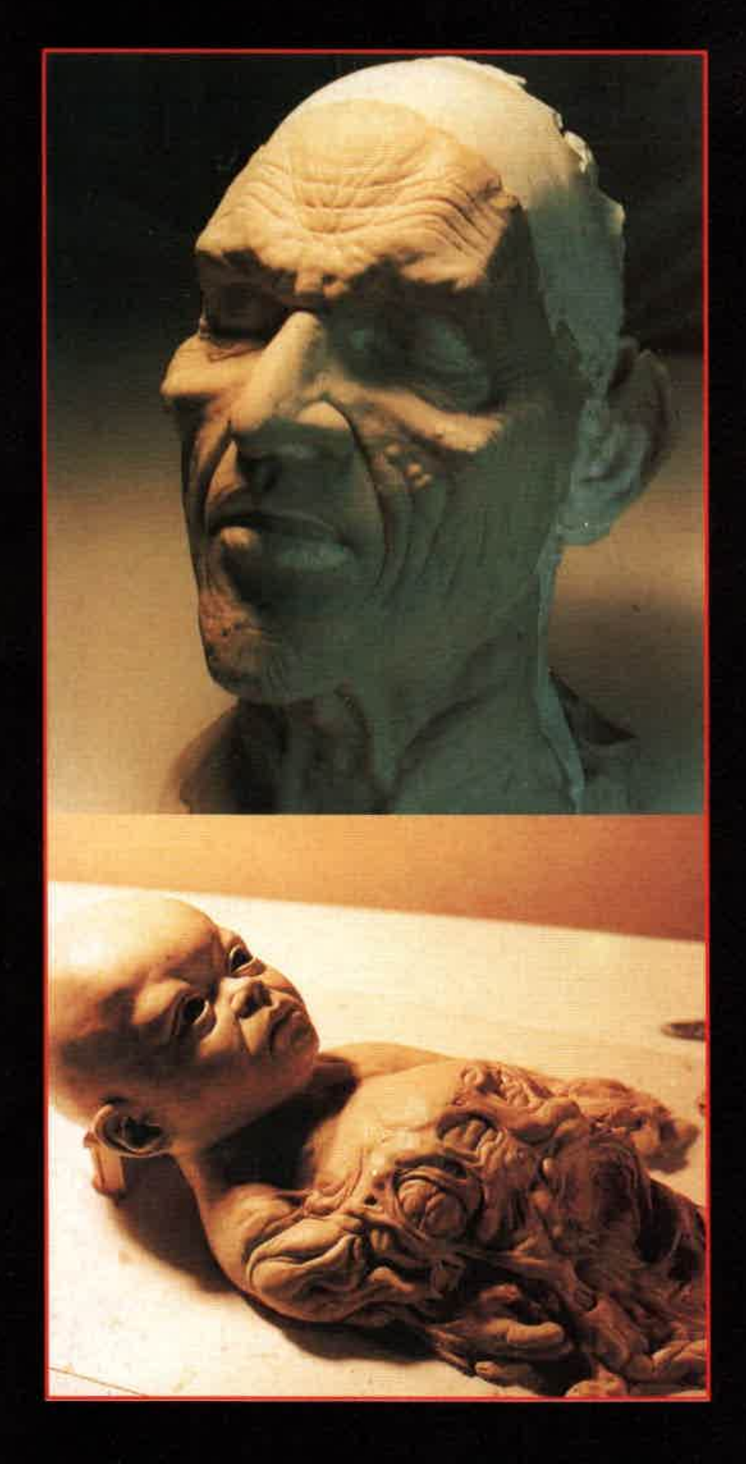
E.P. : Oui, la technique dite des prothèses séparées. Je commence par prendre une empreinte du visage de l'acteur puis, par-dessus, je sculpte à la plastiline en pensant toujours bien aux différentes parties qui vont découper le visage monstrueux. Le nez, le front, les joues, et le menton, le cou, la lèvre supérieure et ici les « couilles de loup ».

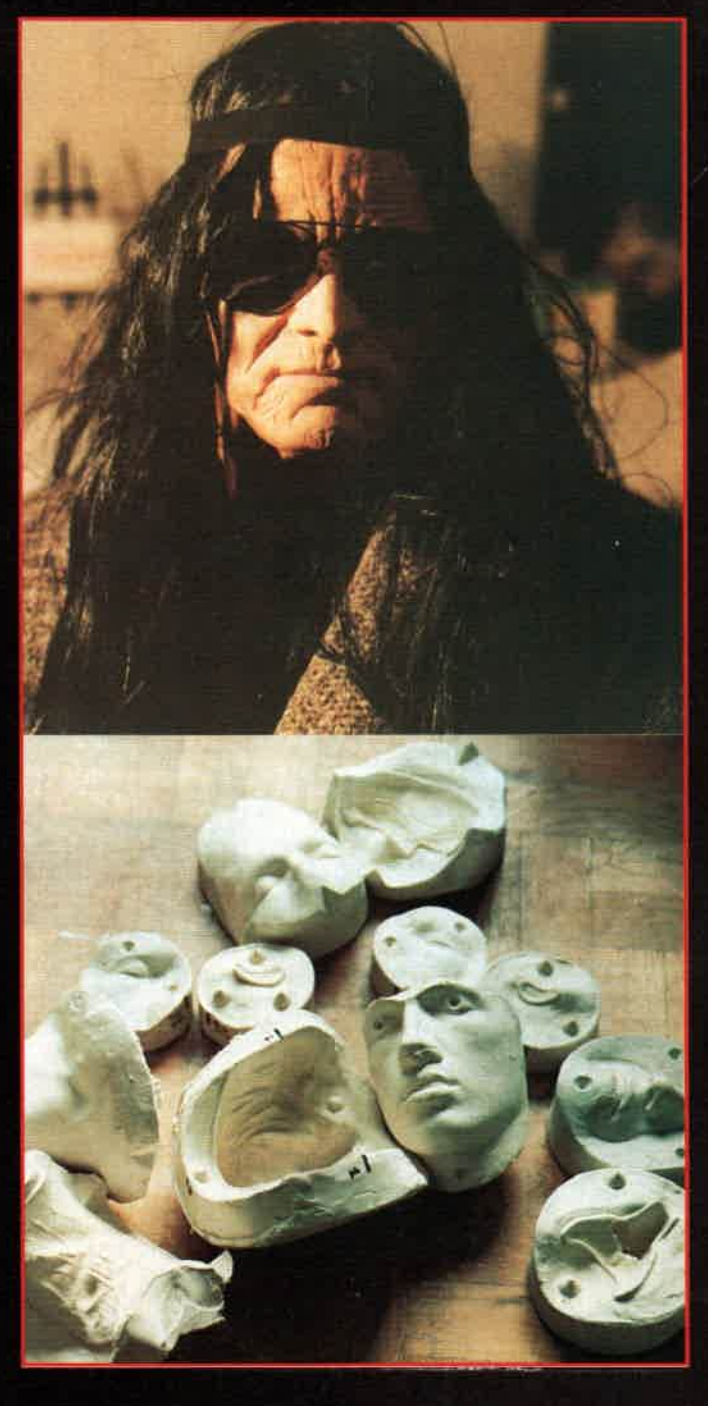
M.M. : ?

E.P. : Les poches sous les yeux quoi ! On modèle en fonction de la morphologie du visage, de façon à créer plus tard des mouvements réalistes. Ensuite, il faut reprendre l'empreinte de chaque partie du visage où il y aura une prothèse. On décolle le modelage de l'empreinte complète et on la découpe pour appliquer les parties sur les moules correspondants (photo). Après, il y a tous les coulages que cela sous-entend, en mousse de latex. Et enfin la peinture, très important. Il ne reste plus que le stade de l'application, où il faut coller les 7 prothèses avec de la colle chirurgicale, en respectant un ordre, vu qu'elles se chevauchent. Ah ! J'oubliais ! Il y a aussi les prothèses dentaires.

M.M. : Tu n'emploies jamais de technique plus simple ?

E.P. : Si, il y a la prothèse masque, comme l'Indien (photo). Là, il n'y a que deux parties, la face et le cou. C'est plus simple, plus rapide, mais c'est beau-





coup plus statique. Ça convient pour les masques très fins ou pour les personnages d'arrière-plan, qui n'ont pas à avoir des expressions délirantes.

M.M. : Comment as-tu fait la fausse tête ?

E.P. : À partir du moule de la tête... Bon, c'est délicat à expliquer car j'emploie une méthode personnelle assez compliquée qui consiste à obtenir, à partir du positif en plâtre de l'acteur, un autre positif identique mais en plastiline, ce qui a l'avantage d'être facilement retouchable et dont on pourra tirer un moule en plâtre de deux parties, plus commode que le R.T.V. pour le caoutchouc-mousse. Allons-y. Il faut mouler le positif en plâtre en tenant compte des contre-dépouilles...

M.M. : Des quoi ?

E.P. : Les contre-dépouilles, c'est dur à expliquer comme ça. Si tu trempes ta main dans du plâtre pour la mouler, tu ne pourras pas l'enlever sans casser le moule. Ça bloquera. Il faut deux parties, pour un visage c'est pareil, il y a les narines et même la forme du visage au niveau des maxillaires qui peut bloquer.
Bon, donc, on remoule le positif en quatre parties, deux pour la face et l'avant du cou, et deux pour l'arrière. On presse la plastiline dans l'avant et l'arrière, comme une pâte à tarte, on les rassemble, les joint, puis on coule du plâtre à l'intérieur pour avoir un noyau solide. Voilà, il ne reste plus qu'à démouler les quatre parties et hop, simple non ? Non ! Ah bon. En tout cas, c'est réalisable avec du matériel de base.

M.M. : C'est cher le maquillage ?

E.P. : Très cher, si on veut travailler avec du bon matériel. La mousse de latex, les silicones... C'est même parfois dangereux avec tous ces produits chimiques.

M.M. : On ne peut pas faire de prothèses en latex ?

E.P. : Je trouve ça bien trop rigide, ça plisse horriblement et pour les raccords c'est nul, mais enfin ça dépend du film. Le corps de l'Alien est en latex, ou même, regarde **Evil Dead.**

M.M. : Ton but, c'est quoi ? Devenir meilleur que Baker ?

E.P. : Mon but... Exploiter au maximum mes capacités. Mais je n'ai pas encore travaillé sur un long métrage. C'est différent des réalisations personnelles où on fait ce qu'on veut, en prenant son temps. Il faudra travailler différemment en considérant le temps, le budget, les exigences. C'est là qu'on voit vraiment ceux qui assurent.

M.M. : On verra alors.

E.P. : Peut-être au Festival Mad, si le film sur le contaminé est terminé à temps.

M.M. : J'espère. J'y serai. Une dernière question, tes cinq maquilleurs préférés ?

E.P. : Rob Bottin, Dick Smith, Rick Baker, Stan Winston et Jacques Gastineau. Je dis ça mais... attention aux nouveaux !

M.M. : O.K. !

HENRY X.

Tout contact : E. PITOIS
56, rue Armand-Dutreix
87000 Limoges

COMMANDEZ LES ANCIEN



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II.** Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les **« Mad Max ».** Ciné-fan : photos de space-opéra ou **« Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** et entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco), **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage : **Clash.** Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 **« Dents de la Mer ».** Vaste dossier sur les 3 **« Guerre des Étoiles ».** Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles. Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm.**





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise.** Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

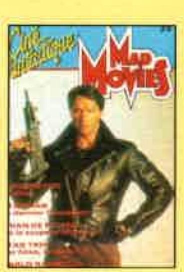
N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves :** entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo.** Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.





N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones :** Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman.** Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace.**

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984.** Effets





spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel).

N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier **« Star Trek » :** les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film décrypté : **Blade Runner.** Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side.**



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire.** Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite.**

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator :** Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon.**

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier **Highlander,** entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux, **Evil Dead II.** Cinéphage : **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander.** Dossier **« House »,** entretien Steve Miner et Sean S. Cunnigham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension.** Avant-première : **April Fools Day, Critters.** Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose.** Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42 : Dossier **From Beyond,** entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars :** entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop.** Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type.** Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.





N°43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf.** Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon.** Dossier : **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage.** Dossier **Critters :** entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton...** Mad in France. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest.** Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

IS NUMÉROS



N° 44 : Cinéphage : **Nuit de noces chez les fantômes, La légende de la forteresse de Souram, America 3000, Basil détective privé, Heros boys, Koral le justicier, Cap sur les étoiles, Ratboy, Atlantis interceptor, Farenheit 451, Fantasia, Demons.** Entretien avec Kit Carson, à propos de **Massacre à la tronçonneuse 2. Night of the Creeps :** entretien avec Fred Dekker. **E.T.** (reprise). **Howard the Duck. Day of the Dead.** Les nouveaux maquilleurs : T. Gardner, C. Orven. Le feuilleton **Le Prisonnier.** Dossier Stephen King. Dossier Klaus Kinski. Le film décrypté : **Evil Dead n°1.** Dossier : les films horrifico-comiques.

N° 45 : Cinéphage : Firestarter, Howard, Mauvais sang, Les trois furies du Ninja, Le défi de Ninja, Kamikaze, Le passage, Le guerrier fantôme, Amityville 3, American warrior 2, Peggy Sue s'est mariée. Dossier **La Mouche,** entretien avec Chris Walas. **Trick or Treat. The Lamp. Dolls.** Les films d'Avoriaz 1987 : **Manhattan Project, Night of the Creeps, Blue Velvet, American Way, L'amie mortelle, Demons 2, Street Trash, Gothic, Graveyard Shift, The Kindred, Terminus, Massacre à la tronçonneuse 2, From Beyond,** entretien avec Stuart Gordon, **Bloody Bird, The Poinsman, Monster in the Closet, Schmutz, Transformers, Labyrinth, Jason le Mort-Vivant.** Dossier King Kong 2. Dossier **Star Trek IV.** Dossier Lovecraft au cinéma. Compte rendu du 3e Festival du super 8 de *Mad Movies.*

N° 46 : Cinéphage : **Terminus, Phœnix the ninja, La Colline a des yeux 2, L'amie mortelle, Mary Poppins, Le guerrier des ténèbres, Joey, Lettres d'un homme mort, Le retour du barbare, Rien ne sert de mourir, Creator, Grand Guignol, Fievel et le nouveau monde, Sleepwalk, Biggles.** Tournage : **Robojox.** Maquillage : entretien avec John Caglione pour **My Demon Lover. Central Park Driver.** Entretien avec Picha pour **Le big bang.** Dossier **Superman IV. Street Trash :** entretien avec le réalisateur, Jim Muro. **The Kindred. Angel Heart.** Dossier King Kong 2 et tous les anciens films de singes géants. **The Golden Child. Demons 2. Bloody Bird. Vamp. Little Shop of Horrors,** entretien avec Ellen Greene. Le film décrypté : **L'Exorciste.** Ciné-Fan : fabrication d'un crâne amovible.

N° 47 : Cinéphage : **Angel Heart, Golden Child, Street Trash, Pee Wee Big Adventure, L'Abime des morts-vivants, Atomic College, Allan Quatermain 2, Opération Tonnerre, Mannequin, Froid comme la mort, Special Force, King Kong 2.** Dossier **Les Aventuriers de l'Arche perdue** (reprise). Maquillage : Christopher Tucker. Dossier **Evil Dead 2,** Sam Raimi parle. **The Boy who could fly. La petite boutique des horreurs.** Tournage : **Robocop. Le sixième sens :** entretien avec Michael Mann. **Dolls, Les poupées, Freddy 3, Les griffes du cauchemar, House 2, Histoires fantastiques.** Le film décrypté : **The Thing,** la version de J. Carpenter. Dossier sur la maison de production *Troma.*

N° 48 : Cinéphage : **Aladdin, Freddy 3, Demon, The boy who could fly, Osa, The Barbarians, Où est passée Jessica ? Indiana Jones et le Temple maudit** (reprise), **Vamp.** Entretien Sam Raimi. **Evil Dead 2. Predator. Les Sorcières d'Eastwick.** Entretien Robert Englund. **Cellar Dweller. The Barbarians,** entretien R. Deodato. **Body Count. Creepshow 2. Master of the Universe.** Le film décrypté : **New York 1997. Spaceballs.** Avant-première : **The Gate.**



IMPACT



Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzaï.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.

Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.





Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur : Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti). Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.





Impact n° 6 : **Man Hunter. Le jour des morts-vivants. Quiet Cool. Mort ou vif.** Dossier : les Ninjas. **Le nom de la rose,** entretien Jean-Jacques Annaud. **From Beyond.** Portrait : Daryl Hannah. Ciné-cibles : **Huit millions de façons de mourir, Shangai surprise, Y a-t-il quelqu'un pour tuer ma femme ?, Prière pour un tueur, Scandaleuse Gilda, Quand la rivière devient noire.** Le monde fou, fou, fou de Jesus Franco. Vidéo X.

Impact n° 7 : **Le Temple d'or, Allan Quatermain et la cité de l'or perdu. Platoon. Le maître de guerre. Crocodile Dundee. Mosquito Coast,** entretien avec Harrison Ford. Maquillage : Sergio Stivaletti (**Demons, Spettri,** etc.). **Emmanuelle 5,** entretien avec Walerian Borowczyk. **Police des Mœurs. Terminus,** entretien Johnny Halliday. **Eye of the Tiger. Reform Scool Grls.** Portrait : Nastassia Kinski. Ciné-cibles : **Paiement cash, Massacre à la tronçonneuse 2, Blue Velvet, Rien de sert de mourir.** Bis : entretien Enzo G. Gastellari. Vidéo. Vidéo X.

Impact n° 8 : **L'arme fatale. Angel Heart,** entretien avec Alan Parker. **The American Way,** entretien avec le réalisateur, Maurice Phillips. **Evil Dead 2,** les effets spéciaux. **Platoon. Dolls. Predator** et Schwarzenegger. La Cannon : **Sinbad** et **The Barbarians. Over the Top :** entretien avec Sylvester Stallone et avec M. Golan. Entretien Brigitte Lahaie. Ciné-cibles : **La veuve noire, Ninja Jaguar, The Bedroom Window, Protection rapprochée, L'enfer des armes, Le lendemain du crime, Extrémities, Sans pitié, Les lauriers de la gloire.** Erotisme : **On l'appelle Sœur Désir** et **La fille aux bas nylons. Rambo,** du n° 1 au n° 3.

Impact n° 9 : **Freddy 3,** entretien avec le réalisateur, Chuck Russel et les effets spéciaux du film. **Indiana Jones et le temple maudit** (la reprise). **Tuer n'est pas jouer,** le nouveau « Bond ». **Creepshow 2,** les effets spéciaux par Howard Berger. **La Rue,** entretien avc Jerry Schatzberg. **The Big Easy,** entretien avec Jim McBride. Le Festival du Rex 1987. **Extrême Préjudice,** entretien avec Walter Hill. **Dangereuse sous tous rapports. Le Ninja blanc,** entretin Michael Dudikoff. Érotisme : **Le miel du diable** et **Plaisirs de femmes.** Ciné-cibles : **Hanoi Hilton, Arizona Junior, Une sale petite guerre, Le trésor de San Lucas, Backlash, Tin Men.** Barbara Crampton. Bis : entretien avec Alberto de Martino. Vidéo.



BON DE COMMANDE

NOM : ____________ Prénom : ____________

Adresse : ____________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44

☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 MAD MOVIES

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 IMPACT



MÉTROVISION

Un homme arrive dans le métro. Il poinçonne son ticket, franchit les tourniquets. Et le voilà sur le quai, guettant le passage d'une rame. Sans se douter que le voyage qui l'attend va prendre une tournure imprévue. La rame survient. Les portes s'ouvrent. L'homme monte. Les portes se referment. La rame s'ébranle lentement. Et pour cet innocent et banal passager, le cauchemar commence... A moins que ce ne soit un rêve...

La trajectoire du réalisateur (et interprête) de ce très court métrage (il dure environ 4 minutes) démarre de façon plutôt sage et traditionnelle : une école de cinéma, l'IDHEC (qui depuis a changé de nom), dont il sort en 1977, pour faire ensuite brièvement de l'assistanat sur des dramatiques télé. Apparemment, le ron-ron des programmes destinés au petit écran n'est pas vraiment pour lui plaire, car dès 1980, il créé sa propre société, Iris Production, à laquelle il se consacre bientôt exclusivement. Une société qui à ce jour a produit près d'une centaine de courts métrages. Dont ceux (plus d'une dizaine) que Yann Piquer lui-même a réalisés.

Plus particulièrement, **Métrovision** fait partie d'une sorte de programme de films courts intitulé « Plus court que moi tu meurs ». Une série de 25 courts métrages de fiction d'une durée allant de 3 à 5 minutes, tous produits, évidemment, par Iris Production.

On dit souvent que les courts métrages, personne ne les voit. On sait aussi que beaucoup d'entre eux sont produits par des subventions, et que commercialement, ils ne sont pas rentables.

Cet ensemble de petits films, dont **Métrovision** bien sûr, est là pour prouver le contraire : pratiquement tous ont été diffusés, que ce soit sur A2, FR3, Canal +, ou la défunte TV6, sans parler des festivals (mais là c'est plus confidentiel), et beaucoup sont passés en salles, (je citerai **Le Doigt**, diffusé en première partie de **Joyeuses Pâques**, ou **L'Audition**, première partie de **Je hais les Acteurs**). Ce qui leur a permis de se rembourser, sachant qu'ils n'avaient bénéficié d'aucune avance financière. Bref, ce sont des affaires rentables. Et rentables parce que diffusées largement. Et diffusées parce que susceptibles d'intéresser un public. Ce qui n'est pas le cas, il faut bien le dire, de la majorité des courts métrages.

Pour en revenir à **Métrovision**, c'est Roman Polanski lui-même qui l'a choisi parmi plusieurs dizaines d'autres films pour figurer avant **Pirates.** Par ailleurs, il a déjà été vendu une dizaine de fois, entre autres à la Scandinavie, aux USA, en G.B. aussi (la fameuse chaîne de télé Channel 4). Le film a fait des bénéfices.

L'idée de **Métrovision**, Yann Piquer l'a eue alors qu'il était dans le métro, et qu'avec la vitesse, les lumières lui ont donné d'étranges impressions visuelles ; presque la sensation d'être dans les étoiles. Le point de vue depuis la cabine du conducteur, ce défilement spectaculaire au fil des stations, lui ont inspiré cette scène de « trip » souterrain. Le métro, LSD des années 80 ?...

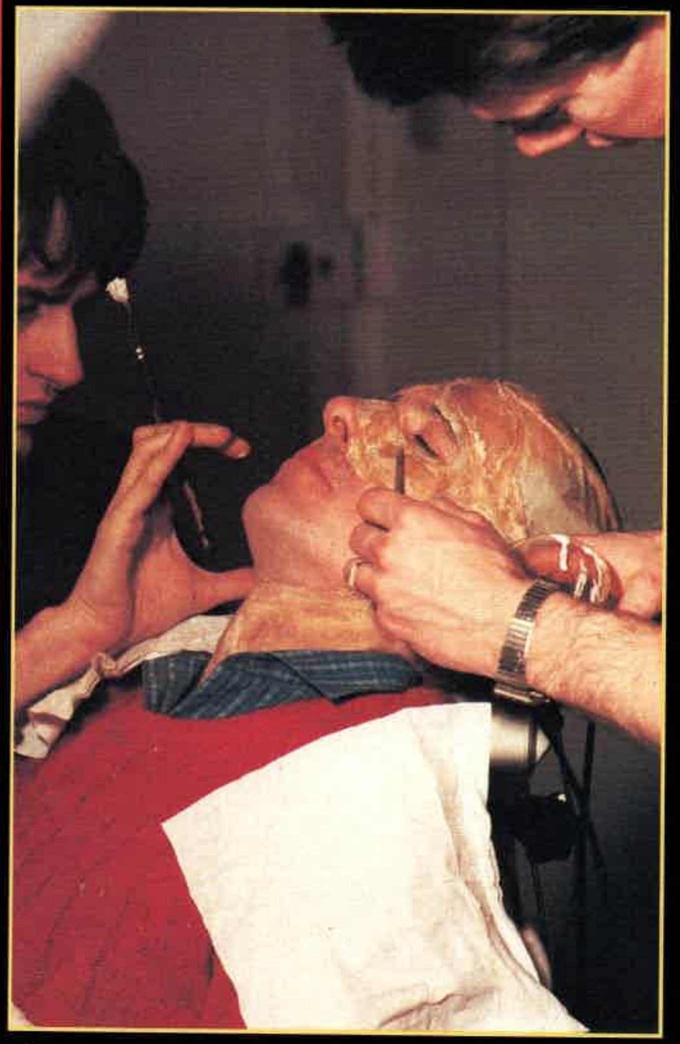
D'aucuns ont rapproché son film de la séquence finale de **2001, l'Odyssée de l'espace**, par l'ambiance, j'entends (non, non, je vous rassure tout de suite, il n'y a pas de métro dans le film de Kubrick). Yann Piquer a soigneusement choisi parmi les stations celles dont les couleurs produiraient dans leur succession le meilleur impact visuel. Pour l'accélération et le renversement des visions du passager, prises de vues en accéléré et refilmage à la Truca ont permis de concrétiser le « grand-huit » cinématographique que Yann Piquer avait en tête et voulait traduire en image (et en musique).

Métrovision, un tremplin pour Yann Piquer ? En juin, il a coréalisé (avec Jean-Marie Maddeddu) une série de 7 petits films pour Canal + (elle sera diffusée à partir de novembre), des petites histoires pour la plupart à caractère fantastique.

En attendant, que les spectateurs parisiens sachent que **Métrovision** aura peut-être les honneurs du Tube (ce qui sera de circonstance). Et certains d'entre-eux auront peut-être pu le voir dans des conditions optimales (sur très grand écran, vu l'impact visuel du film), lors du festival du Rex où il aura été projeté.

En métrovision...

APPRENDRE LE MAQUILLAGE SPÉCIAL




Étapes d'élaboration d'un homme-serpent.

C'est dans ce but que 17 lecteurs de *Mad Movies* ont donné suite à l'annonce passée dans le n° 46 par l'Atelier International de Maquillage. Il s'agissait d'un stage d'initiation aux effets spéciaux de maquillage, qui s'est déroulé du 20 au 24 avril.

L'Atelier International de Maquillage a été créé en avril 86 par Francis Bouillard (qui s'occupe de la gestion et de la partie commerciale) et Hélène Quillé. Cette dernière, après avoir enseigné dans une école de maquillage traditionnel, a suivi des stages en Allemagne concernant les effets spéciaux. Des stages prodigués par un certain Werner Keppler, qui a travaillé (et travaille toujours) au sein d'équipes américaines : il a participé autrefois à **La Planète des Singes**, et, beaucoup plus récemment, à la série télévisée de science-fiction **V**, diffusée actuellement sur notre petit écran. Bref, un vétéran du maquillage.

La vocation première que s'est donnée l'Atelier International de Maquillage est de répandre à son tour la bonne parole (!) ; autrement dit, de reprendre ce principe de formation professionnelle. Ainsi, à partir de septembre de l'année dernière ont eu lieu les premiers stages, essentiellement destinés à offrir aux maquilleurs une palette plus complète de connaissances, et en particulier d'intégrer les effets spéciaux de maquillage à l'enseignement traditionnel.

Organisés à raison de trois semaines tous les trois mois, ils abordent, outre donc les effets spéciaux, le visagisme, le maquillage pour le cinéma, la télé, le théâtre, la photo, ..., etc., toutes choses qui sont bonnes à maîtriser même si l'on veut être le Rick Baker ou le Tom Savini de demain. Pour ce qui est du maquillage spécial, ça va du mode d'emploi des plâtres et de l'alginate, à la fabrication des « bladders », en passant par la sculpture ou l'utilisation des résines.

Les ambitions du stage d'initiation étaient évidemment plus modestes (son coût également...). Il s'agissait en 5 jours de sensibiliser les participants à la pratique du maquillage spécial, par des cours théoriques et des démonstrations en matinée, tandis que l'après-midi était consacrée à la pratique. Au programme, pas mal de choses : vieillissement, faux crâne chauve, cicatrice, gorge tranchée, œil crevé, etc... Quant au passage à l'acte pour ces 17 stagiaires de 12 à 16 ans, il s'est fait par la fabrication d'un nez en mousse de latex. Depuis la prise d'empreinte, la sculpture, le moule en négatif, jusqu'au coulage de la mousse et à la pose du nez après peinture. Une prothèse de A à Z.

L'Atelier International de Maquillage veut voir moderne : les démonstrations de fabrication des différentes étapes sont faites avec la vidéo ; même la télévision s'y intéresse. Durant le festival de Cannes, lors d'une émission grand-public de l'après-midi, un égorgement a été perpétré en direct par nos amis de l'Atelier... Un égorgement factice, bien sûr, mais dont le réalisme a dû faire tressaillir la France Profonde.

Les ambitions de l'Atelier ne se limitent apparemment pas à l'enseignement : ils viennent de fabriquer pour une pièce de théâtre des mannequins à l'effigie des acteurs, préparent une transformation en homme-taureau pour un court métrage, et ils ont conçu pour le plaisir un maquillage d'homme-serpent en trois étapes, sur lequel une vidéo a été réalisée par les étudiants d'un institut de technologie. Et puis, ils seront présents au prochain festival du Super 8 pour des démonstrations.

Quant au stage d'initiation aux effets spéciaux, ceux qui y ont assisté n'ont apparemment pas été déçus puisqu'il est question non seulement de recommencer l'opération fin juillet, mais aussi d'en créer un autre d'un niveau un peu plus élevé pour les « anciens ».

Jean-Michel LONGO

Atelier International de Maquillage
34-36, rue de la Folie-Regnault
75011 PARIS
Tél. 43.48.47.46

EFFETS SPÉCIAUX

COURRIER DES

LECTEURS

Suzy de Magalhaes
Les Aix d'Angillon

Dans le n° 46 de *Mad Movies* (il serait temps), je trouve une erreur. A la page 58, le film décrypté, **L'Exorciste** : 1er lieu, Irak du nord, 2e lieu : Georgetown, USA. Tiens, c'est nouveau ! Je ne savais pas que Georgetown était aux USA. Ben non, c'est à Guyana, en Amérique du sud. Dans le film, Regan demande à sa mère : « Dis, maman, on achète un cheval ? » À l'autre de répondre : « Quoi ? Ici à Washington ? ».
Erreur de doublage ou de *Mad Movies* ? Merci de me répondre.
Mad Movies reste toujours mon magazine préféré, comme à tant d'autres.

Il existe en fait pas mal de Georgetown. En Guyane, en Malaisie, dans l'île de Sainte-Hélène. Mais là, il s'agit d'un quartier de Washington qui a pour nom Georgetown. Au besoin, relis le livre qui t'explique tout cela. J.P.P.

Eric Larousse, Marseille

Je vais réaliser en juillet un court métrage fantastico-absurde et voudrais entrer en contact avec d'autres personnes motivées (acteurs, maquilleurs, etc.), habitant de préférence dans les Bouches-du-Rhône. Quelques amis et moi avons en effet des projets de films fantastiques et souhaitons, comme la plupart des lecteurs, que ce genre « Made in France » soit enfin reconnu. Voici mon adresse : Eric Larousse, Groupe Le Bengale, Bt. B, 29, rue Farinière, 13009 Marseille.

Pascal Faviez
Savigny-sur-Orge

Passionné par le cinéma fantastique et les effets spéciaux, je fais des sculptures de créatures imaginaires. Je les ai exposées pour la première fois à Viry-Châtillon, du 3 au 11 mars 1987. J'ai commencé à les réaliser en bandes plâtrées. Et à présent j'essaie de les faire en latex et de les articuler. Mon but ? Travailler pour le cinéma, par exemple dans un atelier de création. Si vous avez un projet de court métrage (ou un long), ou tout simplement envie d'acquérir une de mes sculptures : Pascal Faviez, 14, rue Lamartine, 91600 Savigny/Orge.

Photos de Pascal Faviez





Vincent Legros, Spa (Belgique)

Tout d'abord, un grand bravo pour votre revue, enfin distribuée régulièrement en Belgique, et toujours aussi complète, luxueuse et passionnante.
J'aimerais ici faire part de mes impressions sur la cinquième édition du Festival du film fantastique et de science-fiction qui vient de se dérouler durant le mois de mars à Bruxelles. Pour une fois qu'il se passe quelque chose en Belgique, croyez-moi, une manifestation comme celle-ci fait toujours figure d'événement ! Superbe festival en effet en passe de devenir un tout grand festival du fantastique en Europe, juste après Avoriaz, énorme mais devenu monstrueusement commercial, et à rapprocher plutôt d'un Sitgès ou d'un Porto. On ressent encore ici le côté bon-enfant de l'organisation qui semble vraiment faire ça pour le plaisir et celui du public.
32 films en avant-première, dont deux en avant-première mondiale (**Dolls** et **Retaliator**), des rétrospectives, des courts métrages, des expositions et la possibilité pour le public de rencontrer des stars et de converser avec elles au bar du Festival où se retrouvent les célébrités, et ce en toute simplicité. Un beau plateau était réuni cette année à Bruxelles, jugez plutôt : Stuart Gordon, Michele Soavi, Walerian Borowczyck, Terry Gilliam, Jean-Pierre Kalfon, Stephen Weeks, Roy Ashton, Jean Marbœuf... et last but not least, Christopher Lee, présent pendant trois jours, harassé par la presse et acclamé par un public admiratif devant la légende vivante et qui a régalé les journalistes et ses nombreux admirateurs par sa simplicité, sa gentillesse et son intelligence.
Espérons qu'à l'avenir, la presse spécialisée couvrira davantage cet événement important pour la promotion de ce cinéma que nous aimons tant !
Longue vie à *Mad* et à *Impact* !

Jean-François Vienne
Vevey (Suisse)

J'ai 19 ans, je suis en apprentissage de photographie, mais ma passion c'est le cinéma. Malheureusement j'habite en Suisse et, si les amateurs français de cinéma fantastique semblent plutôt actifs, à en juger par le courrier et les petites annonces, il en va autrement chez nous.
J'aimerais donc rencontrer d'autres « isolés cinématographiques » dans le but de former une équipe capable de tourner des films de la plus haute qualité possible.
Alors, si vous avez des tuyaux ou du matériel et surtout si vous êtes motivés, écrivez-moi, I need you. Venez avec moi conquérir les hautes sphères du cinéma. Le festival S.8 de *Mad Movies* n'a qu'à bien se tenir : les Helvètes vont débarquer ! Voici mon adresse : Jean-François Vienne, Chemin de la paix, 8, 1800 Vevey (CH) Suisse). Salut à tous.

Mais non tu n'es pas isolé, nous comptons de nombreux lecteurs en Suisse, dont pas mal d'abonnés. Je suis sûr qu'ils vont vite se signaler. J.P.P.



Photo de Jean-Pierre Lapointe

Antoine Cervero, St.-Mandé

Si on me le permet, j'aimerais dire deux ou trois petites choses à Alain Kaminski. Comment est-ce que tu peux prétendre, Alain, que des actrices comme Sabine Azéma et Sophie Marceau ne sont pas aptes à juger un film fantastique ? Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là ? Alors, selon toi, un acteur qui ferait du policier serait incapable de comprendre un western ? Un film fantastique ou pas est avant tout un film, et s'il fallait te donner raison, il faudrait admettre de la même manière que des films fantastiques n'ont rien à faire à Cannes ou à Deauville.
Maintenant, je sais que si ma lettre est publiée en totalité, certains lecteurs vont me haïr, car moi aussi je vais parler de **La Mouche**, et ceci pour dire que les personnages de ce film n'ont aucune profondeur ; et pour un film qui devait être ambitieux, c'est assez tragique, un film vide, voilà.
Je vous dis ça très amicalement, et bien sûr, il s'agit là encore une fois, de mon point de vue personnel.

Laurent Yves, Forbach

Cher Tonton Mad vole à mon secours, car je suis au bord de la dépression. J'habite la Moselle, plus précisément dans un petit patelin du nom de Stiring-Wendel et ici je capte les chaînes TV de la RFA, tant publiques que privées. Et d'après toi que diffusent-elles le samedi soir ? Eh ben tout simplement des films fantastiques et assez récents en plus. Alors, pourrais-tu m'expliquer pourquoi nos cornichons de chaînes françaises n'en diffusent pas (excepté la chaîne codée « connerie plus »). Répondez-moi vite, sinon dans les deux mois à venir ma femme vous enverra des photos de mon suicide.

C'est une question qu'il faudrait poser directement aux chaînes, tout du moins par l'intermédiaire du courrier des lecteurs des magazines de programme. Imaginez 70 000 lettres de lecteurs atterrissant dans les salles de rédaction concernées. Quel beau rêve !
Sinon, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi, mon pauvre ami : nous nous sommes déjà arrangés avec ta conjointe, qui vient de nous vendre les droits sur les photos de ton futur suicide... Sincères condoléances de toute la rédaction affligée ! J.P.P.

Jean-Pierre Lapointe, Canada

Je lis régulièrement *Mad Movies* avec un grand plaisir. C'est pourquoi j'ai pensé vous écrire et vous envoyer cette photo d'un objet en céramique représentant l'Alien du film de Ridley Scott. En espérant que vous pourrez la publier dans un de vos prochains numéros.
Ici, au Québec, la revue nous coûte cher, mais elle vaut largement la peine. Amicalement vôtre. Un lecteur présent !

Antoine Catard, Alençon

« A l'image de la carrière de Hooper, le film se révèle décevant, plus curieux que réellement réussi, en dépit de quelques fulgurants moments, malheureusement isolés » ! Ainsi s'exprimait André Moreau dans le *Télérama* n° 1944 à propos du **Lifeforce** de Tobe Hooper, passé récemment sur Canal Plus. Le « décevant » qualifiant la carrière du génial cinéaste étonnera j'en suis sûr plus d'un lecteur.
Télérama est une revue qui s'affirme comme étant une revue intellectuelle. Aussi, en prenant conscience qu'elle puisse considérer trop souvent, et par une définition erronée, le fait que Cinéma Fantastique et intellectualisme sont fatalement opposés, on comprendra les nombreux paradoxes entre les opinions de *Mad Movies* et de *Télérama* au sujet des films de Hooper et autres réalisateurs talentueux.
On reprochera donc aux critiques « grand public » de regrouper, pris par un élan de puritanisme, tous les amateurs de films fantastiques dans une classe à part de parias et de sadiques dénués de tout système intellectuel et moral.
Aussi, je ne pourrai que me féliciter d'être abonné à votre revue spécialisée dans un domaine qui m'est cher. Une revue qui comprend, conçoit et respecte les intérêts et les idées d'individus persécutés par une société enchaînée par des concepts judéo-chrétiens absurdes et dépassés. Ironiquement vôtre, et merci de m'offrir une place dans vos colonnes.

Ludovic François

Le courrier des lecteurs.
Je suis bigrement indigné : que vous laissiez passer une lettre de fille dans le courrier des lecteurs, passe encore. Qu'elle dise des imbécilités, c'est toujours acceptable (puisque c'est une fille), mais alors qu'elle écrase **La Mouche,** je dis NON !
Écoutez les gars, je ne veux pas être misogyne, mais quand même, quand on ne sait pas de quoi on cause, on retourne à ses fourneaux.
Enfin ! Un film aussi dramatique, aussi poignant ne saurait être dédaigné à ce point. « C'est long, c'est long », bien sûr que c'est long, mais c'est pour donner au film toute son intensité dramatique, sa montée progressive vers l'inconnu, vers le monde des insectes, vers la mort...
Pour moi le moment le plus intense n'est pas, comme nous le fait remarquer Dominique, « quand il perd un bout de bidoche », mais quand il découvre devant son clavier d'ordinateur que ses poils dorsaux ne sont autres que des poils de mouche et qu'apparaît alors très clairement à l'écran l'inévitable, l'irréversible image de cette mouche.
Alors, quand je lis « **La Mouche** est une arnaque gigantesque à éviter à tout prix », je prends mon rouleau à pâtisserie, je descends dans la rue et je me jette sur la première femme venue.

Ta fureur paraît juste et tu as su éviter le piège trop facile de la misogynie. Heureusement là ça va, c'est objectif, quoi !... Pertinent, délicat et dit avec le plus grand sérieux, en plus. Un document qu'il eût été criminel de ne pas publier. En fait tu as raison : toutes ces filles, c'est vraiment pas des gens comme nous... Ceci dit, si tu comptais draguer du côté des lectrices, c'est fini pour toi ! J.P.P.

Patrice Chanrond
St.-Quentin

Bonjour à tous. Ne paniquez pas, je ne vais pas donner mon avis sur les derniers films mais sur leur support immédiat : les salles de ciné. Je n'ai pas de matos vidéo et le format télé ne me tente pas (pas plus que les diffusions entrecoupées de – tût – bonbons Blue Lynch – re-tût).
Dès lors, je me paye une place de cinéma (4 F d'augmentation en 15 jours là où je suis) pour bénéficier d'une copie rayée d'un film récent, en écoutant les bruits de moteur dans la rue, la pluie sur le toit, le pop-corn dans la salle et les va-et-vient des responsables (qui ont beaucoup à faire, en dehors d'améliorer l'image floue). Il s'agit de salles de centre-ville...
Avez-vous vu les gags du générique final de **Rien ne sert de Mourir** ? Pas moi, on me les a coupés (j'en vois qui rient !).
D'accord, tous ces inconvénients ne se cumulent pas lors d'une même soirée, mais à la longue... (soupir !).
Alors je vais continuer d'aller au cinéma car j'adore le grand écran. Mais si des responsables me lisent, qu'ils réagissent !
Merci à Tonton mad de passer ma lettre. Je crois que c'est dans l'intérêt de tous (*Mad* y compris).

Vincent Godot,
Moulins-les-Metz

Je vous écris pour vous féliciter, mais aussi pour vous critiquer. Certains lecteurs (comme J.M. Cathelotte) se plaignent de l'absence de fiches à découper et osent vous comparer à d'autres revues. Mais *Mad* est bien comme il est et je pense qu'il est largement supérieur à ses collègues (dommage pourtant qu'il ne soit pas si sympathique qu'autrefois : voir le n° 36, par exemple).
Mais passons aux choses sérieuses : qu'est-ce que j'apprends : le Festival du Super 8 veut ouvrir ses portes au format 16 mm ? Alors, les amateurs n'ont plus qu'à aller se rhabiller car le 16 dispose de moyens plus importants, techniquement, et est un format semi-professionnel. Un atout en moins pour les dingues de la bricole en S 8 qui auront du mal à supporter cette concurrence injuste. Vous qui disiez que ce Festival avait été conçu pour encourager les jeunes réalisateurs à créer leur propre film, vous vous écartez de votre but initial.
Autrement votre revue est super (8) et me fait planer quand je la liS. Il ne manque plus que la mensualité.

On regarde fiévreusement le n° 36 sans trouver ce qui motive ton enthousiasme particulier pour ce numéro. Au besoin, tiens-nous au courant, ça nous intéresse.
Pour la section 16, d'une part, elle ne sera pas très importante (4 ou 5 films, tout au plus) et d'autre part, elle ne concurrencera pas la partie 8 mm, dans la mesure où nous établirons des palmarès différents pour les deux formats. Par ailleurs, le festival durera 7 heures cette année (préparez-vous !) et le Super 8 ne souffrira donc pas de cette intrusion.
Quant aux joies de la mensualité, les copines me confient que, finalement, c'est pas terrible... On verra plus tard. J.P.P.

David Boussin, Guilers

Par pitié, publiez ma lettre, c'est un appel à l'aide !
First S.O.S. : Je voudrais savoir (ma question s'adresse à tous les lecteurs également) s'il est possible de se procurer en France un bouquin écrit par un grand maquilleur (de préférence dévoilant ses trucs...) genre le « Grande illusion » de Savini, ou autres...
Last S.O.S. : Que tous les maquilleurs, amateurs ou pas, de France et d'ailleurs (pas de xénophobie dans la grande famille du cinéma, hin, hin...) m'envoient photos, explications, maquillages, trucages optiques, bref, tout ! Que ceux qui ne veulent pas être accusés de non-assistance à personne en danger d'ignorance prolongée m'écrivent. David Boussin, 37, rue Blériot, 29243 Guilers.



Photos de Frédéric Zilberman

Frédéric Zilberman,
Le Perreux

Je suis diplômé des Arts Appliqués et j'ai toujours été passionné par les effets spéciaux. Mes études sont maintenant terminées ; j'ai réalisé quelques travaux dont voici quelques photos.
Je n'ai utilisé pour ces travaux que du latex pour représenter la peau et de l'ombrex pour ce qui est des yeux, dents et organes nécessitant une certaine transparence.
« La tête hurlante aux yeux bleu clair » n'est qu'une étude inachevée et est faite avec de la pâte à modeler (yeux et dents en ombrex).
Toute la coloration est faite avec de la peinture acrylique. L'aspect brillant des travaux est donné par de l'huile minérale.
Je ne pense pas qu'il soit important de revenir sur les techniques de moulage. La fabrication de yeux se déroule en plusieurs étapes. La première est la fabrication d'un globe oculaire complet en ombrex qui joue le rôle de matrice, permettant la reproduction multiple (par estampage sur de la pâte à modeler) des modules des deux pièces constituant l'œil. Ces deux pièces étant la partie colorée de l'œil (iris et pupille) et le blanc de l'œil (globe oculaire).
J'aimerais beaucoup faire carrière dans les effets spéciaux et je prends actuellement contact avec différents ateliers spécialisés.
Pour tout contact : Frédéric Zilberman, 95, avenue Gabriel Péri, 94170 Le Perreux/Marne. Merci d'avance.

Cédric Haensel,
Châteauroux

J'aimerais vous annoncer que le « A » de George A. Romero est l'initiale de Andrew. Né à New-York et habitant à Pittsburgh avec sa femme et sa fille qui est toujours, d'après lui, la personne qui voit ses films en premier et qui en est la meilleure critique. N'oubliez pas mon cadeau (cf. courrier des lecteurs du n° 47).
Euh, dis Tonton, t'avais rien d'autre à nous refourguer que quatre pages sur **Raiders**... dans le 47, sous prétexte qu'on annonçait Indy 3 ? A ta place (t'inquiète pas je ne la prendrai pas), j'aurais mis un inédit (qui le restera toujours dans nos contrées), de préférence une série Z, qui aurait pu être par exemple : **April Fool's Day.** Je t'entends déjà dire : « Ah, mais on l'a déjà vu celui-là ». Que nenni, je ne parle pas de **Lunatic** mais du film featuring Caroline Munro (hum !) **Against Bowl of Blood** (N.B. : Jim Muro n'a jamais inventé le coup des cabinets) et tu pompais le texte et les photos dans *Fangoria* n° 46. Non, sans dec., c'était juste pour te signaler que tu as passé sous silence un des meilleurs « Splatter movies » que j'aie vus.
Je dois également dénoncer *Télé 7 Jours* pour ses infâmies énoncées à propos de **La Maison près du Cimetière.** Dixit : « Du sang, du sang, des tripes ». Non mais ça va pas ! On a seulement droit à une gorge arrachée (qu'on retrouve dans **L'Aldila**) et une cervelle de veau sur la tête d'une victime. Je ne souhaite qu'une seule chose, c'est que le diplômé de droit qui a écrit ça voie **La Paura** et **L'Aldida**, ainsi il saura ce qu'est du sang et des tripes dans un film. D'ailleurs Fulci et Argento sont les meilleurs metteurs en scène italiens. Na !
Sur ce, je vous dis au revoir et tâchez de caser ma lettre sinon j'arrive avec ma tronçonneuse.

*Tu as droit à un abonnement pour ta célérité à nous répondre au sujet du prénom de Romero. Par contre, quelle vilaine idée de penser qu'on puisse pomper sur une autre revue. J'ai bien envie de t'abonner plutôt à **Télé 7 Jours**, pour la peine, tiens ! J.P.P.*

Serge Dupil, Sarcelles

Mad innove. En effet, depuis quelques numéros, il y a un mini poster en plein milieu du magazine. Yeah man !
Pourquoi *M.M.* ne s'orienterait-il pas un peu vers le gadget ? Histoire de sortir quelques numéros avec un assemblage à monter soi-même. Cette nouveauté ne nuirait bien sûr pas au nombre de pages et au poster. Après tout, 5 à 10 F, au pire, de plus à payer au marchand de journaux, ce n'est pas la mort. *Mad Gadget* is coming !! (toute ressemblance avec une revue débilo-communiste serait fortuite).
Dans ce bouquin fabuleux on pourrait trouver : un X-Wing fighter (**Star Wars**), le squelette miniature de **Terminator**, les griffes de Krueger, le masque de Leatherface, que sais-je encore... Qu'en pensez-vous ?

Euh... Oui !
*Bon alors, qu'est-ce que vous préférez ? Une étoile noire à monter vous-mêmes, le cerf-volant de **The Fly**, ou le cerveau lent de **King Kong II**, ou bien peut-être une tronçonneuse en kit (au secours, j'ai encore perdu Mc Cullogh !). Ça y est, j'ai plein d'idées, préparez un grand sac à provision pour venir acheter votre prochain **Mad**, les mecs... J.P.P.*



LE TITRE MYTÉRIEUX

Les experts sont formels (les experts sont toujours formels) : bien longtemps avant nous, les dinosaures buvaient déjà du Coca-Cola, et à la paille en plus. On comprend maintenant pourquoi ils ont disparu : en fait, ils ne supportaient pas ça.
Pendant que nous tenions nos experts, nous leur avons demandé de quel film il s'agissait. Encore une fois, nos experts ne nous ont pas déçus : ils ont été formels : ils ne savent pas.
Au lieu de perdre du temps avec ces gens-là, nous ferions mieux de poser la question à nos lecteurs. Si vous connaissez le titre du film, dites-le nous sur carte postale et vous recevrez gratuitement le prochain *Mad Movies.* Les experts sont formels : c'est l'affaire du siècle.

Peu de réponses pour notre jeu précédent. Eh oui, c'était dur (mais c'est dur pout tout le monde, vous savez). Notre créature provenait de la série **Tales from the Dark Side**, et plus précisément de l'épisode **The Circus.** Trois bonnes réponses : Jacques Obadia (Paris 15e), Fabien Bentayel (Poissy), et Isabelle Jérôme (Lyon). Nos experts sont toujours formels : ils ont gagné tous les trois !

petites annonces

Vends nombreuses affichettes de films fantastiques et B.O. de **Ténèbres, Le Retour du Jedi**, plus autres disques. Liste complète contre enveloppe timbrée à Lionel Fluchot, 17, allée Jean Rostand, 21000 Dijon.

Recherche les jouets de **La Guerre des Étoiles** ainsi que l'adresse d'un certain Emmanuel qui vendait des maquettes de **Star Wars.** Patrice Perez, 208 Chemin Donné, 84300 Cavaillon.

Vends cassettes vidéo VHS de films récents et anciens. Prix intéressants. Liste auprès de Jérôme Desvaux, 78, rue Gay Lussac, 59130 Lambersart.

Vends revues *Lug* à des prix jamais vus. Vends ordinateur V. 8020 + une cartouche de jeux pour 1 000 F (valeur 1 500 F). Écrire à Tony Hulot, 10, rue Louis Wayssié, 28110 Lucé.

Recherche tout sur les travaux d'I.L.M. ainsi que des adresses de librairies de ciné-fantastique dans la région lyonnaise. Jérôme Burnichon, L'aiglon, 612, rue d'Anse, 69400 Villefranche-Sur-Saône.

Recherche assidûment le n° 22 de *Mad Movies* sur les films de Lucio Fulci. Faire offre à Gilles Apperry, 2, rue de la Gare, Le Folgoet, 29260 Lesneven.

Recherche tout sur **Les Griffes de la Nuit, La Revanche de Freddy** et **Le Retour des Mort-Vivants.** Faire offres à Frédy Khiter, 15, rue du Petit Médoc, 17100 Saintes.

Recherche 33 T d'**Electric Dreams** et les premiers 33 T des groupes Crystic Slaughter et Whitplash. Olivier Voirin, 89, rue de la Planchette, 95350 Saint-Brice-Sur-Forêt.

Recherche affiches de cinéma fantastique, les n° de *Mad Movies* du 29 au 43 et tout sur les groupes de hard. Laurent Gadeyne, 25, rue des Chalutiers, 59123 Bray Dunes.

Vends *Fangoria, Monsterland* et anciens magazines français et espagnols sur le fantastique. Répondre en anglais, avec coupon international. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford 7, Lancs. Angleterre.

Recherche toute doc. sur Harrison Ford, Daryl Hannah et Jeff Goldblum et aimerais fonder un Fan Club sur chacun de ces acteurs. Marc Sessego, 10, rue des cerfs, 91800 Brunoy.

Vends important lot d'affiches U.S. originales de la trilogie des **Star Wars.** Attention les prix sont élevés mais justifiés. Échange ou recherche **Star Wars 1,** V.O. et scope, copie originale (diffusé sur Canal +). Olivier Sauret, 4, cité de Limagne, 15000 Aurillac.

Achète deux livres originaux de Stephen King : « Danse Macabre » Ed. Alta (1980) et « Carrie », Gallimard (1976), ainsi que les musiques de **Cujo, Les Vampires de Salem, Knightriders, Dead Zone, Firestarter** et **Creepshow 2.** Jean Falguet, 28, rue Champ Rochas, 38240 Meylan.

Recherche *Mad Movies,* du n° 1 au n° 20. Pour toute proposition, écrire à Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux.

Recherche tous documents gratuits sur Freddy Krueger, ne provenant pas de *Mad Movies* ou de l'*Écran Fantastique.* Daniel Gérard, 10, rue Guy Fulpin, 59480 Salomé.

Je recherche tout sur le film **Platoon :** affiches, photos, etc., surtout sur l'acteur principal. écrire à Corinne Forino, Hameau Dieusse, St.-Brès, 30500 Ambroix.

Recherche cassette de jeux plus boîtier de commande pour ordinateur Vectrex. Votre prix sera le mien. Écrire à Fabien Jouanolou, Loudervielle 64410 Loudenvielle.

Vends nombreuses affichettes de cinéma fantastique à prix intéressants. Demandez liste à Francis Perrin, 30, avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Vends romans de science-fiction de la série « Urania » (de 1952 à 1986). Pour la liste et lex prix, écrire à Scanu Renzo, Mutschellenstr. 83, 8038 Zurich, Suisse.

Recherche vieux *Mandrake, Magnus, Star Trek, Phantom* (Éditions du Rempart 70-80) et *Mondes Futurs, Aquaman, Atom, Flash* (Aredit), à pas trop cher. Écrire à Frédéric Hermant, 6, rue Jean-Jaurès, 02500 Hirson.

Recherche désespérément *Cinéfantastique* n° 1 (je ne dispose pas de beaucoup de moyens). Contacter François Sibic, 81, rue des Mourinoux, 92600 Asnières.

Recherche photos sur Freddy Krueger, **Hitcher** et Stephen King. Aimerais correspondre avec garçons de 18 à 24 ans adorant le fantastique et l'horreur. Evelyne Bahri, rés. Sylvia. A. Appt. 287, 33400 Talence.

Vends de nombreuses affiches et affichettes et recherche anciens *Écran Fantastique* et *Starfix.* Giuseppe De Gaetano, 16, rue de la Forêt, Schoennenbourg, 67250 Soultz-sous-Forêts.

Vends affiches de **A bout de souffle/Made in U.S.A.** et affichette de **Massacre à la tronnçonneuse 2.** 50 F les deux. Vends poster **Rambo,** 20 F + port. Vends également livres Gore et recherche jaquette de **L'Empire contre-attaque.** Christophe Cessac, 34, rue des Sables, Nazelles-Négron, 37530 Amboise.

Cherche cassette VHS **The making of Michael Jackson's thriller** ainsi que B.O. de **Grease, Jaws** et **Rencontres du type.** Pascal Witaszek. Tél. 44.87.01.68. 19, rue des Anémones, 60800 Crepy en Valois.

Cherche personne capable de me construire une fourmi entièrement articulée dans le but de la filmer image par image, pour un court métrage. Gilles Penso, 38, rue Louis Grobet, 13001 Marseille.

Vends à des prix très intéressants, posters, photos, scénarios, etc. Envoi de la liste contre enveloppe timbrée à Philippe Troyaux, 40, rue Bécel, 56000 vannes.

Recherche affiches de films des années 40 à 60, dans tous les genres. Échange **The Mark of Zorro** (1920) en VHS contre film fantastique années 30 à 40. Écrire à Claude Charon, 1, rue Louis-Davillé, 57070 Metz.

Vends *Titans, Spidey, Strange* en très bon état. Liste complète contre enveloppe timbrée. Nicolas Michaud, 749, quartier Les Chaussieyes, 83490 Le Muy.

Vends B.O. de pas mal de films fantastiques. Demandez liste auprès d'Olivier Faure, 118, rue de l'Hippodrome, 54500 Douai.

Vends livres de science-fiction, fantastique, polars et plein d'autres choses. Liste sur demande. Francis Temperville, Ferme du Rabot, 5, rue de Belleone, 91400 Orsay.

Recherche affichettes de **Rocky 1, Evil Dead 2, Demons** et **Frayeurs.** Stéphane Vyas, 65, rue Robert Gaillard, 86100 Chatellerault.

Vends affiches ou affichettes de **2010, Highlander, Jack Burton, Gremlins,** etc. Liste complète à demander à Michael Gisselere, 182, Bat. C, 24 B, rue Paul Verlaine, 18000 Bourges.

J'achète les livres de Stephen King : **Le Fléau, Salem's Lot,** en édition française. S'adresser à J.Paul Rebeaud, 64, rue d'Onzion, 42152 L'Horme.

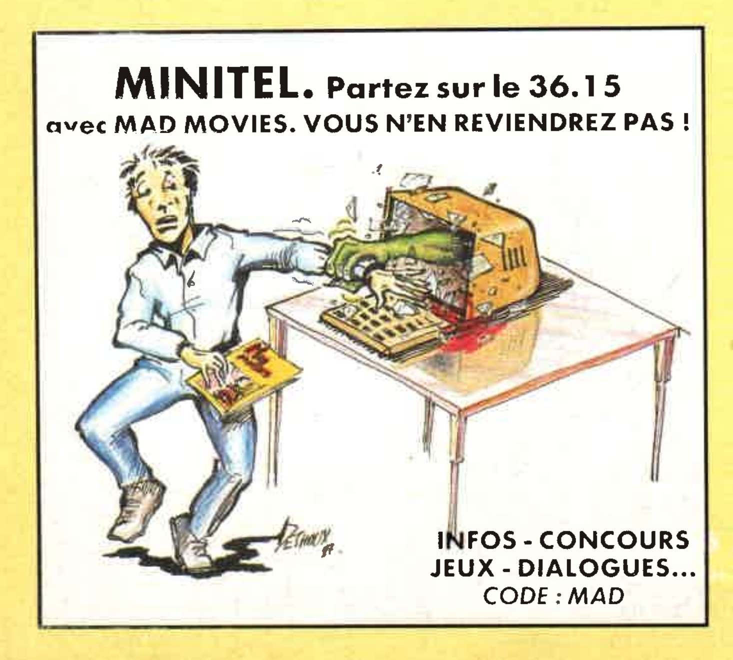
Vends nombreux romans de S.F. Liste sur demande. Mario Maheer, 3, allée des Fleurs, appt. 28, 60250 Mouy.

Vends nombreuses bandes dessinées et nombreux livres et documents sur le cinéma. Demandez le catalogue contre 1 timbre à 2,20 F à Jean-Claude Guenet, 1, allée Guillaum-Tell, 93330 Neuilly-sur-Marne.

Recherche tout sur Gene Simmons de Kiss, surtout dans ses films : **Kiss contre les fantômes, Runnaway, Trick or Treat,** etc. Philippe Briec, 6, rue René Fayon, 22100 Dinan.

Vends roman **Charlie,** de King, 45 F. Également des : « L'Exécuteur », « Blade », « San Antonio », etc. Liste contre timbre. Stéphane Laurent, 17, rue de Bermont, 90700 Chatenois-Les-Forges.

Recherche l'affichette américaine de **Creepshow** ainsi que la B.O. et l'affiche américaine ou autre de **Stand by me** (mon prix sera le vôtre). Frédéric Mauss, 2, rue Jolimont, 31500 Toulouse.



LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINÉMA FANTASTIQUE
N° 26
GRAVEYARD DISTURBANCE
(Lamberto Bava, 1987)

→


GRAVEYARD
DISTURBANCE



GRACE JONES

SON PREMIER BAISER VOUS SERA FATAL...

VAMP

AVORIAZ 87

UNE NOUVELLE RACE DE VAMPIRES...

METROPOLITAN FILMEXPORT PRÉSENTE "VAMP" UN FILM DIRIGÉ PAR RICHARD WENK.
AVEC GRACE JONES . CHRIS MAKEPEACE . SANDY BARON . ROBERT HUSLER . DEDEE PFEIFFER . GEDDE WATANABE ET LISA LYON
SUR UNE HISTOIRE DE DONALD P. BORCHERS ET RICHARD WENK . PRODUIT PAR DONALD P. BORCHERS. MUSIQUE ORIGINALE DE JONATHAN ELIAS.
LA CHANSON "VAMP" EST INTERPRÉTÉE PAR GRACE JONES Bande originale du film sur Disques, Cassettes et Compact Disc VARÈSE SARABANDE DISTRIBUTION EMI

